

UN LORRAIN DANS LA KRIEGSMARINE

robert bour



éditions france-empire

UN LORRAIN
DANS LA
KRIEGSMARINE

Robert BOUR

UN LORRAIN
DANS LA
KRIEGSMARINE

ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE
68, rue Jean-Jacques-Rousseau, 75001 Paris

*A ma femme et à mes filles.
Son courage et leur sourire
m'ont toujours soutenu.*

*Vous intéresse-t-il d'être tenu au courant des livres publiés par
l'éditeur de cet ouvrage?*

Envoyez simplement votre carte de visite aux

EDITIONS FRANCE-EMPIRE

Service vient de paraître

68, rue J.-J.-Rousseau, 75001 Paris

*et vous recevrez, régulièrement et sans engagement de votre part
nos bulletins d'information qui présentent nos différentes
collections, que vous trouverez chez votre libraire.*

© Editions France-Empire, 1977

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

IMPRIMÉ EN FRANCE

MARINE NATIONALE

Mai 1935. J'ai dix-sept ans, la tête un peu folle, la mer m'appelle. Je m'engage pour cinq ans dans la Marine!

Durant six mois, à Toulon, je suis le cours des « chauffeurs » à bord du cuirassé *Paris*, du croiseur *Dupleix* et du cuirassé *Jean-Bart*. De mon baptême de la mer, je garde un fier souvenir : sur le *Dupleix*, je participe au transfert des cendres du maréchal Lyautey de Marseille à Casablanca.

Au début de janvier 1936, à Lorient, j'embarque comme matelot breveté à bord du contre-torpilleur *Le Triomphant*, récemment sorti des chantiers navals de Dunkerque. Sous les ordres du capitaine de frégate Branellec, nous appareillons pour l'épreuve d'endurance du bâtiment vers la Méditerranée orientale. En juillet, la guerre civile faisant rage en Espagne, nous sommes rappelés d'urgence à Brest, mis sur le pied de guerre et, pendant huit mois, nous allons faire partie de la force internationale de contrôle des côtes espagnoles, composée d'unités navales de divers pays.

En octobre 1937, au retour d'une permission, je suis muté et j'embarque à bord du croiseur amiral *La Marseillaise*, portant la marque du contre-amiral Decoux. Avec le *Jean-de-Vienne* et *La Galissonnière*, nous constituons la 3^e division de croiseurs légers basée à Bizerte. Elle est soutenue par plusieurs contre-torpilleurs et torpilleurs. Pendant plus de deux ans, nous bourlinguons en Atlantique, le long des côtes africaines, et en Méditerranée jusqu'aux Dardanelles.

Jusqu'ici les événements internationaux nous atteignent peu. Nous sommes en alerte et ça ne va pas plus loin.

Août 1939. Notre croiseur, en cale sèche dans l'arsenal de Sidi Abdallah à Bizerte, est caréné, maquillé et démagnétisé. Précautions significatives. De fait, Hitler multiplie ses exigences, réclame Dantzig et envahit la Pologne. Et le 1^{er} septembre, la France et l'Angleterre, fidèles à leurs engagements à l'égard de la Pologne, déclarent la guerre à l'Allemagne hitlérienne.

Sur *La Marseillaise*, l'équipage est renforcé par des réservistes de la métropole. La Tunisie est considérée comme zone de combat. A Bizerte, face à l'Italie fasciste menaçante, nous sommes prêts à toute éventualité.

Novembre 1939. A Marseille, sous la surveillance de gardes mobiles, un stock d'or de la Banque de France, des milliards de francs, est embarqué à bord. Escorté du cuirassé *Bretagne*, nous transportons cette précieuse cargaison au Canada. Un peu avant Gibraltar, un message radio nous apprend que le torpilleur français *Sirocco* vient de couler le premier sous-marin allemand.

Nous faisons escale aux Bermudes pour mazoutage. La radio du bord nous annonce qu'à 3 700 milles au sud, un combat fait rage au large de Montevideo. Trois croiseurs anglais, l'*Ajax*, l'*Exeter* et l'*Achilles* sont aux prises avec le cuirassé de poche allemand, *Admiral Graf von Spee*.

Notre précieuse cargaison nous évite sans doute un détour par là-bas. Toujours est-il que le navire allemand touché, finit par se saborder tandis que son commandant se suicide.

Enfin nous entrons à Halifax. Aussitôt le trésor de la Banque de France est déchargé. Je revois encore les tuniques rouges et les chapeaux à large bord de la police montée canadienne qui veillait sur les quais.

En juin 1940, comme de nombreux navires, nous effectuons des transports de troupes entre l'Afrique du Nord et Marseille. L'Italie est entrée en guerre le 11. Le surlendemain, au cours d'une patrouille, de la plage avant tribord, nous apercevons les sillages d'une gerbe de torpilles qui nous manquent. La riposte est immédiate. Dans l'instant, nos trois hydravions sont catapultés. Le sous-marin italien s'échappe. C'est notre premier contact avec nos nouveaux et tardifs ennemis.

A Oran, le 22 juin, jour de mes vingt-trois ans, la passerelle reçoit un message signalant qu'une escadre italienne a été aperçue au nord d'Alger. Notre division appareille et fonce à sa rencontre. Du commandant au simple matelot, chacun veut en découdre. Nous ratissons le secteur. Peine perdue! Chanceux Italiens! Ils l'ont échappé belle!

En rentrant à Mers el-Kébir, nous avons la surprise de découvrir, en rade, la flotte de l'Atlantique. L'amiral

Gensoul, battant pavillon sur le *Dunkerque*, a quitté Brest pour échapper aux Allemands. Il a ramené tout son monde. Avec le *Dunkerque*, il y a le *Strasbourg*, la *Bretagne* et la *Provence* — deux vétérans aux curieux mâts tripodes — les contre-torpilleurs *Mogador* et *Volta* — surnommés les lévriers des mers — les contre-torpilleurs *Lynx*, *Kersaint* et le *Terrible* — ces derniers venant de l'escadre de Toulon — enfin, le transport d'hydravions *Commandant-Teste*.

Sur ces navires, orgueil de la France, pas une fumée, pas une flamme aux drisses.

Nous apprenons alors que l'armistice est signé. Le chef de la flotte, l'amiral Darlan, a donné l'ordre de cesser tout combat.

Le simple matelot que je suis en est tout chaviré. Sommes-nous tombés si bas? Qu'est-ce qu'on attend? Pourquoi ne pas rallier l'Angleterre?

Chaque jour, nous manœuvrons en rade pour changer de poste d'amarrage. Cet état d'alerte permanent ne nous dit vraiment rien qui vaille.

Le commandant, voulant nous remonter le moral, fait organiser des excursions à terre. Ainsi, pour me consoler de la « perte de la guerre », vais-je visiter les Caves des Trappistes et déguster leur vin.

Dans les premiers jours de juillet, nous recevons de notre chef, le contre-amiral Marquis, l'ordre d'appareiller et de mettre cap à l'est. Nous arrivons à Alger. L'amiral Duplat est là avec sa flotte de Toulon. Notre « pacha » fait tenir le croiseur à une heure d'appareillage. Dans les fonds, les mécaniciens et les chauffeurs restent à leurs postes tandis que les corvées de la cambuse et du patron mécanicien se dispersent dans la ville blanche.

Soudain, en plein après-midi, les sirènes retentissent; l'alerte rappelle d'urgence les corvées encore à terre. Fébrilement, on appareille. Que se passe-t-il? On abandonne un important matériel sur la jetée. Le spectacle de ces vaisseaux aux noms prestigieux qui, rapidement, prennent le large, est grandiose. Où allons-nous? Aux Antilles? En Amérique? En Angleterre?

Rapidement, une nouvelle incroyable se répand à bord. Une escadre anglaise, composée de cuirassés et de destroyers, après un ultimatum, a ouvert le feu sur l'escadre de l'amiral Gensoul restée à Mers el-Kébir. De nombreux navires ont été endommagés, des centaines de marins ont été tués. Quel drame affreux! Ils ont quitté Brest ou Toulon pour échapper aux Allemands! Et c'est sous les obus des Alliés d'hier qu'ils succombent!

En vue de Toulon, le clairon rappelle aux postes de mouillage. Pour entrer en rade, un remorqueur nous ouvre le passage en déplaçant un filet aux larges mailles d'acier. Tendue entre les deux jetées, il interdit l'entrée et la sortie des navires. L'un après l'autre, *La Marseillaise*, le *Jean-de-Vienne* et *La Galissonnière* s'embosent aux appontements Milhaud, à côté d'autres navires. Par le tube acoustique de la passerelle, j'entends une voix ordonner à la chaufferie: « Bas les feux. » Le timbre de cette voix me paraît bien altéré. Voilà un officier qui connaît sans doute la gravité de la situation. Les turbines s'arrêtent, le chadburn ne tinte plus.

C'est mon dernier mouillage.

Dans la journée, le cuirassé *Strasbourg* nous rejoint salué par des milliers de marins. Poursuivi par le cuirassé *Hood* et les avions de l'*Ark Royal*, il a réussi à s'échapper de Mers el-Kébir. Il accoste non loin de nous.

De notre croiseur, nous pouvons même apercevoir dans son hangar à hydravions, l'impact d'un obus anglais. Une plaque vissée sous l'endroit du coup, portera ces mots : « Remember of Mers el-Kébir. »

A bord, nous sommes tous mélancoliques. Nous rêvions pourtant de nous battre, notre flotte est l'une des plus belles du monde. Pourtant maintenant, les culasses des pièces sont enlevées, les soutes à mazout sont vidées, les commissions d'armistice circulent dans l'arsenal à leur guise. Le moral est très bas. Les « Saccos » (fusiliers marins chargés de la police à bord) interdisent les groupes de plus de trois marins sur le pont. Malgré tout, les groupes se reforment un peu plus loin. Et l'on discute à perte de vue. L'appel de de Gaulle est diversement commenté. On a appris que de Brest, une cinquantaine de navires de guerre et de nombreux navires de commerce ont réussi à appareiller, à prendre le large et à rejoindre l'Afrique ou les ports anglais. Le cuirassé *Richelieu* s'est rendu à Dakar. De Saint-Nazaire, le *Jean-Bart*, inachevé pourtant, a rallié Casablanca.

Et nous, nous avons rejoint Toulon! Allez-y comprendre quelque chose?

La confusion est totale. A Portsmouth, le sous-marin français *Surcouf* a été occupé par surprise par des marins britanniques. Sur le pont et dans la coursive, marins français et anglais se sont battus pour la possession du croiseur sous-marin.

Des incidents analogues se produisent là et ailleurs.

Et nous nous morfondons à Toulon.

Depuis l'armistice, bon nombre de mes « compatriotes », conformément à une clause spéciale, ont été démobilisés et ont rejoint notre province. Leur départ n'a pas amélioré mon moral. D'autant que je ne reçois aucune nouvelle de ma famille.

De plus, mes camarades à bord ne sont pas toujours perspicaces. Déjà, avant-guerre, certains voyaient l'Alsace-Lorraine comme une terre étrangère, au mieux, comme une colonie. Mon patriotisme est mis parfois à rude épreuve. Pour ajouter à la confusion, les Alsaciens parlent entre eux leur dialecte sans beaucoup de discrétion et les Lorrains de la zone alémanique usent de même de leur germanique patois maternel.

On comprend la perplexité des Français « de l'intérieur ». C'est ainsi qu'un jour un quartier-maître me traite de « boche », moi qui, à ce moment-là, ne connais pas dix mots d'allemand. J'ai en main un gros marteau. Il lui passe au ras de la tête! L'ingénieur mécanicien étouffe l'incident. Mais je ne parviens pas à dominer ma rancœur. Il faut que j'en sorte. Peut-on supporter une telle incompréhension? De plus en plus, mon inquiétude grandit. Ma famille? Ma fiancée? Que deviennent-ils? A tout prix, il me faut les rejoindre. Dès que possible, je partirai.

Mais la décision n'est pas facile à prendre, il y a tout de même trois ans que je suis à bord de *La Marseillaise*. En qualité de matelot chauffeur, j'occupe un poste de confiance. Aussi, au Bureau militaire, quand le second-maître fourrier me demande amicalement ce que je veux, j'ai la gorge serrée et bien du mal à lui exprimer que je veux partir.

Ainsi, sur cette simple demande, suis-je démobilisé dans la deuxième semaine de novembre 1940. Je débarque, emportant mon sac et mon inquiétude. J'ai repris la tenue civile. Un train entier de marins lorrains et alsaciens part du cinquième dépôt de Toulon pour Metz et Strasbourg. A Châlon-sur-Saône, nous passons la ligne de démarcation. Le temps est gris, il gèle. Des policiers en civil nous fouillent d'un air bonasse. Ils nous confis-

quent naturellement les photographies de l'*Admiral Graf von Spee* mais nous laissent non moins naturellement celles de Mers el-Kébir!

Nous traversons successivement la zone occupée puis la zone interdite. Soucieux de réaliser le vieux rêve germanique, sous prétexte de retour au passé, les Allemands ont décidé que la zone interdite couvrira l'ancienne Lotharingie et participera, après la guerre, aux mille ans du règne hitlérien.

Enfin nous entrons en Moselle, territoire purement et simplement annexé.

2

ARS-SUR-MOSELLE

J'arrive à Ars-sur-Moselle chez mes parents, en pleine débâcle. Déjà les expulsions ont commencé. Ils sont prêts à partir, et moi j'arrive.

Sans attendre d'explications, je me précipite chez ma fiancée. Depuis un an, nous ne nous sommes pas revus. Je ne pourrai jamais oublier l'expression de son visage. C'était à la fois une joie profonde et la plus parfaite incompréhension.

« Robert!... mais... qu'est-ce que tu viens faire ici? »

Devant l'urgence et la gravité de la situation, nous décidons de nous marier au plus vite. C'est un médecin qui nous marie, remplissant par intérim les fonctions d'officier d'état civil, le précédent maire ayant déjà été expulsé. A la fin de la cérémonie il nous déclare, le sourire aux lèvres : « Eh bien! vous serez les derniers mariés français! »

Ars-sur-Moselle est une localité sympathique à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de Metz, sur la rive

gauche de la Moselle. Elle comptait avant-guerre environ trois mille cinq cents habitants. A part quelques cultivateurs qui exploitent les terres du ban, un certain nombre d'habitants travaillent dans quatre petites usines, les Forges et Boulonneries, la Fonderie, l'Union Lorraine d'explosifs et Les Bois imprégnés. Les autres sont employés soit en ville, soit dans les entreprises des environs. Et tous les commerçants sont installés dans la seule grand-rue. La population est bien connue des environs pour sa jovialité. Hélas, en ces jours-là, les occupants sont des gens « sérieux », et les Arsois en sont réduits à plaisanter entre eux et à rire sous cape!

Car comme un peu partout en Lorraine, le village est fort divisé. Une minorité de nostalgiques, fils et petits-fils d'Allemands implantés par Bismarck après 1871, croient le jour de gloire arrivé. Ils ont rejoint d'enthousiasme l'envahisseur, et collaborent sans vergogne, bien souvent plus prussiens que les Prussiens! Il faut dire qu'en la matière, les Sarrois étaient rois! Beaucoup d'Italiens, depuis le 11 juin 1940, font état de leurs convictions politiques et chantent les mérites de l'Axe Rome-Berlin. Mais chez les Lorrains, à part quelques brebis galeuses, la masse est française.

Je ne veux pour preuve de leur instinct de résistance qu'un incident mineur qui marqua l'arrivée des Allemands le 17 juin 1940.

Alors que la Wehrmacht investissait la ville de Metz, ma fiancée et sa mère à la maison, commentaient les événements, quand soudain, de derrière la croisée, elles virent médusées, deux femmes déambuler dans la rue, comme en pays conquis, revêtues de l'uniforme rayé des infirmières allemandes! Qu'est-ce qui arrive? Déjà les gens sortent. Un side-car survient, et stoppe devant la boulangerie Grad. Deux soldats allemands descendent et s'engouffrent dans la boutique. Pendant qu'ils

se régalaient — la pâtisserie française vaut bien les « déli-katessen » de la mère patrie d'outre-Rhin — les badauds entourent le side-car, deux gosses, cinq et neuf ans sont accroupis devant une roue, et en douce, dévissent la valve. On imagine la tête des deux soldats repus et souriants, découvrant la roue à plat. Furieux, ils hurlent, jurent comme des païens devant la haie des spectateurs prudents et goguenards. Rapidement, les deux gosses rentrent à la maison, et racontent leur haut fait à leur grande sœur, ma fiancée! Bon sang ne saurait mentir.

PREMIERS CONTACTS

Me voici donc rentré et jeune marié. Evidemment, rien n'est sûr, et demain peut-être nous allons être expulsés!... Cependant, il faut vivre. Installé provisoirement dans ma belle-famille, je décide de faire la démarche indispensable pour avoir du travail et des tickets de ravitaillement : me présenter à la police.

Ce jour-là, je me rends à la « Schutzpolizei » d'Ars, installée en lieu et place de la gendarmerie française! Le drapeau tricolore qui surmontait la porte d'entrée est à présent remplacé par l'emblème hitlérien, flamme rouge, swastika noir sur fond blanc. Déjà la vue de ce symbole me remplit d'appréhension.

Je connais très bien les lieux pour y être venu naguère faire apposer le timbre réglementaire sur mes permissions. Anxieux, je gravis les dix marches de l'escalier de pierre usée, puis sur ma gauche je longe un couloir sombre; arrêté un instant devant le secrétariat, je perçois une conversation animée, entrecoupée de

grands éclats de rire. Que m'attend-il derrière cette porte?

Je frappe donc. Un sonore « Herein » me répond. J'entre. Toutes les conversations cessent. Plusieurs « Schupo », les uns assis, les autres debout, me dévisagent avec curiosité. Malgré mon trac, j'ai, dans un instant, reconnu l'un d'entre eux, un ancien ouvrier des Forges et Boulonneries. Il a surpris mon regard. Gêné, il se détourne, faisant mine de ne pas me reconnaître. Moi, je ne suis pas tellement surpris, que voulez-vous, sa famille est venue à Ars en 1871, elle est venue de Sarrebruck! Alors... Rapidement, je regarde les autres. Des fois que j'en reconnaisse d'autres!

Ils sont vêtus de la même tenue feldgrau et chaussés de hautes bottes brillantes. Dans un coin de la pièce, pendent à un portemanteau casquettes et ceinturons. J'avance donc. L'un d'entre eux vient à ma rencontre. Il est assez gros, visage détendu, légèrement chauve.

Un peu embarrassé, je lui présente ma fiche de démobilisation. Il s'installe à son bureau et m'invite d'un geste à m'asseoir. En allemand il me demande de lui présenter une pièce d'identité. Après avoir lu avec attention, il écrit sur un registre. Puis il réfléchit rapidement, me jette un regard, enfin se lève et va discuter avec l'un de ses collègues. Tous deux m'observent un moment. Et alors j'apprends que je suis reconverti en chauffeur de chaudière à haute pression aux Forges et Boulonneries. Puis on m'expédie au « Burgermeisteramt ». Je n'ai rien compris. Alors agacé, il me dit : « A la mairie, los! »

Ouf! Là-bas, il n'y aura pas d'uniformes!

Hélas! Là aussi, sur le toit, flotte le drapeau à croix gammée. Dans le bureau où j'entre, plus de portrait du président Lebrun, plus de Marianne. En lieu et place, Adolf Hitler! Au mur une grande inscription : « Hier spricht man deutsch! » (Ici on parle allemand!)

J'ai de la peine à ne pas retrouver ici notre solide vigneron de vieux maire. M. Mangin, patriote impénitent, a fait partie de la première charrette des expulsés.

C'est le docteur Schmitt, celui qui m'a marié, qui assure l'intérim. Pas pour bien longtemps. Quelque temps après, le bon docteur emmène femme et enfants et fuit une nuit à travers bois. Il parviendra à se réfugier « quelque part en France » et sera remplacé par un authentique S.S. nommé Griesmann. Médecin, lui aussi, mais si peu, et surtout nazi fanatique, lui, il sera à la Libération, traduit en cour de justice et condamné.

Les nouveaux employés me remettent ma carte d'alimentation, mes points textiles et mes bons d'achat.

Ça a été un peu éprouvant, toutes ces démarches! Enfin, me voilà civil. Je vais pouvoir travailler et manger. Pour moi, sans doute, la guerre s'arrête ici!

LE GAULEITER

A Ars les choses ne vont pas bien. Pour ma part, abruti par mes douze heures quotidiennes de chauffeur à la Boulonnerie, « polarisé » entre-temps par mes préoccupations de jeune marié, je ne suis touché que secondairement par les événements. Aussi mon témoignage sur les faits tragiques de l'époque restera-t-il volontairement anecdotique, mais vrai! Cependant, progressivement, je suis mis au courant de bien des événements ayant précédé mon retour. Le processus de germanisation par la force est déjà bien engagé.

Ainsi le 2 juillet, seulement huit jours après l'armistice, sept hommes pénètrent, place Saint-Thiébauld, dans l'ancienne sous-préfecture de Metz-Campagne. Ils portent tous le « macaron », l'insigne du parti. Directement, ils entrent dans le bureau des Affaires militaires. Là un employé travaille, M. Guillaume, à peine libéré d'un Stalag comme Alsacien-Lorrain. Dès l'abord, les Allemands le neutralisent.

— Nous avons mandat de perquisition générale.

— Mais qui êtes-vous?

— « Ich Oberregierungsrat Deminola, Parteigenosse, von Koblenz! » (Moi, conseiller de Haute Instance Deminola, membre du parti, de Coblenz!)

— « Ich, Muller Parteigenosse, von Dusseldorf. » (Moi, Muller, membre du parti, de Dusseldorf.)

— Bon, bon! Et alors?

— La délégation a tous les pouvoirs.

— « Sie, still stehen! » Vous nous f...tez la paix!

Et ils se mettent en devoir de vider les armoires, de sortir les dossiers. Ils épluchent, prennent des notes. Guillaume les regarde faire. La matinée passe. A midi, « nous serons là cet après-midi à 2 heures. Soyez exact »! Ils sont partis. Guillaume n'en revient pas. Il n'en est pas même resté un pour le surveiller.

Les Allemands ont procédé avec méthode. Des armoires n'ont pas encore été inventoriées. Vite il se précipite, rassemble le maximum de dossiers, et, au sous-sol, en toute hâte, les brûle dans la chaudière du chauffage central.

A l'heure dite, ils sont de retour. Guillaume, à son bureau, se lève.

— « Et was neu? » (Y a-t-il quelque chose à signaler?)

— Rien messieurs!

Ils continuent leur fouille. Ils relèvent à présent des noms et des adresses. Les listes s'allongent. Tous les Alsaciens-Lorrains engagés dans l'armée française sont soigneusement notés. Sur le dossier refermé un instant, Guillaume aperçoit en gros caractères : VERDÄCHTIGE (Suspects).

Les hommes avec ordre, ont fini d'établir leurs listes. Il faut vite agir.

Durant les jours suivants, M. Guillaume, à bicyclette, sillonne la ville et les environs et avertit tous ceux qu'il connaît et dont il est sûr.

A la mi-juillet la Wehrmacht avait procédé à une première mesure d'épuration politique. Tous les « étrangers », comprenez Français de l'intérieur, gens de couleur, Juifs, Allemands naturalisés Français (!), natifs des départements d'Afrique du Nord, avaient reçu l'ordre de quitter le pays dans les trois jours. Le procédé n'étonna pas beaucoup les autochtones. Somme toute, ces mesures correspondaient à la politique d'annexion des nouveaux maîtres et donnaient aux Lorrains de souche une relative impression de sécurité.

Une des étapes importantes de l'« Umschulung »¹ fut l'arrivée du « Gauleiter »² Burckel à Metz le 7 août 1940.

Pour comprendre le déroulement des événements, il est indispensable de connaître celui qui, par la volonté du Führer, tient désormais dans ses mains le destin des Mosellans.

Né à Sankt-Johannés, en Sarre, en 1908, il a donc trente-deux ans à l'époque. D'abord obscur instituteur à Sarrebruck, c'est un vieux compagnon de combat de Hitler. En 1934, il est chargé de la propagande lors du plébiscite pour le rattachement du « Sarregebiet »³ à l'Etat allemand. Après la facile « Heimkehr »⁴, il prononce au Sportpalast de Sarrebruck un discours, où il affirme que « Metz n'a jamais été dans le « Lebensraum »⁵ allemand. Gauleiter de Bohême-Moravie, il commence ses exactions contre la population tchèque. Son zèle lui obtient de Hitler le poste de « Reichsstatthalter »⁶ du Gau Westmark, avec les pleins pouvoirs.

1. Changement de culture.
2. Chef de district.
3. Territoire de la Sarre.
4. Retour à la mère-patrie.
5. Espace vital.
6. Gouverneur d'Empire.

Il a vu dans la conquête une occasion unique de promotion personnelle et, sans doute, d'assouvissement de sa haine de frontalier contre la province irréductiblement française.

Pendant son « règne », il obéira aveuglément aux consignes de Hitler et tyrannisera les opposants.

Instigateur et principal responsable des expulsions, c'est lui qui ordonnera ensuite les déportations dans les camps de concentration en Allemagne, en Pologne, les transplantations dans la région des Sudètes; qui décrètera le Service du Travail National Obligatoire pour les jeunes gens et les jeunes filles, qui signera les ordres d'incorporation de force dans la Wehrmacht et les Waffen S.S.

Le 30 septembre 1944, le journal nazi du Gau annoncera la mort de Burckel. Devant l'avance des Américains, aux portes de Metz, Burckel abandonnera la place. Hitler ne lui pardonnera pas cette trahison, et il n'aura plus que la ressource de se donner la mort.

EXPULSION DE L'ÉVÊQUE

Une tradition veut que le 15 août, jour de l'Assomption de la Vierge, la très belle statue de Notre-Dame de Metz, l'édifice sur la place Saint-Jacques, soit honorée de nombreux bouquets multicolores au cours d'une procession, très suivie par la population messine. La procession, cette année, a été interdite. Dès le matin, et pendant toute la journée, de toute la ville, de tout le département, une innombrable foule défile devant la statue, chacun apportant son bouquet, celui-ci de coquelicots, cet autre de marguerites, ce dernier de bleuets ou de myosotis, si bien qu'un grandiose parterre tricolore entoure bientôt la statue, et s'allonge sur toute la place!

Dans la soirée, bravant l'interdiction, l'évêque, Monseigneur Heintz, est venu en costume de chœur, avec ses familiers, se recueillir devant la Vierge.

En général, les nazis ne sont pas tellement futés! Mais cette fois, ces Franzosenkopf dépassent les bornes.

Aussi, le soir même du 15 août, Burckel décide-t-il de frapper de façon décisive.

Dès le lendemain à l'aube, l'évêque est expulsé.

Burckel a frappé haut. Il en profite pour chasser en même temps tous les fonctionnaires qu'il peut atteindre.

Il a fait rapidement établir de nouvelles listes. Et, à la mi-septembre il expulse vers la France tous ceux ayant une action politique ou patriotique contraire au Reich ou au parti; maires, conseillers municipaux de toutes tendances, anciens combattants, malgré nous, membres du Souvenir français.

Hitler convoque Wagner, Gauleiter d'Alsace, et Burckel le 25 septembre à la Chancellerie de Berlin. Les Gauleiters reçoivent des ordres précis. Dans quarante-vingt-dix jours il ne devra subsister en Alsace et en Lorraine annexées ni monument, ni affiche, ni inscription, ni quoi que ce soit qui rappelle la France. La période d'annexion d'avant 1918, avec Bismarck et Guillaume II, est également à proscrire. Pas de province d'empire. Le III^e Reich, le Grand Reich, et rien que lui!

Fréquemment, des émissaires du gouvernement vont s'assurer que la germanisation et la nazification sont en bonne voie, dont Himmler en personne. Les résultats sont décevants. La population ne suit pas. Les gens sont réticents, froids. Rien de spontané! Dès lors, il n'y a qu'une solution, expulser encore!

« A tous ces gens parlant français, il faut opposer pour le moins le triple de gens parlant allemand. Sinon le travail d'amélioration politique que je me suis fixé, est impossible », constate Burckel.

En fait, la consigne est double : expulser sans hésitations et, dans le même temps, coloniser rapidement.

Quiconque, de quelque manière, par le langage, par les convictions, ou même par quelque récrimination,

manifeste ses sentiments en faveur de la France ou contre le Reich, sera chargé sans délai sur un camion et expédié au-delà de la frontière de l'ouest!... Les délais sont courts. « Dans trois mois, a précisé le Führer, plus rien ne doit être français! »

Il faut noter que cette mesure favorise la confusion et permet l'assouvissement des rancunes personnelles, des haines, des vengeances. Le départ de tel supérieur ne permet-il pas à tel collaborateur de prendre sa place, sa maison? Particulièrement dans la région industrielle, où la population est cosmopolite. Il y a ici des Allemands qui sont naturalisés français depuis peu. Le nouveau régime ne va-t-il pas leur faire payer cher cette forfaiture? Aussi redoublent-ils de zèle pour l'épuration de la zone frontière. On les voit peu à peu fréquenter les bureaux de la nouvelle administration à Metz et, on le saura plus tard, collaborer activement.

Ainsi, fort bien servi par ces nouveaux valets, Burckel a la tâche facilitée.

GERMANISATION

Ars n'est plus reconnaissable. D'abord, ça n'est plus Ars-sur-Moselle, mais « Ars an der Mosel ». A 10 kilomètres au sud, à la sortie de Novéant (qui n'est plus Novéant mais Neuburg!), depuis le 15 juillet, c'est désormais la frontière. Un poste est installé en face de l'ancienne borne départementale. Les gardes-frontière, à ce moment-là, sont relativement débonnaires. Un seul regard sur le laissez-passer, et la barrière est levée sans problème. Il semble que les fonctionnaires allemands et les soldats eux-mêmes ont alors quelque mal à s'adapter à la situation de la région.

A la poste, on germanise à outrance. Les adresses doivent obligatoirement porter les noms des localités en allemand! Oh! ça n'était pas facile d'écrire dans la famille! On ne savait plus ni le nom des localités, ni celui des rues! On ne reconnaissait même plus le facteur, il était lui aussi germanisé. Si par malheur on portait une mention en français sur l'enveloppe, celle-

ci revenait inmanquablement ornée d'un cachet « Umbekannt » (Inconnu). Sur les timbres, l'effigie de la douce Semeuse est remplacée par le dur profil du Führer.

Quand on se promène à Ars, même si on lit Adolf Hitler Platz, on pense place de la République, ou bien si on se trouve dans la Josef Burckelstrasse, on sait bien que c'est la Grand-Rue. A Ars, on n'a pas enlevé les anciennes plaques en français, on les a recouvertes d'une bande de papier bleu portant en blanc les nouvelles inscriptions en allemand. La guerre, heureusement, s'achèvera à temps! Les fameuses bandes commençaient à déteindre et à se décoller dangereusement!

A Metz, c'est plus sérieux. Dans les grandes artères, on a déboulonné les plaques françaises. Des anonymes les mettent en lieu sûr en attendant la défaite allemande.

Sur tous les bâtiments publics apparaissent les drapeaux à croix gammée.

Les deux canons de 105, de 1914-1918, qui semblaient défendre l'accès de la mairie d'Ars, ont été dirigés vers les arsenaux de la Ruhr, afin d'y être refondus.

Dans les rues de Metz, des ouvriers montés sur des échelles, enlèvent toutes les enseignes commerciales d'aspect français. Ainsi le « Café de la Presse », juste en face de l'imprimerie du journal local, devient « Zum Gutenberg ». Sur les magasins, les inscriptions en français sont passées à la peinture sombre, et remplacées par l'équivalent allemand.

Et même sous prétexte d'esthétique, on fait disparaître les vespasiennes! En fait, il s'agissait bien plutôt de

supprimer ainsi des lieux discrets de rendez-vous clandestins des patriotes!

Les statues ont des sorts divers. Le Poilu, La Fayette, Déroulède et le général Mangin sont fondus. Ney et Fabert sont remisés dans le jardin des Franciscains. Saint Louis était en pierre. Rien n'y fit. Il fut brisé.

Le monument aux morts de la Porte Serpenoise, amputé de ses bas-reliefs, est accommodé à la sauce germanique, il porte, en gothique : « Sie starben für das Reich. » (Ils sont morts pour le Reich!)

La transformation, apparemment, est totale. Mais que de témoins muets de la culture française sont alors cachés dans les greniers, enterrés dans les jardins! Que d'astuce est ainsi déployée pour une résistance à première vue dérisoire, mais effectivement essentielle.

Les initiatives des nouveaux maîtres sont souvent inattendues. Ainsi les pelouses de la ville sont transformées. Les massifs de fleurs de l'avenue Foch sont remplacés par de plus prosaïques champs de pommes de terre.

A Ars les changements sont moins spectaculaires. Toutefois, les Allemands y poursuivent la même politique. Ainsi à la sortie de la localité, la côte de Gorgimont est dominée par le fort Driant, puissant ouvrage qui défend Metz. Sur la route qui y mène, dans la direction de Gravelotte, se dresse le « château de la comtesse d'Ars ». Pour les gens du cru c'est en quelque sorte le symbole de la Vieille France. Une belle maison bourgeoise environnée de grands arbres. Le long de la propriété coule la Mance, un ruisseau sympathique qui,

avant-guerre, était le lieu de prédilection des braconniers de truites. Un portail à la française, en fer forgé, donne accès au parc. Le château n'échappe pas, bien sûr, à l'occupant. Il devient le siège de la Kommandantur!

Au vieux moulin, une maison a été réquisitionnée pour les activités du parti : c'est la « Maison Brune ». Les dimanches matins, les membres de la milice (les S.A.) s'y retrouvent sous la conduite d'un chef sarrois. Ils y font un entraînement et exercices militaires, fusil, poignard, rien ne manque. On y simule des combats de rue.

Toujours le dimanche matin, les pompiers qui ont un nouvel uniforme, font des manœuvres qui n'ont rien de nouveau.

Les jeunes sont embrigadés dès l'âge de huit ans dans la Hitlerjugend. Déjà l'uniforme! Plusieurs fois par semaine, ils reçoivent l'endoctrinement et font l'apprentissage de la délation. On les voit parcourir la ville, à la recherche des consommateurs abusifs d'électricité. Ils se rendent utiles, font le débarras des caves et des greniers. Avec leur charrette, ils ramassent les os, chez les coiffeurs, de pleins sacs de cheveux. Et ainsi ils participent à l'effort de guerre.

Tous les mois, un dimanche est le « Eintopfsonntag »¹. Ce jour-là, sur la cuisinière, une seule marmite, à table, un seul plat! Et même cela est matière à contrôle. Des membres du parti entrent sans frapper dans la cuisine et sans vergogne, vont soulever le couvercle pour examiner le contenu! Souvent les « contrôleurs »

1. Dimanche du pot unique.

sont porteurs d'une « Buchse », c'est-à-dire d'un tronc à multiples usages. Sur cette urne, une bande papier précise la destination de l'obole « volontaire »! Winterhilf, Rot Kreuz, Soldatenheim, etc. (Secours d'hiver, Croix-Rouge, Foyer du Soldat). Le collecteur, c'est le Blockleiter (chef du pâté de maisons), a toujours sur lui sa liste, pour y inscrire les dons. Tout est prétexte à mise en fiches!

Tout individu qui mange doit travailler, et dans le III^e Reich il doit travailler pour le III^e Reich! Aussi même les enfants doivent-ils apporter leur effort. Sous la conduite de leurs maîtres, fraîchement importés d'outre-Rhin, ils vont chantant des lieder patriotiques, à travers les rayons de pommes de terre, chasser le doryphore. Les pauvres, c'est vraiment en pure perte. Le lendemain, une personne de ma connaissance, du geste auguste du semeur, remplace les parasites avec usure.

Quant aux instituteurs mosellans, ils subissent en pure perte également un stage de recyclage dans un campus hitlérien.

Rien n'arrête le mécanisme obstiné qui veut imposer l'Ordre Nouveau. Puisque les patronymes sont à la fois un héritage et un symbole, les nazis veulent germaniser noms de famille et prénoms. On me convoque à la mairie dans cet but. Bäuer, voilà comment ils veulent m'appeler! Devant ma fureur et mes hurlements, le préposé bat piteusement en retraite. Et je rentre à la maison Bour comme devant! Je dois reconnaître que la consonance de mon nom va être pour moi, selon les circonstances, cause d'avantages ou de dommages.

Les Allemands se préfèrent le poil court. Aussi ont-ils un faible pour les coiffures les plus fantaisistes. Mais

ils ont une allergie incoercible à l'égard du béret! Là, ils voient rouge. Et, à l'époque, le béret est la coiffure la plus répandue en Lorraine. Le chapeau, ça fait « monsieur », la casquette « front populaire », le béret, ça fait « lorrain ». Oui, on le porte assez mal, trop étroit, et rond sur la tête. Mais, au moins, on se reconnaît! Et les Allemands aussi! Que de bérets rageusement arrachés et jetés dans le ruisseau! A la vérité, les bérets disparaissent peu à peu. On n'allait tout de même pas risquer le poteau pour si peu.

Des affiches invitent les jeunes hommes à avoir le cheveu « net », comprenez la coupe à la prussienne. Pour moi, je garde le cheveu long, et comble d'indiscipline, les pattes sur les joues. Par bravade, simplement. Cela me vaut le dangereux sobriquet de « Zigeuner ». Ainsi la longueur des cheveux pouvait vous faire classer comme « Untermensch » (humanité inférieure).

Les livres français — de la littérature décadente — sont brûlés ou passés au pilon. Les auteurs juifs sont à l'index. Dans les kiosques, rien que des ouvrages en allemand. Plus un seul journal français. Les propriétaires sont spoliés et expulsés.

Les kiosques sont remplis de journaux hitlériens, tout vient de Berlin. Et ce qui est imprimé à Metz, sous censure nazie, est composé par des « Kollaborateurs », en quête de places et de profits! Peuvent-ils ignorer, ces valets à la plume facile, que leur propagande est un outil efficace de la nouvelle Kultur?

Le journal bilingue du 30 de la rue Mazelle, *La Libre Lorraine* ou *Lothringer Volkzeitung*, se saborde. Les ouvriers démontent les rotatives, les presses et les cachent dans des caisses dans une grange de la campagne voisine.

Avant 1914, surtout depuis 1911, on pouvait trouver en ville, toute une littérature française. A présent, rien que de l'allemand. Pour moi qui n'en connais pas dix mots! Enfin, ce n'est pas que l'envie de connaître les nouvelles à la sauce hitlérienne me tenaille! Mais c'est commode. On laisse dépasser de sa poche un journal à titre en lettres « gothiques », et on a ainsi un laissez-passer à toute épreuve. O finesse germanique!

Hitler avait dit : « Il faut remplacer un homme parlant français par trois parlant allemand. » Ses ordres sont fidèlement suivis. Le français est désormais proscrit. Les policiers surveillent même la langue parlée à la maison. Ils ont fort à faire. Il est bien évident que des familles lorraines, se sont mises à l'allemand. Chez nous, ce n'était pas même possible. Ma femme en est physiquement incapable! En public, nous parlons en français! ou on ne parle pas du tout, surtout dès que l'on voit un imperméable et un chapeau mou.

Cependant, des cours obligatoires d'allemand pour les adultes sont organisés le soir, à l'école. Un instituteur allemand a la mission d'inculquer avec la langue, l'esprit nouveau et la culture. A Ars, quinze jours suffirent à lui faire comprendre l'inanité de son effort. Il abandonne. Il est intelligent.

Quant au Schupo qui veille à la sécurité publique, pour lui, la consigne c'est la consigne.

« Pas de français » alors il interpelle, il se fâche :

— « Hier spricht man deutsch. Sie sind Lothringer! Lothringen ist deutsch von Sprache und Blut! » (Ici on doit parler allemand. Vous êtes Lorrains. Les Lorrains sont Allemands de langue et de sang.)

— Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il veut celui-là, Madame Décker!

— Aïe! je m'en vais faire mes commissions!

— Was!

— Oh rien, on s'en va!

Désormais aussi le salut hitlérien est de rigueur. Particulièrement dans les bureaux, dans les lieux publics. Mais les gens se reconnaissent à l'allure, au vêtement, à la coiffure. Cela ne pose donc guère de problèmes. Même ceux qui, par prudence, « lèvent la patte », en sont plus ou moins honteux et gênés.

Les finances ont suivi. Le franc a disparu et fait place au Reichsmark. Les banques, la Caisse d'Épargne sont sous séquestre. Walther Funk, président de la Banque Centrale du Reich, est le maître absolu de tous les établissements financiers. Le changement de devises provoque un malaise. Les commerçants et les clients ne s'y retrouvent guère. Et la présence de Marks et de Pfennigs, dans notre porte-monnaie, nous apporte toujours une gêne indéfinissable.

Le marché du travail a également changé de mains. L'embauche est assurée par l'« Arbeitsamt ». Les bureaux de ce service sont au 5-7, de l'actuelle rue Pierre-Perrat, à Metz. Cette embauche est définitive et nul ne peut quitter son emploi à son gré. Les usines sont sous contrôle allemand. La Boulonnerie d'Ars a été incluse dans la Hermann Göring Werke avec les Usines de Wendel de Hayange, Moyeuvre et même Jœuf. La haute direction, assurée par Herr Direktor Raabe, occupe à Metz le 8 de la place du Roi-George. Dans la razzia de la sidérurgie lorraine, Göring avait ainsi supplanté Röchling qui dut se contenter d'une Röchling sche Stahlwerke de la Vallée de la Fensch (Ebange, Thionville), et du

titre de directeur de l'industrie métallurgique en Moselle. Naturellement, tous les maîtres de forges français ont été expropriés et expulsés.

Pour ma part je suis employé, comme beaucoup d'habitants de la commune, à la Boulonnerie d'Ars. J'y travaille douze heures par jour. La direction est assurée, dit-on, par le propre frère du Gauleiter. Le règlement est très sévère. Ordre et discipline. Toute grève est interdite. Les infractions éventuelles au code du travail sont sanctionnées par des tribunaux du travail, dont la compétence s'étend aussi bien aux cadres qu'aux ouvriers. Le salaire est fixé par l'unique et obligatoire syndicat, le D.A.F., le Deutsche Arbeits Front.

Ce syndicat a également à s'occuper des loisirs par l'organisation K.D.F., Kraft durch Freude — La Force par la Joie.

L'Assurance Accidents Maladie est l'un des systèmes qui, à mon sens, présente quelque avantage sur la législation française de l'époque. En effet, consultations, médicaments et hospitalisations sont gratuits. De plus, une assurance vieillesse est prévue, lors de la retraite, à soixante-cinq ans.

Des conflits mineurs éclatent cependant parfois entre les entreprises allemandes et la main-d'œuvre locale. Ainsi, à Ars, lors de la reconstruction du pont de la Moselle, l'organisation Todt a embauché des ouvriers du pays. Le jour de la paye, le comptable déclare aux ouvriers qu'il n'y a pas d'argent disponible, et qu'ils seront payés plus tard. Sur-le-champ, les ouvriers débouchent, et je crois, ne sont pas encore revenus! «Un pays socialiste, ça?»

Tout le monde connaît l'importance de la défense passive! Chez les Allemands, ce sont les commerçants qui,

d'office, sont chargés du « Luftschutzdiens ». L'ex-commissariat central, rue du Coëtlosquet, sert de P.C. Des policiers auxiliaires en assurent le secrétariat. L'École des Frères de la rue des Augustins, réquisitionnée, devient une annexe.

Tous les immeubles de quelque importance sont d'ailleurs occupés, et leurs utilisateurs, c'est tout simple, sont expulsés.

Ainsi l'actuel lycée technique Louis-Vincent, qui était avant-guerre l'école professionnelle, sert de cantonnement aux « souris grises », personnel féminin de la Luftwaffe. L'actuel lycée Barbot, en 1939, caserne du 30^e dragons, est occupé par la Luftwaffe.

Le lycée Grégoire de Tours, avenue de Nancy, sert d'hébergement à tout le personnel auxiliaire féminin de la Wehrmacht, téléphonistes, sténodactylos et autres secrétaires.

Quant aux bâtiments de l'état-major français, ils sont maintenant occupés par le Stab, comprenez l'état-major allemand!

Les immeubles privés n'échappent pas à la réquisition. Ainsi le 12 de l'actuelle rue Leclerc-de-Hauteclocque abrite les services de la Gestapo. Deux abris de béton, aménagés sur le trottoir, servent de guérites à deux S.S. en armes.

Encore la Gestapo, au 30 rue de Verdun.

Toujours la Gestapo — il lui en faut de la place! — dans l'immense grand séminaire, rue d'Asfeld. Prudemment, on va jusqu'à camoufler les murs de peinture multicolore. Avec de la bonne marchandise. Trente ans après, cet immeuble, revenu à sa première destination, aura encore ce même ornement. Une aile du bâtiment a été réservée à la Schutzpolizei (police urbaine) et la Kriminal Polizei (police judiciaire). Deux mille poli-

ciers entrent par le 5, rue d'Asfeld et les voitures d'intervention stationnent autour de la chapelle. L'échelon motorisé (Kraftsfahrzeugstaffel) est garé à la caserne Tivoli de Metz-Queuleu. L'ancienne Ecole d'application de l'artillerie et du génie, au 5, rue aux Ours, abrite un autre service policier, la Nachrichten-Referat (les Renseignements Généraux). Dans la grande cour, parmi les voitures, on remarque les voitures radiogoniomètres (pour le dépistage des postes clandestins).

L'hôtel d'Europe, rue des Clercs, bien connu actuellement des contribuables messins, est alors le rendez-vous de la « haute société nazie ». Une aile — prudence commande — est occupée par des S.S. Des S.S. aussi, au 17, de l'actuelle avenue Robert-Schuman. Tous ces S.S. constituent un élément de la division blindée Adolf Hitler. Ils sont entrés à Metz le 9 septembre 1940, en grande fanfare, et public restreint. Burckel trouve en eux l'instrument idéal de ses forfaits. Ainsi, ce sont les S.S. qui assurent encore avec la Gestapo, la surveillance des détenus du camp d'internement du fort de Queuleu en 1943. Ces S.S. sont aussi cantonnés à la caserne Tivoli devenue la Sepp Dietrich Kaserne.

Le collège Saint-Clément des jésuites est devenu l'école de police.

Le collège Saint-Vincent, des frères, est maintenant la Maison de la Culture nazie. (Conférences, films, bibliothèque, réunions, orateurs.)

Le grand institut des frères de Saint-J.B. de la Salle, à Metz-Queuleu, sert de filiale à l'usine Siemens. Trois cents ouvriers y travaillent. Pensant y trouver « le trésor de l'institut », les S.S. fouillent le petit cimetière où reposent six religieux, violent des tombes et abandonnent là les squelettes.

Le pensionnat Sainte-Chrétienne est mis sous séquestre, la bibliothèque en est pillée.

Les prêtres de la paroisse de Queuleu sont expulsés et leur presbytère tout meublé est mis à la disposition d'une famille d'outre-Rhin.

L'immeuble des numéros 5 et 7 de l'avenue Foch dont les locataires ont été expulsés, abrite le Service Social du Reich : Service des Pensions, des Retraites, des Invalides, des Pupilles, des Anciens Combattants, Dispensaire gratuit.

Le buffet automatique des voyageurs de troisième classe de la gare centrale de Metz — les distributeurs automatiques sont rares alors — a été soigneusement démonté, transporté, et réinstallé dans une gare de Munich.

*LA GERMANISATION CONTINUE
LA NAZIFICATION S'ÉVERTUE*

Quelques trois cent mille expulsions, dont celles de deux de mes oncles, de ma sœur, de son mari et de leur fille, ont fait de la place en Lorraine! Une place précieuse pour la germanisation, pour l'élargissement du Lebensraum de la race des seigneurs. Aussi les seigneurs s'installent.

A Metz, tant de commerçants ont dû partir. La rue des Jardins par exemple, qui monte à la cathédrale, était presque exclusivement habitée par des Juifs, négociants de gros ou demi-gros en textiles. Maintenant la rue est morte!

Aux devantures des magasins sont exposés les portraits de Hitler et de Burckel.

Les lieux du culte israélite sont l'objet d'une haine insensée. La synagogue de Metz est profanée, pillée et sert de débarras. Quant à celle de Sarreguemines, elle est détruite à coups d'explosifs. Le cimetière juif de Thionville est nivelé et transformé en terrain de culture!

Des colons d'outre-Rhin sont ramenés dare-dare. Sélectionnés avec soin pour leurs convictions politiques, ils sont, dans le projet du gouvernement de Berlin et de Burckel, l'authentique semence nazie qui produira cent pour un! L'artère la plus commerçante de la ville, la rue Serpenoise, est rebaptisée Römerstrasse, rue des Romains! Ils auraient mieux fait de l'appeler Siedlerstrasse, rue des « Colonisateurs ».

La « Zivilverwaltung » (administration civile allemande) est introduite en Moselle. Mais elle est l'objet du contrôle permanent du parti, car le régime dirige tout et tend à confisquer la totalité des activités. Rien n'échappe aux dirigeants. Le système est parfaitement rodé, depuis six ans qu'il a été instauré en Allemagne, puis dans tous les pays annexés.

La cheville ouvrière de tout l'appareil, c'est le « Blockleiter », le responsable d'un pâté de maisons. C'est lui qui, au départ, est chargé de connaître de tous les individus habitant dans son périmètre : sentiments, opinions, antécédents, race, religion, activités, « température politique », etc. Celui-ci juge souverainement. Les Block d'un quartier constituent une cellule. Et les « Blockleiter » adressent leurs rapports au chef de cellule, le « Zellenleiter ». La localité est partagée, selon son importance, en un certain nombre de cellules. Les chefs de cellule, intermédiaires au rôle plus spécifiquement administratif, sont sous l'autorité de l'« Ortsgruppenleiter », chef de la localité. Ce dernier est l'homme de confiance du parti. Il centralise les informations et les transmet au « Kreisleiter », le chef d'arrondissement. Celui-ci, finalement, les fait parvenir au Gauleiter à Sarrebruck. Ce système, en usage dans tous les régimes totalitaires, a une efficacité certaine. Ainsi nul n'échappe. Aucune opposition ne peut s'organiser. Et chaque habitant en est réduit à lui-même!

A Ars, le parti est tranquille. Le chef de l'administration municipale, le « Stadtkommissar », maire provisoire, lui est tout dévoué. Cet individu, du nom de Cronauer, d'origine sarroise, est surtout soucieux de son confort. C'est un homme obèse et grossier. Ceux qui l'ont connu ne sont pas près de l'oublier!

Ce fonctionnaire a les fonctions d'officier d'état civil. A l'issue des mariages, après avoir adressé les félicitations d'usage, il offre aux nouveaux époux la Bible du régime, *Mein Kampf*. A l'occasion des déclarations de naissance, afin que les prénoms soient dans la ligne du parti, il présente un dictionnaire de prénoms jugés proprement germaniques.

8

1941

Le 30 novembre 1940, Burckel a annoncé l'annexion de la Moselle dans le Grand Reich. L'ex-département de la Moselle est rattaché politiquement, juridiquement, militairement et administrativement au Gau Westmark qui, désormais, comprend le Palatinat, la Sarre et la Moselle.

L'officialisation de la situation ne fait que renforcer les mesures destinées à faire de la région une terre allemande et les Lorrains maintenus sur place, en font l'expérience.

Une autre mesure administrative va suivre, la constitution d'une agglomération messine. Montigny-les-Metz, Longeville, Ban-Saint-Martin, Plappeville, Sainte-Ruffine, Scy, Lessy, Châtel-Saint-Germain, Borny, Rozérieulles, Saint-Julien, Vallières, Woippy, La Maxe, Augny, Marly sont rattachées progressivement à la ville. Pour Ars, des bruits contradictoires circulent. Finalement, la commune subsistera.

La discipline germanique se fait plus lourde.

Il y a peu de voitures. Car l'essence est rationnée sévèrement et réservée aux privilégiés du régime. Le F sur fond blanc a été remplacé par un D. Tous les propriétaires de voitures sont convoqués à la Kreisleitung. Le permis de conduire français est remplacé par un « Führerschein » — et le numéro minéralogique est renouvelé. Les lettres LH (lettres minéralogiques de la Moselle avant-guerre) sont remplacées par un WM — Westmark. De plus, il est du plus grand intérêt d'avoir de bons freins et des pneus bien gonflés. Car dans la cour de l'actuelle caserne Riberpray, alors largement occupée par des « Pionniers » (soldats de génie fluvial) existait un mur long de 3 mètres, haut de 2, et d'une épaisseur susceptible des chocs les plus violents! Vous vous faites interpellé par un quelconque service de police. Vous freinez pour vous arrêter. Vos freins répondent mal. Alors le policier vous guide jusqu'audit mur et vous subissez l'épreuve des freins. Vous devez rouler à allure normale, jusqu'à une bande blanche transversale où vous devez freiner. Que vous percutiez le mur, ou que vous manœuvriez pour l'éviter, vous êtes un « saboteur » et puni comme tel.

Aux portes de l'usine, un « Schupo » veille! Presque tout le monde est à pied. Seuls les ouvriers venant d'un peu plus loin, sont à bicyclette. Mais toute infraction est passible d'une amende : un Mark à payer sur-le-champ!

Des voleurs de bicyclettes ou des emprunteurs de voitures, il y en a peu. A vrai dire, il n'y en a pas. Ainsi que des homosexuels. La rigueur et la rapidité de la répression sont un moyen de dissuasion parfaitement efficace.

Même les piétons sont l'objet d'un contrôle sévère. Pendant les heures de travail, de nuit et de jour, tout ouvrier est tenu de présenter aux contrôles de police une justification de sa présence dans la rue, le laissez-passer délivré par l'employeur. Il m'arrivera souvent de subir de telles vérifications. Rentrant chez moi après le travail, seul dans la nuit. Des policiers sortant de l'ombre, se jetaient sur moi, en criant. Interpellé, interrogé, fouillé, j'étais à leurs yeux un prisonnier évadé, ou un terroriste!

Même à la maison, on n'est pas tranquille. Dès que la nuit tombe, c'est le black-out. Les volets des maisons sont clos, des « Schupos » effectuent des rondes et tirent à balles dans les fenêtres où filtre quelque rai de lumière. Après « coup », ils crient : « Licht aus. » (Eteignez!) Puis l'imprudent est sanctionné : « Ne recommencez pas! Vous seriez suspect de sabotage. »

Tout de même, nous avons le droit d'écouter la radio... allemande! Lors des programmes de Hans Fritschke, le speaker aux fausses nouvelles, nous forçons le son. Il faut bien qu'éventuellement, le « Schupo » de ronde en bénéficie. Avec nous ainsi, il peut entendre un « Sonderbericht » (communiqué spécial) qui étale les victoires. Mais rapidement nous baissons le volume, et nous écoutons la B.B.C., la voix de la liberté. Tous les soirs, c'est le même dispositif. Fenêtres fermées, rideaux tirés, un guetteur à l'extérieur près de la porte d'entrée, affectant d'attendre quelqu'un. « Radio Paris ment, Radio Paris ment, Radio Paris est allemand. » Ça y est! Silence! Toutes les têtes se rassemblent autour du poste. Et ce sont les quatre coups de gong de la Cinquième Symphonie. Malgré le brouillage, nous réussissons à entendre la voix de Maurice Schumann. Les femmes ne sont pas tranquilles : « Vous allez nous faire tous attraper avec votre radio. » — « Tais-toi, on n'entend plus rien! »

C'est ainsi que nous saurons l'épopée tragi-comique de Rudolf Hess, la fin du *Bismarck*, et aussi, nouvelle incroyable, l'entrée des troupes hitlériennes en Russie!

Que de messages personnels nous avons entendus! Ils nous laissent songeurs. Poings et pieds liés par l'annexion, nous imaginons avec un espoir fou, tous ces auditeurs inconnus, frères de France qui, sur l'heure, agissent.

L'émission terminée, soigneusement, on remet l'aiguille sur Radio Sarrebruck! On rappelle le guetteur. C'est alors la foire à l'espérance : impressions et évaluations des chances de la victoire des Alliés.

*
**

Après les mesures d'intimidation, les mesures d'intoxication! La propagande est fantastique. Il faut galvaniser les militants, et les sympathisants, attirer les indécis et les tièdes, et museler les opposants.

On organise des réunions, des meetings obligatoires. Les lettres personnelles d'invitation, les affiches aux portes des usines sont des ordres. Toute absence doit être justifiée. A Ars il n'y a pas de salle suffisamment grande pour un tel rassemblement. Aussi ce jour-là, groupe-t-on tout le monde sur le terrain de football. Merklé, le Kreisleiter de Metz, préside, assisté du maire allemand de Metz, le Lorrain Imbt, de Foulé, chef de la « Deutsche Volksgemeinschaft » (Communauté Populaire Allemande) de la Moselle, et Huber. On a même fait venir un autonomiste alsacien Rossé! Autour d'eux, les autorités nazies d'Ars paradent, les miliciens en uniforme de S.A., armés de matraques, attendent. En face, à quelques mètres, la population est houleuse. On interpelle à la cantonade en français les Arsois félons! Leur gêne est visible. Ils se déplacent, nous tournent le dos, parlent

entre eux en allemand. Enfin le Kreisleiter prend la parole. Heil Hitler! Il fait l'apologie du régime, met en cause Juifs, ploutocrates anglais et autres ennemis de la nouvelle Europe. Il s'essaie même à imiter les attitudes, les gestes et les intonations du Führer! Le discours est ponctué de Hourras! et de Sieg Heil!

En face, les Lorrains, méfiants, restent silencieux, pâles. Soudain, le « Blockleiter » s'avance vers nous. D'un doigt impérieux, il fait signe : « Dü! Rauss! Mit uns! Mit der Volksgemeinschaft! » Un pauvre type, tout honteux, doit passer dans l'autre groupe. En cachette, il s'était fait inscrire dans la « Communauté du Peuple Allemand »! Rires étouffés de part et d'autre. Mais surtout indignation et mépris! Un auditeur plus hardi — un fou — interpelle l'orateur. Son intervention est couverte par les hurlements des « Parteigenossen » (membres du parti).

Enfin Merklé a fini. La claque applaudit.

Le Stadtkommissar d'Ars, le gros Cronauer, y va de ses remerciements et de ses promesses!

Dès le lendemain, la presse souligne l'enthousiasme de la population d'Ars! La N.S.D.A.P. (National Socialist Deutsche Arbeiter Partei, le parti nazi), fort de ce « succès », félicite les compatriotes lorrains de leur comportement loyal à l'égard de l'Allemagne et de son grand peuple, pendant la période d'arrachement de 1918 à 1940, et les invite à se faire inscrire dans ses rangs. Suivent les adresses des sept permanences du parti installées dans les quartiers de Metz. A Ars, il faut s'adresser à la mairie.

La population est l'objet de pressions de toutes sortes. Par lettres, les responsables du parti enjoignent les gens à entrer dans les multiples formations.

D'abord à la « Deutsche Volksgemeinschaft » (Communauté Populaire Allemande), l'antichambre du parti.

On fait comprendre que les récalcitrants seront l'objet de sanctions.

Viennent ensuite, pour les hommes, les « S.A. Sturm Abteilung (Sections d'Assauts), pour les femmes la « Deutsche Frauenschaft » (Communauté des Femmes allemandes) qui, sous le couvert de tricot et autres travaux d'aiguille, vise à l'endoctrinement des femmes. Pour les garçons de huit à dix-huit ans, la H=ha J=iott, initiales de « Hitlerjugend » (Jeunesse hitlérienne) et pour les filles, la « B.D.M. » « Bund Deutsche Mädels » (Union des filles allemandes), deux formations paramilitaires. De grandes banderoles insistent (garçons et filles allemands! à la Hitlerjugend).

De grandes affiches sur les murs invitent les hommes à s'engager dans la « Feldgendarmerie » (prévôté) pour lutter contre les « partisans ». D'énormes placards aux couleurs vives vantent la bravoure du soldat allemand dans sa lutte contre le bolchevisme. Toutes les armes y passent! L'infanterie : « Schönste Waffen » (la plus belle arme), la marine, les S.A. « Und ihr habt doch gesiegt » (Et vous avez donc vaincu). Et pour tous : « Kommt mit Uns » (Venez avec nous) et « Seit freiwillig melde dich » (Soyez volontaires, engagez-vous!).

Ce que les affiches ne mentionnent pas c'est que l'engagement minimum est de douze ans!

De-ci, de-là, sur les murs exécutés au pochoir, on voit une silhouette noire, en pèlerine et chapeau à larges bords, « l'homme noir », l'espion qui écoute.

Des auto-collants sont appliqués au-dessus des interrupteurs. « Un chat noir ». C'est le « Kolklaue », le voleur de charbon!

Le maximum est fait pour la mise en condition de tous les habitants. Toutes ces mesures, souvent risibles, nous aurait jadis amusés. Mais la peur s'installe. Et la crainte fige les sourires.

D'ailleurs, la délation sévit. Comme toujours en semblable conjoncture, les vieilles rancunes, les querelles de voisinage se rallument, les ragots de palier s'amplifient. Voici l'occasion rêvée de satisfaire un besoin de vengeance. Quiconque a vent d'un projet, d'une intention suspecte de ses voisins a le devoir de le signaler au chef de bloc ou à la police. Arrestations et perquisitions se multiplient à tel point que personne n'est plus sûr du lendemain. A part quelques amis sûrs, on se méfie, on se tait. Un silence oppressant envahit la région.

*
**

Au début de mars 1941, des bruits commencent à circuler. Des gens du pays qui avaient accepté de travailler dans les bureaux pour les Allemands, il y en avait bien sûr! Soit qu'ils craignaient de partir vers l'Est, soit qu'il fallait nourrir sa famille, soit qu'ils acceptaient bon gré mal gré ce qu'ils croyaient inévitable, collaborer, au moins en apparence, est rentable. Sans se couper des autres Lorrains, il faut ménager l'avenir! Alors, des renseignements plus ou moins exacts, glanés dans les administrations, circulent sous le manteau.

Le 16 mars 1941, la presse nazie annonce que les volontaires pour la France ont quatre jours pour aller s'inscrire à la Kreisleitung. Dès la sortie du travail, je prends le train, étonné par l'affluence. J'ai l'impression que tout le monde converge vers le même point. Effectivement, sur la place de la Préfecture à Metz, il y a beaucoup de monde. C'est l'euphorie générale. On s'interpelle en français, on a le sourire.

Dans le hall d'entrée, les inscriptions sont enregistrées. Nom, prénoms, femme, enfants, adresse... Au suivant! Cela va très vite. Je rentre.

A la maison, on se félicite, je raconte comment cela s'est passé, je nomme les nombreuses connaissances que j'ai rencontrées. Mon beau-père m'écoute, silencieux. Puis soudain.

« Eh! Robert, t'emballe pas! Si c'était un piège? Tu crois que l'Burckel va accepter ça avec le sourire! »

Cependant le 19, les journaux annoncent que, vu le très grand nombre de volontaires, le délai est prolongé de trois jours! Mon beau-père reste sceptique.

« Vous vous êtes jetés dans la gueule du loup! »

Mitigé, mon espoir reste tenace.

« Vous partirez pour la Pologne! Aïe! Tu ne les connais pas? »

De fait, le 20, c'est la douche écossaise. Burckel suspend les inscriptions!

En avril, les choses semblent s'arranger. Plusieurs trains de volontaires partent pour la France. J'exulte.

« Tu vois, dis-je au beau-père, ça va être notre tour! »

Du coup, les retardataires assiègent la Kreisleitung. Hélas! en pure perte. Ils sont refoulés sans ménagements.

Enfin, le 11 mai, dans un communiqué du journal nazi *N.S.Z. Westmark*, Burckel jette le masque. Plus personne ne partira pour la France!...

Notre désappointement est profond. Cependant il faut vivre. Il faut espérer. A Ars, il reste un endroit où l'on peut encore raviver l'espoir. Un petit café, « Au Lion d'Or », a été rebaptisé « Zum Goldenen Löwe ». Mais c'est le rendez-vous des « Français ». Ce n'est pas un secret, même pour les « Allemands ». Ceux-ci préfèrent se retrouver dans les trois autres bistrots. « Au Lion d'Or », la salle a le plafond noirci, les peintures sont fanées, mais le patron, le sympathique Eugène, s'en

moque bien. Et si on lui en fait la remarque, il rétorque avec son éternel sourire : « Vous verrez, après la guerre, tout sera refait à neuf! »

Assis autour d'une table, après le travail, nous avons un peu l'air de conspirateurs. Mais personne ne semble ressentir la fatigue. A voix basse, les plus malins commentent les dernières nouvelles.

On boit bien quelques verres du bon claret de nos coteaux. Mais surtout des tracts passent de main en main. On les lit gravement, car on sait les risques pris par celui qui les colporte.

Le tenancier se lève. Il va, là-bas, derrière le comptoir, remplir les verres. C'est un drôle. Il en raconte parfois de bien vertes, mais plus souvent ses histoires ridiculisent les Allemands. Ici la confiance règne et l'on peut parler sans crainte.

Bien rares sont en effet ceux de l'autre bord qui se risquent à entrer. Et si l'un d'eux se hasarde d'occasion devant le zinc, le perspicace Eugène, sans attendre la commande, lui sert une bière.

Et tant que l'indésirable est présent, les conversations cessent, les regards restent braqués sur lui. Alors, il se sent mal à l'aise, et s'éclipse sur un pauvre « Heil Hitler ». Par la fenêtre, nous surveillons son départ. Il est sans doute un de ceux, vingt environ, qui reçurent, mauvais présage, un colis renfermant un cercueil miniature!

Ces rares instants de détente sont les bienvenus! A la Boulonnerie d'Ars, je travaille actuellement douze heures par jour comme chauffeur de chaudière, une semaine

de nuit, une semaine de jour. C'est épuisant. Pour 160 Marks, de quoi vivre chichement avec ma femme.

A l'usine, il y a une main-d'œuvre encore moins chère! Ce sont des prisonniers soviétiques arrivés en août et septembre, des hommes et des femmes déportés pour le travail. On les a logés non loin de l'usine, dans une vétuste cité ouvrière, « Le Maroc ». Pour la circonstance, la file de ces vieux logements a été entourée d'un haut grillage. Des territoriaux en armes en défendent l'accès, par crainte des évasions et des complicités extérieures.

Lorsque ces hommes et ces femmes vont à l'usine ou en reviennent, les soldats les escortent, l'arme à la bretelle et leur font franchir le portail comme à du bétail.

Ils sont environ une centaine. Ils ont entre vingt et soixante ans. Emmitoufflés dans des « parkas », dans de vieux paletots, ils ont vraiment un air misérable. Ils respirent la tristesse, l'abattement, leur bagage est pitoyable. Ainsi, pas même de gamelle, pour manger ils utilisent des boîtes de conserves. Ils sont traités en ennemis du Grand Reich. Dans les ateliers de l'usine, des affiches rappellent qu'il est strictement interdit de leur adresser la parole, sous peine d'emprisonnement. Malgré ou plutôt à cause de la menace, ces gens ont notre estime. Ne sont-ils pas des frères de lutte, ne sont-ils pas, plus que nous encore, des victimes de l'esclavage et du fascisme triomphant? Aussi avons-nous bien des ruses pour tromper la surveillance des gardes, pour engager une difficile conversation dans le fracas des machines, pour leur procurer un peu de nourriture. Avec un sourire de reconnaissance, ils dissimulent quelques vivres sous leur vêtement avant de regagner leur camp.

Naturellement, cela ne va pas sans provoquer d'incidents. Ainsi ce soir-là, ma belle-sœur avait donné discrètement un gros casse-croûte à l'un de ces malheureux. Le lendemain, ce dernier entre tout de go dans la maison. Mais, de l'autre côté de la rue, le boucher l'a aperçu. Le boucher, c'est le chef de la milice, des S.A. Furieux, il prend son pistolet et se précipite. Il frappe à la vitre. « Berthe, dit mon beau-frère, vite, mets le Russe dehors! Par la porte de derrière! Vite! » Puis, il ouvre la fenêtre. « Was? », demande-t-il de l'air le plus naturel. « Ein Russ drine! » — « Un Russe là-dedans. Pas de Russe! Non! Je n'en ai pas vu! Entrez donc! » Le S.A., pistolet au poing, fouille la maison. En vain. Furieux, il l'avait tout de même vu ce Russe, il conduit mon beau-frère au poste de police. Pendant plusieurs heures ce seront interrogatoires et contre-interrogatoires. Finalement on le relâche.

Ces pauvres prisonniers russes n'eurent pas de chance. Lors du repli de septembre 1944, Ars fut sur la ligne de feu. La population fut évacuée, les uns partirent vers Metz, d'autres se réfugièrent dans les bois. Les Russes suivirent. Tout le monde vivait ensemble. La poussée américaine se faisant plus proche, la Wehrmacht pourchassait les civils et les obligeait à partir vers l'Est en principe vers l'Allemagne. Au carrefour de Moulinsles-Metz, la Wehrmacht effectuait un tri. Des témoins ont vu les prisonniers soviétiques emmenés dans des camions.

Vingt ans plus tard, lors de la construction de l'autoroute Metz-Thionville, à la sortie de Metz-Nord, on mettait au jour des cadavres de Russes, tous tués par balles. Sans doute, fut-ce la dernière étape de leur long calvaire?

La résistance des Lorrains, dès cette époque, n'est pas seulement passive. Malgré le danger, il arrive qu'on en ait vraiment assez. Alors, pour se prouver qu'on est encore un homme, qu'on est capable de réagir, on se hasarde subitement à faire des choses énormes, aux conséquences imprévisibles!

C'est ainsi qu'une nuit, à la chaudière, je coupe la circulation d'eau. Comme matelot chauffeur, je sais bien qu'en stoppant la pompe à eau et en maintenant la combustion, je vais faire tout sauter.

Très vite, les tubes éclatent l'un après l'autre. Une eau vaseuse et bouillonnante envahit le local. Les machines s'arrêtent. C'est la grosse panne technique. La production des écrous est stoppée.

Le lendemain matin, ingénieurs, chef de fabrication, délégation de Sarrebruck se forment en commission. On m'interroge. On m'accuse de sabotage. Avec bien de la peine, je parviens à leur faire admettre qu'une pièce de la pompe a lâché! Ouf! je l'ai échappé belle.

Mais la suspicion persiste. Alors ils se débarrassent de moi et m'envoient d'office dans une autre usine, la « Chemische und Teer Fabrik », à quelques kilomètres, à Jouy-aux-Arches (Gaudach). Dans cette usine chimique, on distille l'essence et on fabrique des dérivés, goudron, naphthaline, créosote, etc.

J'y retrouve un poste de chauffeur de chaudière.

Souvent, la nuit, entre deux décrassages de la chaudière, je vais sur le pas de la porte prendre un peu d'air frais. Il m'arrive alors quelquefois de lier conversation avec des passants. Certains me confient qu'ils sont des prisonniers de guerre évadés. L'accent ne trompe pas. Je peux en aiguiller quelques-uns vers la frontière.

L'un d'entre eux m'a laissé un souvenir particulier. Élégant, ma foi, les souliers bien cirés, le visage bien

rasé, vraiment il ne ressemblait en rien à un marcheur à l'étoile. Il était du Havre, il y retournait. J'espère bien l'y avoir aidé.

Dans le journal nazi du vendredi 5 septembre 1941, on peut lire cet entrefilet : « La revue médicale des jeunes gens et des jeunes filles pour l'incorporation dans le « Reichsarbeitsdienst » (Service du Travail National Obligatoire), se fera au numéro 71, rue Mazelle à Metz. »

Ces visites sont rapidement menées devant une commission composée de trois ou quatre médecins de la Wehrmacht, de la S.S. et de civils. Elles suivent toujours le même processus : mensuration, état des dents, questionnaire administratif.

*
**

Ce samedi 4 octobre, un temps humide règne sur la ville de Metz. Engoncé dans un imperméable vert bouteille, un peu grand pour lui, la taille bien mince prise dans une ceinture, un passant insolite passe, mêlé à une centaine d'aviateurs. Pas de protocole. Mais l'escorte semble bien empressée.

C'est Goebbels en personne, le ministre de l'Information et de la Propagande qui visite la fameuse « Porte des Allemands »¹, attentif aux explications de ses guides.

On a tout prévu. Quelques gamins des Jeunesses hitlériennes lui font à présent une haie d'honneur. Traînant son pied-bot, il gagne l'hôtel de ville. La « Parade Platz » (Place d'Armes) est décorée à cette occasion de

1. La Porte des Allemands tire son nom d'un hôpital fondé au XIII^e siècle par les chevaliers teutoniques. Il est le dernier des châtelets qui commandaient les entrées de la vieille ville dans l'enceinte du Moyen Age.

flammes et de banderoles à croix gammée. Au pied de la cathédrale Saint-Etienne, des soldats de toutes armes sont figés au garde-à-vous et des blessés assis sur des chaises. De la fenêtre grande ouverte du premier étage de l'hôtel de ville, Goebbels s'adresse à eux. Il prononce un discours fleuve. Sa voix s'enfle, devient véhémence, puis confidentielle, comme si elle voulait mettre dans le secret tout son auditoire silencieux. A la fin du discours, des mains se lèvent, des « Sieg Heil » retentissent puis les « H.J. » jouent un « lied ». Mais les passants sont bien rares qui daignent s'attarder pour l'écouter.

Le 4 novembre, ma fille vient au monde. Je vais déclarer sa naissance au « Burgermeisteramt » (mairie). Dans la semaine, une femme à la tenue stricte, et le macaron nazi à la boutonnière, se présente chez moi. « Doktor Muller, du Service des Naissances. » Elle demande à voir l'enfant. Elle l'ausculte, l'examine des pieds à la tête, sans ménagement aucun. Enfin, elle rend l'enfant à sa mère. Etonnés, nous lui demandons la raison de sa visite. Parfaitement à l'aise, elle explique qu'elle est chargée de dépister les êtres anormaux, les mongoliens et autres handicapés. Il est nécessaire, nous explique-t-elle, de provoquer la mort de tous les tarés afin de sauvegarder la race!

*
**

Depuis quelques jours, je pensais au réveillon de Noël. On n'a pas tellement l'occasion de faire la fête dans l'« Ordre Nouveau »! Non loin de l'usine où je travaille, habite un de mes bons amis, cultivateur. Aussi, est-ce à lui que j'ai recours. Je vais lui faire une visite. On parle de choses et d'autres, un peu de politique à mots

couverts, avant que je pose la question de confiance :
— Tu n'aurais pas un petit cochon pour notre réveillon?

— Pourquoi pas! Autant qu'ils n'aient pas! Tu viendras le prendre de nuit, au moins... il s'agit de ne pas se faire coincer!

— Oui, je travaille de nuit, mon poste finit à 4 heures. Si tu veux, je viens le 24 en quittant le boulot?

— D'accord.

Au jour et à l'heure dits, j'arrive chez lui.

— Tiens! me dit-il, en me tendant un sac tout ficelé, c'est prêt! Te fais pas repérer! Et bon Noël.

A peine ai-je le sac sur le dos, que le cochon se met à protester par des grognements sonores. Ma route est assez longue pour rentrer à la maison. Enfin, je peux, par le sentier du canal, éviter une bonne partie du village de Jouy-aux-Arches, mais il faut passer deux ponts. Et à la sortie de celui d'Ars se trouve la « Schutzpolizei »! Confiant dans ma bonne étoile, je prends ce chemin, priant tous les saints du Paradis pour ne pas rencontrer de patrouilles et pour que mon cochon se taise. Mon premier vœu est bien exaucé, mais la bête grogne de plus en plus fort, malgré ou peut-être à cause des coups de poing que je lui envoie pour le réduire au silence. Enfin j'arrive au pont fatidique. Gardant le sac sur mon épaule d'une main, de l'autre je serre tant et plus. Le commissariat me semble endormi. Je passe au pas de course. Et j'arrive à la maison, haletant, juste à temps pour ranimer l'animal... avant de le saigner!

PREMIÈRES ESCARMOUCHES

La famille est réunie pour le réveillon. Et nous faisons un sort au fameux cochon. Ma bonne humeur est toutefois mitigée par ce que j'ai vu en rentrant à la maison. L'appariteur Lummert, placardait de nouvelles affiches. Toujours défiant — elles portaient l'estampille hitlérienne — je suis sorti pour y jeter un coup d'œil. Burckel décrète que les ordonnances sur l'emploi de la jeunesse masculine et féminine de la Lorraine entreront en application le 1^{er} janvier 1942.

A peine ai-je pu lire rapidement, que des jeunes gens, en chahutant, se précipitent, lacèrent et arrachent les affiches fraîchement collées. Les malheureux, ils n'ont pas même pris le temps de les lire et ne se doutent guère des conséquences dramatiques que ce décret va avoir.

La nouvelle de la menace se répand rapidement. Les jeunes concernés ont dix-sept ou dix-huit ans. Célibataires, ils cherchent à esquiver le coup. Beaucoup veulent fuir. La frontière est encore quelque peu perméable.

D'ailleurs les ouvriers de la fabrique, qui habitent de l'autre côté de la nouvelle frontière, en Meurthe-et-Moselle, facilitent grandement les choses. Ils n'hésitent pas à prêter pour une nuit leur laissez-passer à un ami qui veut fuir et se font héberger sur place. L'insoumis prend simplement le train, passe le contrôle sans encombre, et de l'autre côté rend l'« Ausweiss » à une personne convenue. Le lendemain, cette personne repasse la frontière et rend le laissez-passer à son propriétaire. Et le tour est joué.

Les manquants sont de plus en plus nombreux. Naturellement la police est vite mise au courant, et la supercherie est éventée. Depuis des policiers en civil se mêlent aux voyageurs et les dix minutes de trajet deviennent angoissantes. Contrôles sur contrôles se succèdent pendant tout le court voyage. Pour ceux qui se font prendre, c'est le tribunal. Et les camps tristement célèbres de Queuleu et de Woippy accueillent les insoumis et leurs complices.

Personne n'est à l'abri de quelque dénonciation. Dans la localité, en effet, il y a des nazis convaincus. Mon voisin d'en face, Pétersheim, le bistrot « Zum Sonne », fait partie du nombre. Quant à celui d'à côté, Pierre Steyer, c'est le « Blockleiter » ! Avec lui, j'ai tout intérêt à me tenir sur mes gardes. Un peu plus loin, un autre nazi encore.

Certes, tous ces collaborateurs ont la belle vie, mais ils doivent faire preuve d'un zèle sans faille. Pour contrer leur espionnage constant, il faut une constante vigilance. Alors on se méfie de tout le monde. Finalement, on parle peu et seulement aux amis sûrs.

Je n'ai pas de scrupule à parler des Lorrains qui collaborèrent. Il y en eut un certain nombre, bien sûr. Mais n'y eut-il pas des Français de l'intérieur, qui trouvèrent les « Allemands corrects » ou, pire, qui entrèrent à la milice, à la L.V.F.? En Lorraine, la collaboration était d'un autre ordre. En effet, dans cette Moselle abandonnée, il restait, plus qu'ailleurs, des nostalgiques du régime du Reichsland de Guillaume II, quelques autonomistes, des gens fatigués des faiblesses de la III^e République, des fascistes aussi. De plus, adhérer au parti, aux formations, c'était éviter à coup sûr le front russe, ou la déportation. Enfin, pour certains en Moselle comme pour beaucoup en France, la victoire de l'Allemagne était inéluctable. Mille ans de domination allemande! Le Führer l'avait promis! Dans la vie quotidienne, ne rencontre-t-on pas des « lèche-bottes » pour bien moins!

Les Lorrains fidèles à la France étaient le grand nombre. « Allemands » par force, déchirés par les zones, par les expulsions, les déportations, ils portaient leur foi dans un cœur lourd. Les familles étaient parfois divisées par le nazisme, ce qui, on s'en doute, était le suprême crève-cœur.

*
**

Certes, l'occupant essaye par des avantages matériels, d'attirer les bonnes grâces de ces irréductibles.

Aussi le ravitaillement pose-t-il moins de problème en Lorraine qu'en France. Le rationnement fait cependant son apparition. Les cartes d'alimentation sont celles du Grand Reich, plus substantielles, du moins au début. Comme travailleur de force, j'ai même droit à une carte supplémentaire. Toutefois les arrivages, de France, sont irréguliers. Aussi, dès le matin, on fait souvent « la queue ».

Devant la « Lebensmittel » (épicerie) Bémer, les femmes attendent.

— Bonjour Clémence! Ça va?

— Comme ça! Bonjour Angèle. Qu'est-ce qu'on aura aujourd'hui?

— Oh! des harengs... comme hier.

— Ils ont promis un œuf par personne et par mois!

— Bon sang! (plus bas) quelle omelette dans un an!

— On pourra toujours se rattraper sur les chaussures.

Il paraît qu'on va avoir enfin une paire de chaussures à semelle de bois par an!

— Enfin, ça fait des économies!

Les textiles sont contingentés strictement. En effet, le coton et surtout la laine sont réservés aux combattants du front de l'Est. Quant au cuir, il est réservé à la fabrication des fameuses « bottes » qui ont tant résonné sur toutes les routes d'Europe.

Forcément, le marché noir s'installe. Il y a même des faux tickets qui quittent subrepticement la Direction départementale du ravitaillement. Pour survivre, on est bien forcé d'en passer par eux! Mais que de scrupules, de risques et de désillusions. Malheur à celui qui, par mauvaise fortune, se fait prendre. Considéré comme saboteur de l'effort de guerre, il est, sans jugement, envoyé en camp de concentration. Sa mémoire même ne pourra plus être évoquée publiquement!

A la boucherie-charcuterie, le père Justin, propriétaire légitime a été expulsé. Reichardt, ressortissant sarrois, a pris la relève. Du lard, de la viande. Quelle est la mère de famille qui hésiterait à payer un peu plus pour un kilo de viande supplémentaire? Mais le marché noir a ses risques. Et Reichardt a forcé sur les prix. Dénoncé, il est convoqué à la Gestapo. Plutôt que de s'y

rendre, il se suicide d'un coup de pistolet. Et pourtant c'était le chef local des « S.A. », sa femme militait à la « Frauenschaft » et sa fille était membre des « B.D.M. ». C'était en somme une famille nazie bon teint. Oui, mais le trafic n'était pas prévu au programme du parti!

10

*LA LEVÉE DES JEUNES :
1^{er} JANVIER 1942*

Le Service du Travail National Obligatoire du Reich est désormais appliqué à tous les jeunes gens de l'Alsace-Lorraine ré-annexée.

Aidés par des frontaliers, un bon nombre de ces jeunes passent la nouvelle frontière et fuient vers la France, vers la « zone libre ». On leur reconnaîtra plus tard la qualité d'« insoumis ».

Quant à ceux qui restent, pour ne pas mettre leur famille en péril, ils sont rapidement envoyés dans des centres en Allemagne. Incorporés pour une période de trois mois, ils portent un uniforme. Une vareuse de drap kaki à col d'officier et à boutons nickelés avec, sur la poitrine, l'insigne du Service du Travail, deux épis entrecroisés et une bêche noire sur champ blanc. Un calot assorti, bordé d'un liseré noir avec, sur le devant l'habituel bouton noir, blanc, rouge, et sur le côté droit, l'insigne du Service. Un ceinturon de cuir noir, avec la boucle frappée du même insigne. Au bras, le brassard rouge,

avec la croix gammée noire sur cercle blanc; au-dessus du brassard un écusson portant l'insigne et le numéro du centre de travail. Une culotte de drap kaki assortie, glissée dans des bottes de cuir noir. Pas d'armes, mais, pour la manœuvre, une bêche d'un mètre trente de long. Dans la cour de leur caserne, sous les ordres d'un moniteur, ils sont initiés, avec leur outil, au maniement d'armes et à la discipline. Un entraînement intensif au sport, des cours d'instruction militaire constituent le complément de leurs occupations. Ils sont également amenés à effectuer des travaux de déblaiement dans les villes bombardées. Une cérémonie clôture le stage : l'échange de la bêche contre le fusil!

Ce stage de Travail Obligatoire n'est en fait qu'un pré-lude à peine déguisé à l'incorporation de force des jeunes Lorrains dans la Wehrmacht. En effet, quinze jours après avoir été rendus à leurs familles, tous ces jeunes sont appelés à rejoindre l'armée allemande.

Quant aux jeunes filles, leur stage consiste principalement en cours ménagers, travaux de cuisine, cours de secourisme et de puériculture. Beaucoup parmi elles, reviennent bouffies et joufflues, conséquence d'un traitement médical les plaçant en état artificiel de ménopause.

Est-il besoin de dire que la vue de tous ces jeunes qui partent puis reviennent en uniforme, mine encore notre moral déjà bien bas!

Heureusement, de temps à autre, Radio Londres nous apporte une raison d'espérer quand même. Ainsi le 28 mars 1942, apprenons-nous la nouvelle du raid anglais qui a permis la destruction de la base de sous-marins de Saint-Nazaire. Du coup, le sourire revient. Tout n'est pas perdu.

Hélas, nouveau coup dur! Dans l'exploitation agricole du père Fliss, expulsé, s'installe, venant du fin fond d'Allemagne, un « colon », le « Bauerführer » (chef de l'agriculture). Par lui désormais passe toute l'organisation de l'agriculture, le recensement du cheptel, la distribution des semences, le ramassage du lait, des récoltes, un vrai chef de kolkhoze. Les deux exploitants restés à Ars en savent vite quelque chose. Même pour les gens comme moi, ruraux travaillant à l'usine, le porc, les poules sont recensés. Ces dernières sont astreintes à un programme de ponte. Chaque semaine, au jour fixé, on doit porter au « Bauerführer » le nombre d'œufs prévu!

Un malheur n'arrive jamais seul.

Le 16 août 1942, les Anglo-Canadiens ont tenté un débarquement sur Dieppe. C'est l'échec, exultent les nazis.

Les journaux sont pleins de la victoire allemande. Photos de prisonniers, de navires de débarquement détruits, de chars échoués. Les articles dithyrambiques se succèdent toute une semaine.

Bah! Ils exagèrent. C'est un essai, pensons-nous. C'est bon signe. Ils y arriveront bien un jour. Saint-Nazaire... Dieppe... Jamais deux sans trois!

*DÉCRETS D'ENROLEMENT
DANS LA WEHRMACHT, AOÛT 1942*

Décrets d'enrôlement dans la Wehrmacht, août 1942.

L'escalade des mesures d'enrôlement continue. Quelques mois passent. Puis une nouvelle vague d'affiches submerge les murs de la bourgade. D'abord celle du 19 août.

Décret sur le service militaire en Lorraine du 19 août 1942.

« En vertu du pouvoir qui m'a été conféré, j'ordonne :

Paragraphe unique

« Les Lorrains de souche allemande appartenant aux années de naissance à déterminer par décret spécial, seront soumis au service militaire dans l'armée allemande.

« Les incorporés à ce service militaire sont tenus aux mêmes obligations que les soldats et jouissent des mêmes droits que ceux-ci. Ceux qui ne sont pas appelés au ser-

vice militaire actif appartiennent à la disponibilité dans les conditions propres à ce service.

« Sarrebruck, le 19 août 1942.

« Le chef de l'Administration civile en Lorraine.

« Burckel. »

Il s'agit donc bien d'un enrôlement. A peine la population a-t-elle eu le temps de réaliser ce qui lui arrive que de nouvelles affiches sont posées.

« Ordonnance sur le service militaire en Lorraine du 25 août 1942.

« En vertu de l'alinéa I du décret sur le service militaire en Lorraine du 19 août 1942, j'ordonne :

« Le service militaire dans l'armée allemande s'étend aux ressortissants allemands en Lorraine qui appartiennent aux années de naissance 1920 à 1924.

« Sarrebruck, le 25 août 1942.

« Le chef de l'Administration civile en Lorraine.

« Burckel. »

— Alors ça y est! Ils enrôlent les Lorrains, les v...!
Mon beau-père ne décolère plus!

— Bon Dieu... quand est-ce qu'on les f...ra dehors?

Le front bas, il marche de long en large. Il n'y tient plus. Enfonçant son vieux béret sur sa tête de Lorrain, il sort. Je le suis, perplexe.

— Où tu vas?

— Chez la mère Rettel. Il y a des Prussiens, là! Je vais leur dire ce que je pense!

— Non, reste tranquille. On va boire un verre, si tu veux.

Au café, on s'installe à une table. Le grand air a dû le calmer l'Eugène. Il discute tranquillement, se contente de dévisager les consommateurs, le béret toujours sur la tête.

Soudain, la porte est poussée violemment. Plusieurs grands types entrent.

— M... des S.S.

Ils vont au comptoir. Ils occupent! Parlant fort, ils jouent aux maîtres. Inconsciemment, nous les regardons.

— Tu entends leur accent? Ça doit être des Silésiens, ils parlent allemand comme les Polonais!

Notre regard insistant a dû énerver l'un d'eux. Il avance vers nous. S'adressant au beau-père.

— Mutz ab! (Enlève ton béret!)

— Qu'est-ce qu'il veut, celui-là?

Le S.S. fait un geste pour arracher le béret. Du coup, nous nous levons.

— Dites donc, jeune homme, ça ne va pas.

Le S.S. furieux, dégaine sa baïonnette. C'est la bagarre? La mère Rettel se précipite et s'interpose. S'adressant en allemand au soldat :

— Du calme, voyons. Ce vieux-là! Il a été soldat allemand! Avant toi! En Russie, il a été! Avant toi, quoi!

Et vers le beau-père, en français :

— Alors, Eugène, t'es pas fou? Qu'est-ce que tu te ramènes avec ton béret! Ça te sert à quoi de les provoquer!

Enfin un sous-officier du comptoir intervient :

— « Los! Karl! Ruhe, dat hat kein Sinn! » (Allez, Charles, du calme, ça n'a pas de sens!)

La tenancière nous prend par le bras et nous mène dehors.

— Bon, dit mon beau-père. On n'a pas payé! Elle n'aura qu'à le mettre sur leur compte!

C'est sûrement ce qui s'est passé!

MANIFESTATION PATRIOTIQUE A METZ

Quelques jours après, excédés par les mesures ainsi décidées par Burckel, les Mosellans, restés jusqu'alors passifs, s'insurgent. Sans souci des conséquences éventuelles, d'un seul élan, ils quittent usines et champs et viennent manifester à Metz. Convaincus que les décrets du Gauleiter sont une atteinte grave et insupportable à la liberté individuelle, ils veulent proclamer leur fidélité à la France. Tout comme leurs aïeux, le 4 octobre 1908, jour de l'inauguration du monument français de Noisseville. On convient de se rassembler sur la place de la préfecture, devant les bureaux du Kreisleiter. En un instant, la place est noire de monde. Et chacun clame des slogans antinazis, ou antiallemands, crie sa volonté de partir pour la France.

Le nez collé à la vitre de son bureau, le Kreisleiter Merckle fulmine. La foule hostile, ses cris, son élan unanime et sa détermination l'ont surpris. Doit-il faire charger l'armée pour mater les révoltés? En fin de compte, il décide de temporiser. Une fenêtre s'ouvre. Un porte-

parole du Kreisleiter annonce qu'un registre va être ouvert pour tous ceux qui désirent partir pour la France. Calmée, la foule se disperse. Déjà on fait des commentaires, on se félicite d'une victoire si facile; on échafaude des projets. Les cris se sont tus. Mais le doute subsiste, et un lourd silence s'abat jusqu'aux extrémités du département.

Sous l'oppression nazie, une telle démonstration collective tient de l'exploit. Une plaque de marbre, sur l'un des murs de la préfecture de Metz en rappelle le souvenir.

CONTRE-MANIFESTATION DES NAZIS LE 29 AOUT 1942

La réaction de Burckel ne se fait pas attendre. Ces têtes dures de Lorrains vont tout de même comprendre que l'Ordre Nouveau règne, et que l'Umschulung est terminée. « Ein Volk, Ein Reich, Ein Führer. » (Un peuple, un empire, un guide.) Aussi, le vendredi 28 août, le journal du parti annonce :

« Grande manifestation.

« Demain, samedi 29 août, à 19 heures, à Metz, dans la salle de l'hôtel des Mines (Bergmannsaal), le Gauleiter Josef Burckel prendra la parole.

« Dimanche matin, à 9 heures, dans la même salle, en présence de Burckel, aura lieu la fête de la N.S.D.A.P. pour la Lorraine.

« A la suite de la fête de la Fondation, défilé des délégations et des formations, avec la participation de la Wehrmacht, de la police et du R.A.D. (Service du Travail National Obligatoire) sur la « Platz des Führers » (place de la République)!

« En cette fin de semaine, par le pavoisement des maisons, par sa participation aux diverses manifestations, la Lorraine allemande réaffirmera sa reconnaissance au Führer, au peuple et à l'empire.

« Consignes pour le défilé :

« Au défilé du dimanche matin participeront : la Wehrmacht, la police, le R.A.D., les S.A. de la section 9/98 avec leur porte-drapeau, les S.S., les N.S.K.K. et la H.J. Les formations arriveront à 10 heures sur la « Platz des Führers ». Les sections d'honneur seront en faction devant l'hôtel des Mines aujourd'hui samedi à 18 heures, et dimanche à 9 heures. »

Tout est mis en œuvre pour donner à la manifestation le maximum d'éclat. L'hôtel des Mines est décoré avec le faste habituel aux parades hitlériennes. Au-dessus du portail, une immense croix gammée, entourée d'une couronne dorée, et surmontée de la devise : « Ein Volk, Ein Reich, Ein Führer. » De chaque côté, flottent de longues flammes rouges, frappées du swastika noir sur cercle blanc. A l'intérieur, les balustrades des balcons disparaissent sous les lauriers d'or et les drapeaux rouges à croix gammée. L'immense estrade est toute tendue de rouge, enfin une colossale croix gammée domine sur le mur du fond.

Le Gauleiter, avec sa suite, vient de Sarrebruck. La route qu'il emprunte a été préparée pour le grand jour. Toutes les localités sont pavoisées. Il entre à Metz par la Porte des Allemands, hérissée de flammes hitlériennes. Passant devant la gare centrale, pur produit de l'art teutonique d'avant la Grand-Guerre, il aboutit avenue Foch.

A 19 heures précises, le cortège de voitures étincelantes arrive. Précédé d'une forte délégation, voilà Burckel. Le « Deutschland Uber Alles » retentit. Burckel salue de la main droite tendue, un sourire ironique sur les lèvres. L'hymne terminé, il serre des mains, imité par sa suite. Petit, tête nue; cheveux blonds et courts, il porte l'uniforme brun. Pour toute décoration, l'insigne du parti est épinglé sur sa cravate. Par instants, il tourne sa grosse tête joufflue de bébé rose vers la foule silencieuse qui l'observe.

Un officier s'avance vers lui, le salue et se met à ses ordres. Le groupe pénètre enfin dans la salle et se dirige vers l'estrade. La salle est comble, des hommes de différentes formations assurent une garde d'honneur. Des S.A. des sections locales du Gau Westmark occupent les balcons. Il y a de nombreux invités : citons pour mémoire les représentants du parti, de l'empire, de l'armée, de la 12^e région militaire de Lorraine, le commandant de la Kommandantur de Metz, le directeur général de la police S.S. Brigadeführer Dihn, l'Oberbürgermeister Muller, le camarade Foulé, le Kreisleiter et les chefs des diverses formations.

Accompagné de son chef de cabinet Imbt, et des camarades Merckle et Ochsner, Burckel monte à présent sur l'estrade. Toute la salle est debout, le saluant, le bras tendu. Sous la direction de Hans von Urbanek, l'ouverture d'Egmont de Beethoven est exécutée par l'orchestre symphonique de Metz. La cérémonie de fondation du parti hitlérien en Lorraine est commencée.

« Es spricht der Gauleiter... » (Le Gauleiter parle!)

Excellent orateur ou plutôt tribun habile, il sait captiver son auditoire. Un auditoire, il est vrai, conquis à l'avance à tout ce qu'il voudra bien lui annoncer. Mais Burckel connaît son métier, et il soigne ses effets. Brutal et haineux lorsqu'il s'agit des ennemis du Reich, gran-

diloquent ou romantique s'il parle du Führer, il sait aussi se faire confidentiel, amical tout autant que perfide ou méprisant. A grands traits ironiques, il stigmatise l'incurie des multiples partis politiques d'autrefois, et y oppose la force invincible et l'efficacité du parti unique, le N.S.D.A.P. C'est le peuple allemand tout entier qui accueille la Lorraine allemande enfin retrouvée. « Sieg Heil! » hurle l'assistance, les bras se tendent.

Naturellement, ce « Heimkehr » (retour à la mère patrie) d'un nouveau genre, est en contradiction totale avec tous les accords internationaux de fin 1938.

En contradiction avec l'accord du 6 décembre 1938 entre les ministres français et allemand des Affaires étrangères, accord confirmant l'abandon définitif des revendications sur l'Alsace-Lorraine.

A cette Lorraine allemande, représentée ici par ses « meilleurs éléments », Burckel donne ensuite les directives d'avenir. Enfin, dans une atmosphère d'hystérie collective, il annonce la nomination du camarade Merckle au poste de Kreisleiter de la ville de Frankental, et il désigne le militant Schubert pour lui succéder à Metz. C'est du délire. Ainsi l'attitude de Merckle lors de la manifestation anti-allemande des Lorrains lui a valu une mesure disciplinaire d'éloignement. Mais de cette manifestation, Burckel n'a dit un mot, pas plus d'ailleurs du Service du Travail, ni de l'incorporation dans la Wehrmacht! Doit-on s'abaisser à tenir compte de ce « qu'un vil peuple pense »?

Merckle, visiblement rassuré, remercie ensuite le Gau-leiter de sa confiance. Enfin le nouvel élu, Schubert, promet solennellement de suivre en toute chose les directives de ses chefs dans le poste qu'il a l'honneur et la fierté d'occuper désormais.

Ainsi la cérémonie s'achève. Dans le cœur du Führer,

la ville allemande de Metz est réhabilitée. Cette réunion solennelle avait pour motivation profonde d'une part, de réparer l'offense faite au Reich, au parti, à Hitler, et d'autre part, de rendre confiance aux nazis.

Mais la manifestation du dimanche matin doit exalter publiquement les vertus de l'Ordre Nouveau et démontrer aux Lorrains l'inutilité de leur résistance.

De gré ou par crainte, les rues sont pavoisées, les flammes hitlériennes flottent partout. Sur la « Platz des Führers », une tribune toute ornée de plantes vertes, a été dressée, où les invités de marque sont déjà installés. On a fait le geste d'y admettre également un groupe de blessés de guerre.

Les unités de la Wehrmacht, strictement alignées, font une grande tache vert-de-gris. Les diverses formations, aux uniformes bruns, noirs ou gris, arborent une multitude de drapeaux à croix gammée. Tout est prêt pour la parade.

A 10 heures précises, les voitures officielles arrivent. Accompagné comme toujours d'une forte suite, Burckel met pied à terre. Un gigantesque « Heil Hitler » jaillit de milliers de poitrines. Le défilé commence. Au pas de parade, en rangs serrés et strictement rectilignes, l'armée s'avance.

Trois détachements, précédés chacun de leur musique, représentent la Wehrmacht, l'infanterie, l'artillerie et l'aviation.

Ensuite dans leur uniforme neuf, pour la première fois, défilent les nouvelles formations du parti en Lorraine. En tête la milice du parti, les S.A., képi à courte visière, brun à liséré vert, avec, devant un aigle enserrant une croix gammée, jugulaire noire marquant les joues, chemises brunes et brassard rouge à croix gammée sur cercle blanc, culotte de cheval noir, ceinturon et baudrier de cuir noir maintenus horizontalement sur

la cuisse gauche par deux lanières, dans sa gaine une dague de 30 centimètres, sur la lame : « Alles für Deutschland » (Tout pour l'Allemagne), devise qui justifie n'importe quelle exaction, enfin les fameuses bottes noires à talon ferré.

En rang par six, tête haute, le regard dur et souvent provocateur, ils marchent au pas cadencé en chantant l'hymne nazi « Horst Wessel Lied. » (Die Fahne hoch, die Reihen fest geschlossen, S.A. marschier...) Vient ensuite, derrière leur drapeau noir, les membres de la Waffen S.S. de sinistre mémoire.

Suivent les N.S.K.K. (comparables à nos compagnies de circulation routière), avec leurs motos, side-cars, camionnettes.

Un détachement de la Défense passive, une unité du Service du Travail National Obligatoire. Puis ô tristesse, le « Jugenwolk », les enfants de huit ans déjà embrigadés, en uniforme. Enfin les H.J., culotte de velours bleu nuit, ceinturon de cuir noir, sur la boucle : « Blut und Ehre » (Sang et Honneur.) Chemise brune, épaulette marquée au numéro du district, foulard, brassard rouge blanc rouge marqué d'un losange blanc à croix gammée noire, sur la manche l'inscription : « Gau Westmark », calot brun à liséré rouge, poignard court dans un fourreau.

Les colonnes se succèdent. Le service d'ordre est assuré par la « Schutzpolizei », analogue à notre police urbaine. Des membres de la police de sécurité rôdent dans la foule.

Les spectateurs sont nombreux. Tous les ralliés se sont rassemblés pour applaudir à l'inauguration de ce nouvel âge d'or. Quelques Lorrains bien sûr, mais aussi des Allemands de souche et surtout des Sarrois venus en masse. La foule ainsi rassemblée est en plein délire.

Bras droit tendu, elle pousse des clameurs frénétiques au passage des troupes et des formations.

« Avec la marche en avant » de toutes les nouvelles unités devant le Gauleiter, la première journée de la Grande Allemagne à Metz, trouve sa conclusion triomphale, écrit le *N.S.Z. Westmark* du 31 août 1942 dans l'article consacré à cette manifestation.

LE BLOCKLEITER S'EN MÊLE

Déjà, en septembre 1942, plusieurs indices m'ont fait comprendre que mon avenir et celui des miens pourraient bien être marqués gravement par tous ces événements.

D'abord un article paru dans le *N.S.Z. Westmark* du 4 septembre.

A tous les Lorrains pour information.

« I. — Tous ceux qui ont été exclus de la communauté du peuple allemand ont le droit de recours. Dès que la demande de recours sera présentée, il ne sera plus question, ni d'expulsion ni de déportation. Le recours sera examiné dans l'ordre, devant un tribunal d'honneur. Le délai de recours sera clos le samedi 5 septembre à 13 heures. Par conséquent, la demande de recours, présentée après l'heure fixée, ne sera plus prise en considération, c'est-à-dire l'exclusion reste de droit effective.

« 2. — Le Gauleiter a fait ressortir à plusieurs reprises que par l'émigration ou la déportation d'un seul membre de certaines familles, celles-ci se trouvent déchirées, ce qui n'est nullement désirable. Car si une partie a été expulsée ou déportée, aucune sérénité n'est possible à la frontière. C'est pourquoi les déclarations parvenues aux directeurs d'arrondissement provenant d'habitants de la frontière qui expriment le désir de ne pas habiter près de la frontière, comptent pour l'ensemble des membres de la famille. Il est donc rappelé de nouveau : chaque demande d'émigration ou de déportation est considérée comme une demande présentée pour toute la famille. Partout cependant où un isolé ne se trouve plus dans la communauté familiale, et qui, de ce fait, est indépendant, sa demande peut alors exceptionnellement s'appliquer à lui seul. L'occasion est donnée aux demandeurs de réexaminer leur demande collective une dernière fois, si dans l'un ou l'autre cas, à l'insu de toute la famille, un membre avait pris une décision en toute indépendance. Le Gauleiter a pris cette décision afin que le sort d'une famille ne dépende pas de décision irréfléchie d'hommes trop jeunes. Les directeurs d'arrondissement, en vertu d'instructions du Gauleiter, accorderaient donc la possibilité pour chacun de rectifier leur situation jusqu'au samedi 5 septembre 1942 à 13 heures. Ces derniers jours, des éléments ignorants, pour des motifs bien connus, ont répandu le bruit que les Lorrains de sentiments allemands se retrouveraient tôt ou tard quelque part en Allemagne. Il est demandé de dénoncer immédiatement au poste de police le plus proche ces éléments malfaisants qui agissent assurément au service de Moscou ou de de Gaulle. Qu'il soit précisé clairement que en ce qui concerne le domicile à la frontière ou à l'intérieur de l'Allemagne, chacun est seul maître de sa décision. Tous ceux qui sont mainte-

nant dans la Communauté du peuple allemand et ceux dont l'exclusion sera annulée par les tribunaux d'honneur, pourront sans exception habiter à la frontière sous condition que leur comportement corresponde à celui d'un Allemand conscient. Dès maintenant, il est certain que le plus grand pourcentage en donne des preuves. L'occasion sera encore donnée au faible pourcentage des hésitants de le prouver à leur tour.

« De toute façon aucune enquête ne sera faite pour la période précédant cette décision du Gauleiter. Ceci concerne tous les membres de la Communauté du peuple allemand. En sont exclus tous ceux dont la demande de recours est encore à examiner par les tribunaux d'honneur. Donc, celui qui, après le 30 août 1942 montrera une attitude qui exclut le moindre doute sur son comportement, pourra définitivement demeurer à la frontière.

« Tous les services d'arrondissement en Lorraine, seront ouverts le vendredi de 8 heures à 20 heures et le samedi de 7 heures à 13 heures sans interruption.

« Metz, le 4 septembre 1942.

« Le chef de la Communauté populaire allemande. »

Un incident a suivi. Un soir, en rentrant du travail, ma femme, angoissée, m'annonce que je suis convoqué par le chef de bloc. J'y vais donc, à l'heure dite. Amicalement, il m'introduit dans sa salle à manger. Je remarque au mur un grand portrait du Führer, et sur la table, de nombreux registres marqués de l'insigne du parti. Il me fait asseoir et parle de choses et d'autres. Sans avoir l'air de rien, il oriente la conversation sur mon passé de marin français, la défaite de 1940, Mers el-Kébir, les traîtres anglais, etc.

« Au fait, tu ne t'en doutes guère. Mais en août 40 j'ai drôlement pensé à toi. Mers el-Kébir, Dakar, Alexandrie, tu y étais, non? Les journaux de l'époque nous ont raconté comment les Anglais ont attaqué la Marine française. Quelle honte! Les Anglais, quels salauds! Et dire qu'il y a des Français qui marchent avec eux. Mais toi, t'es un type droit! T'as compris, non? »

Je garde un silence prudent.

Il enchaîne :

— Tu vois, il y a une chose que je ne comprends pas. C'est pour cela que je t'ai convoqué! En ami, bien sûr! J'ai vérifié le fichier. Tu n'es pas inscrit au parti, ni à aucune formation. C'est sûrement un oubli?

— Non, dis-je, je n'appartiens à rien!

— Allons, les sapeurs-pompiers, ça ne te dit rien. C'est pas compromettant, tout de même!

— Non! Rien, je te dis! Je ne veux pas!

Un instant de silence gêné. Puis, tout à trac, regardant fixement, et baissant un peu le ton :

— Il paraît que tu t'es bien débrouillé avec le docteur! Pour quitter la goudronnerie! Pas vrai?

C'était vrai. Le docteur Henri Béna m'avait conseillé de simuler une allergie aux dérivés du goudron! Après deux jours d'arrêt de travail, j'étais passé devant une commission médicale, rue Mozart, des S.S. m'auscultèrent et confirmèrent le diagnostic! Je rentrai donc. Ma femme m'annonça alors que la police était passée et que j'étais convoqué d'urgence au poste. Là, sans vouloir rien entendre, le chef me traita de saboteur, et me menaça de déportation! Je rentrai à la maison, complètement à plat. Qu'allait-il se passer?

En désespoir de cause, le lendemain, je me rendis à la goudronnerie. Sur-le-champ, on m'envoya au bureau. Là, on me remit mon dossier, un énorme tas de papiers, et le chef furieux, me dit :

— Tu pars! Tu vas travailler à Metz dans une entreprise sanitaire!

Le blockleiter continue :

— Ton allergie! de la blague! Bon! je veux bien passer sur ton changement de travail. Je veux bien te faire une fleur! Mais il y a plus grave. Je sais (et sa voix se fit plus cassante) que tu as été à la Kreisleitung te faire inscrire avec tous ces imbéciles pour partir en France! Tu n'es pas fou? Pourquoi aller « à l'intérieur » chez les Français! Pour ces gens-là, tu seras toujours un « boche », tu seras mal vu, il n'y a d'abord pas de travail, tu risques même d'être réquisitionné pour aller en Allemagne. Ils n'ont rien à manger là-bas. Ah si! des rutabagas. Ils devraient tout de même comprendre leur intérêt! Mais décidément les Français, tous des francs-maçons ou des communistes, des bons à rien! (Décidément il est contaminé! Je commence à croire que même un minable comme lui est bien redoutable dans le système.) Tiens (et sa voix se fait plus insinuante), je te parle en ami (hum), tu as beau t'en défendre, Robert, tu as du sang allemand dans les veines, tu devrais faire un effort! Pense ce que tu veux, mais fais donc semblant d'y croire! D'ailleurs moi, je suis convaincu de ce que notre génial Führer nous a promis, la victoire! (Ce disant, il martèle violemment la table.)

« Inscris-toi au parti, tu sais l'allemand mieux que bien des Allemands d'outre-Rhin. (Où a-t-il pu inventer ça, je n'en connais pas un traître mot, les rudiments que j'en connais, je les ai glanés tout au long de mon aventure.) Je te le garantis, tu auras une bonne place et tu seras tranquille! Tu ne vas tout de même pas faire courir ta femme et ton bébé je ne sais où? »

C'en est trop! La moutarde me monte au nez.

— Tu m'emmerdes à la fin! Tu confonds probablement les vrais Lorrains avec les colons de 1871 comme

toi! Et puis ce n'est pas la peine d'insister! Quand j'ai été à Metz, j'étais d'accord avec ma femme et surtout avec ma conscience. C'est tout!

Alors, brusquement, il arrête l'entretien. Nous nous quittons sans nous serrer la main.

J'ai l'impression d'être en liberté surveillée. Notre sécurité est compromise. Nous décidons de déménager. De l'autre côté de la rue, c'est un autre bloc. Et le Blockleiter y est moins agressif. Et nous changeons de quartier! Malgré tout, je vis dans une attente inquiète et dans une incertitude angoissée.

*
**

Les événements suivent leur cours. Le 8 novembre, c'est le débarquement allié en Afrique du Nord. Le 11 novembre, anniversaire de la Victoire de 1918, la Wehrmacht envahit la zone libre. Et le 27, à Toulon, la flotte se saborde! Mon beau navire! Quelle tristesse! La veille de Noël, l'amiral Darlan est assassiné à Alger!

TRANSPLANTATIONS

20 janvier 1943, 6 h 30.

Avant de partir au travail, j'embrasse ma femme et je pose un baiser sur le front d'Evelyne, ma petite fille de quatorze mois qui dort dans son berceau. Rapidement je quitte l'appartement avec un peu de regret, il y a si peu de temps que nous l'habitons! Me voici dans la rue. Dans cette fin de nuit glaciale, je presse le pas et je me mêle à la foule déjà nombreuse des ouvriers se rendant à l'usine. Mais quand je débouche sur l'ancienne place de la République, je ne peux en croire mes yeux! Plusieurs autocars verts viennent de s'arrêter. Dans le cliquetis des armes, et le bruit des bottes ferrées, des soldats vêtus de l'uniforme des S.S., descendent et se regroupent silencieusement! J'en ai assez vu et je regagne précipitamment la maison afin d'avertir ma femme. J'en suis sûr! Les « déportations » commencent! A mi-voix pour ne pas réveiller l'enfant qui sommeille, j'explique rapidement ce que je viens de voir.

Puis anxieux, je repars au travail. Une absence non motivée ne serait-elle pas considérée comme du sabotage?

C'est plus tard que j'ai pu apprendre la méthode qui avait été employée pour plus d'efficacité et de rapidité. En secret, des listes des « Grensfeindliches »¹ avaient été dressées par les fidèles du parti et envoyées par la filière hiérarchique des Kreisleiter au Gauleiter Burckel. En réponse à la manifestation du mois d'août 1942, ce dernier avait ordonné la déportation massive de tous les suspects en territoire sudète, dans l'Erzgebirge et le Riesengebirge. Ainsi seraient punis les récalcitrants et avertis les hésitants. « Il ne faut que des éléments sûrs à la frontière », a déclaré Burckel. Ainsi ceux qu'il n'a pas réussi à germaniser, à nazifier, il les déplace, il faudra bien que « la Vieille France », ainsi qu'est surnommée la Moselle, se soumette... par la terreur.

La nuit même, des hommes du parti, les S.A., sous la conduite des Blockleiter, ont tracé discrètement, à la craie, des signes sur la porte des maisons de toutes les familles vouées à la déportation.

Et c'est, sauf erreur, une compagnie de la 4^e S.S. Polizei-division, venue de Sarrebruck, qui va opérer.

Mais la nouvelle se répand vite. Quelques lampes s'allument, on se risque à entrebâiller une fenêtre, à formuler quelque vague commentaire, puis on referme précipitamment les volets, espérant trouver là derrière, une bien fragile sécurité.

Le village est quadrillé. Des groupes de deux ou trois S.S., sous les ordres d'un sous-officier, envahissent l'agglomération.

1. Frontaliers hostiles.

A 7 heures, l'opération est déclenchée. Les S.S. connaissent la manœuvre et ils s'en donnent à cœur joie. Les uns frappent aux volets, les autres se déchaînent à coups de bottes et à coups de crosse sur les portes d'entrée. « Raus, von hier, los, schnell; schnell. » (Ouste! dehors, allez vite, vite!) Réveillés en sursaut, les gens bondissent hors de leur lit. Encore à demi endormis, ils ne réalisent pas tout de suite. Bientôt tout le bourg est réveillé.

Après mon départ, ma femme n'a pas pu terminer son petit déjeuner. Elle a pris son enfant et la berce en sanglotant. Dire qu'elle en attend un autre! Le feu s'est éteint, mais qui songe à faire du feu! Soudain la porte est secouée brutalement. Vite, elle enfile sa robe de chambre, pas même le temps d'un coup de peigne, elle tourne la clé. Rabattue violemment, la porte ouverte donne passage à deux S.S. qui la bousculent. Ils passent l'appartement au crible et lui commandent de boucler ses paquets. Trente kilos, pas plus!... Ils sont là, debout près de la porte, la mitraillette en travers de la poitrine. Ma femme s'affaire à rassembler l'indispensable. Eux, ils sont tranquilles. Leur mission est en bonne voie. Alors ils se détendent, fument une cigarette, échangent quelques propos, surveillant ironiquement leur victime.

Dans toute la région, des scènes semblables se déroulent. Parfois une femme affolée se traîne à genoux, implorant pitié. Mais le plus souvent, ce sont les yeux secs, et l'ironie aux lèvres, qu'elles reçoivent l'ordre de décamper. « Bah, c'n'a me po tojo » (ce n'est pas pour toujours) (selon l'expression de l'évêque de Metz en expulsion).

Les hommes sont traités plus durement. Rien n'est épargné. Les établissements privés, les couvents en particulier, sont vidés systématiquement. Dans un village voisin d'Ars, à Vaux, pas un habitant ne restera! Pendant des jours, seuls les animaux erreront dans le village déserté.

Jusqu'à 2 heures de l'après-midi, l'opération se poursuit. Passants et rares automobilistes sont l'objet d'un contrôle rigoureux. Peu à peu, les maisons se vident. La porte refermée est interdite par des scellés marqués du sceau hitlérien. La Gestapo veille. Escortés par les S.S., les expulsés sont rassemblés près des cars. Aussitôt ils font la navette entre toutes les localités touchées par les mesures de déportation et le centre de regroupement organisé au collège Saint-Vincent à Metz.

Ce même matin, vers 11 heures, deux agents de la Gestapo se présentent à mon entreprise. Je suis immédiatement convoqué, ils me confisquent mes pièces d'identité et m'ordonnent de les accompagner. Me voici encadré par les sbires, prenant la direction de la ville. A la dérobée j'examine mes deux anges gardiens. Celui de droite, de taille moyenne, a un large visage coupe-rosé, aux lèvres anguleuses, le moins qu'on puisse dire c'est qu'il ne respire ni l'intelligence ni la sympathie. L'autre, à gauche, plus osseux, au regard fuyant, a vraiment tout d'une brute. Tous deux ont le chapeau mou rabattu sur les yeux, et la main droite inévitablement enfoncée dans la poche rebondie de leur imperméable vert. Le parfait cliché de la Gestapo! Déjà, tout en marchant, sèchement, ils m'interrogent. Quelque temps avant, lors de l'inauguration du pont de la Moselle, par les nazis, un camarade de travail, employé à la gare d'Ars, avait tracé à la craie blanche sur la loco une énorme Croix de Lorraine, encadrée du V de la victoire. Et la machine était passée ainsi agrémentée sur

le pont inauguré sous les regards narquois des ouvriers! Et cette nuit-là, on avait tracé des Croix de Lorraine sur la route nationale! « Das hast du gemacht. » (C'est toi qui l'as fait!), c'est moi qu'ils accusent. Je m'en défends vainement. Alors, ils me fouillent. Dieu soit loué, pour une fois, il n'y a pas de trace de craie dans mes poches!

Nous sommes maintenant dans les rues de Metz. Et ils me semblent perplexes. Dans le dédale de la vieille ville, ils se sont égarés! Finalement nous arrivons sur la place du Pontiffroy. Un convoi de cars nous croise à vive allure. J'ai pourtant le temps d'apercevoir dans l'un des véhicules ma femme tenant notre enfant dans ses bras. Je vois même distinctement des larmes perler de ses yeux rougis. D'instinct, je m'élançe. Mais l'un de mes gardiens me bloque, extirpe son pistolet qu'il me plaque froidement sur le ventre. L'œil noir du Mauser coupe net mon élan. Quelques secondes, longues comme un siècle, nous nous affrontons du regard. J'évalue mes chances de fuite. Bien mieux qu'eux je connais les lieux. Un homme sort d'un café. Il regarde la scène, puis se détourne. La mort d'un inconnu, qu'importe. Figé, j'attends. Alors brutalement, d'un énorme coup de pied, un des policiers m'étend sur la chaussée. Pâle, muet de colère, je me relève. « Los marsch, marsch. » (Allez, en avant, en avant.) Nous repartons. Sur la place Saint-Vincent une foule bruyante attend. Enfin nous entrons dans le collège Saint-Vincent. Là encore, nombreux sont ceux qui attendent. Toujours encadré de mes gardes, je passe devant une sentinelle qui, mitrailleuse braquée, maintient la foule en respect. On me pousse à l'intérieur. Dans les couloirs, un monde stupéfiant de gens qui s'agitent, se bousculent, s'interpellent en français. Enfin on m'amène devant une grande table. Là siègent plusieurs S.S. Mes gardes leur remettent les papiers.

Ils m'inscrivent sur un registre. Et je suis rejeté dans la foule. A la table, un autre me succède.

Aussitôt je me mets à la recherche de ma femme. Au fond d'un long couloir, j'ai la chance de la retrouver assise sur sa valise, portant l'enfant emmaillottée.

A 16 heures, encadrés par des S.S. armés, nous sommes entassés dans les autocars et débarqués sur un quai de la gare de marchandise de Metz-Devant-les-Ponts. Tous les accès sont gardés. Enfin nous montons dans un train. Il est formé de vieux wagons désaffectés de troisième classe. Désemparés, inquiets, les gens se regroupent par village dans les compartiments et les conversations reprennent. Le train s'ébranle, il va faire nuit. Où nous mène-t-il? Certains penchent pour la Pologne, d'autres pour la Tchécoslovaquie. L'abatement est général. Au petit matin nous sommes en pleine montagne, le train traverse les Alpes bavaroises. Aussi beau soit-il, le panorama ne nous inspire guère. Les kilomètres défilent. Voici maintenant l'immense plaine toute blanche de neige. Quelques arrêts vont couper les trente-six heures du voyage. Il faut bien relayer chauffeur et mécanicien. Convoyés, eux, sont complètement abandonnés à leur sort! Il ne manque cependant pas de vieillards, de petits enfants et de malades! La Croix-Rouge allemande est sans doute occupée ailleurs. Ni service sanitaire, ni ravitaillement, ni même chauffage. Alors on devient ingénieux. Il faut réchauffer le biberon. Je profite d'un arrêt pour me précipiter à l'échappement des pistons de la locomotive; d'autres utilisent une bougie emportée à tout hasard. Et puis on partage les provisions de bouche.

Après Bayreuth, la destination se précise. Nous allons vers Pilsen. C'est donc à la Tchécoslovaquie qu'on nous destine. Le baron von Neurath Reichstattahalter du Riesengebirge va devenir pour nous l'instance suprême.

A un arrêt, un premier wagon est vidé de ses occupants. Quelques faibles protestations sont rapidement étouffées et le convoi repart. Le même scénario se déroule à présent à chaque arrêt : à Karlsbad (Karlory Vary) à Marienbad (Maraské-Lascné) et à d'autres stations dont j'ai oublié le nom. Notre wagon est débarqué à Schön-linden (l'actuel Choveda Plana). Nous sommes accueillis par des S.A. armés. Il fait nuit. On entasse nos baluchons sur des traîneaux, le chemin que nous prenons est taillé dans la neige, une véritable tranchée atteignant parfois plus d'un mètre de profondeur. Les chutes sont nombreuses, ponctuées d'exclamations peu aimables envers nos gardes ! Enfin, voici le terme du voyage. Une grande bâtisse devenue la Maison de la Culture. C'est la salle du parti aménagée en cantonnement, à la fois dortoir et réfectoire. Le long des murs courent des lits de bois superposés. Comme literie, paille et polochon. Quelques grandes tables, des bancs, un vieux fourneau à bois. Mais au fond, sur les murs blancs, une fresque assez bien réussie, « La Victoire de Siegfried sur le dragon ».

Le chef de camp nous accueille. C'est un membre de la minorité allemande de la population. A l'arrivée des nazis, il a adhéré au « Sudenten Deutsche Partei » (Parti Sudète Allemand) et aux S.A. Son physique est vraiment peu engageant, petit et obèse, figure de pleine lune rousse, rares cheveux roux sur un crâne rond. Ainsi voici l'homme qui va organiser notre vie ! Son discours de bienvenue est un vrai morceau de bravoure ! Dans un allemand approximatif, émaillé de grossièretés, il nous félicite de notre qualité de volontaires et fait appel à notre sens de discipline. Satisfait, il se retire sur un « Heil Hitler » sans écho. Tout le monde s'installe. Chacun essaie de recréer, bien en vain, un semblant d'intimité autour de sa famille. Puis on se couche, heureux

d'avoir emporté une couverture pour se garantir du froid de la nuit. La fatigue du voyage a raison de notre tristesse et de nos énervements. Et dans le grincement des sommiers et les protestations anonymes, les éclats de voix et les rires étouffés s'évanouissent. Enfin, on peut dormir. Le lendemain matin, un semblant d'organisation s'ébauche, les indispensables corvées sont distribuées... Rien cependant n'est prévu pour nous occuper !

Pendant la journée, ma femme en est réduite à ranger vaillamment que vaillamment notre linge sur un des châlits. Dans cette inactivité forcée, il y a tout de même avant chaque repas, la « Weltanschauung », la vision du monde à partir de la théorie nationale-socialiste. Le chef de camp fait de son mieux, mais son lyrisme n'a comme résultat que lazzi, sourires ironiques. Nous apprécions davantage les « Sonder meldungen », les émissions spéciales de radio. Même si la propagande y est de mise, on ne peut cacher les événements essentiels. La bataille de Stalingrad fait rage. Et les commentaires du speaker stimulent notre espérance. Notre chef de camp est visiblement anxieux. Son fils est au combat. Le 2 février, nous apprenons la chute de Stalingrad. Les quatre jours de deuil national qui nous sont imposés n'ont vraiment pas l'air de chagriner personne ici ! Sauf le chef de camp qui a appris la mort de son fils.

Nous sommes ici depuis deux semaines, quand le chef m'avise que mon beau-père et mon beau-frère viendront nous rendre visite le lendemain. La nuit est longue à passer. Enfin, vers 10 heures tout le camp assemblé, les voit déboucher, en bas de la côte.

— Voilà l'Eugène ;

Les pauvres, ils sont chargés comme des mulets. A l'entrée, ils sont littéralement assaillis. On les presse de questions. Ils donnent des nouvelles, distribuent les colis. Enfin nous pouvons nous embrasser.

— Alors Eugène! Qu'est-ce que tu fais ici?

On s'assied sur les châlits.

— D'abord, qu'on te dise, on est venu vous chercher!

— Nous chercher?

— Oui, vous ramener, quoi!

— A la maison! Je ne peux y croire!

Ma femme a l'air d'encaisser la nouvelle, comme toute naturelle.

— Enfin voilà! Après votre départ, on a voulu savoir où vous alliez. On est allé à Metz à la Kreisleitung. On ne vous retrouvait plus sur les listes! Tu penses! Avec les trente mille qui ont été déportés avec toi! 10 % des gens d'Ars sont ici. Ils se sont trompés de personnes. Alors, ils ont rendu responsable un subalterne du parti. Et puis, ils nous ont dit qu'ils allaient avertir le Kreisleiter de Zwickau, enfin celui d'ici! Alors, nous on n'a pas attendu. On est venu t'avertir. Seulement réfléchis bien. Il y a des chances, si tu reviens, que tu sois mobilisé dans la Wehrmacht!

Devant les grands yeux de ma petite fille, et l'état de ma femme qui attend son second enfant, ma réflexion est brève. C'est tout réfléchi. Je prends le risque. Si je dois être mobilisé, ce qui n'est pas certain, je verrai à ce moment-là. Mais, elles, je dois les ramener à la maison! Sur ce, mon beau-père conclut.

— Alors il faut qu'on aille tous, demain à Zwickau.

Nous fonçons chez le chef de camp. Ce dernier d'abord incrédule, accepte enfin de téléphoner. La communication est très brève, mais décisive. Il est tout miel. « Faire ça à des citoyens respectables du Grand Reich! »

Du coup, il s'offre à nous emmener à la Kreisleitung. Et nous voilà le lendemain matin, lundi, tous réunis dans le train sous la garde armée de notre ange gardien.

Nous sommes attendus. Un factionnaire nous introduit immédiatement dans le bureau du Kreisleiter. Imaginez une immense salle froide. Au mur, face à la porte, le portrait en pied et en couleur du maître du Reich. Et derrière un bureau, un homme vêtu de noir, l'inévitable swastika sur brassard rouge au bras. Dans l'allemand le plus pur que je puisse prononcer, je proteste de ma « dignité offensée »! Le Kreisleiter m'écoute en silence. Il n'a pas l'air très convaincu. Enfin il rouspète contre l'incurie des services frontaliers, nous remet un Ausweis, nos pièces d'identité, et une feuille de route. Nous sommes libres. Le chef de camp, plus préoccupé de la mort de son fils que de toute autre chose, nous ramène à Schönlingen reprendre nos affaires. Nous faisons rapidement nos adieux à nos camarades moins favorisés. Ceux-ci nous chargent de messages pour les leurs restés au pays. Un traîneau est mis à notre disposition. Ma femme s'y assied avec la petite, au milieu des paquets. Et nous, nous attelons au traîneau pour gagner la gare. Je ne le cache pas, certes j'avais du regret qu'on me prenne finalement pour un Allemand. Mais nous savions bien ce qu'il en était réellement, et la joie de rentrer submergeait tous regrets. Comprenne qui pourra!

Malgré les nombreux contrôles, dont nous sommes l'objet, le voyage se fait sans incidents. A Ars, la nouvelle de notre retour se répand rapidement et nous sommes assaillis par les proches de tous les déportés. Nous pouvons satisfaire leur curiosité et remettre toutes les lettres.

Dans les jours qui suivent, d'autres familles ont la joie de rentrer à la maison. Comme nous, elles avaient été victimes d'une « erreur »!

MOBILISATION

Notre vie a repris son train normal après l'épisode des Sudètes, j'ai retrouvé ma maison et mon travail. Mais l'alerte a été chaude et ne laisse guère d'illusions pour l'avenir. De plus, chaque jour nous apporte son lot de sujets d'inquiétude ou d'espérance.

Ainsi, de temps à autre, des jeunes gens du pays, incorporés de force reviennent en permission de huit jours dans leur famille, avant d'être envoyés sur le front russe. Depuis Stalingrad, cette perspective n'enchanté même plus les défenseurs du régime. Aussi les « Malgré-Nous » disparaissent nombreux pendant leur séjour. On prend le train pour Metz muni d'une petite valise. Là, dans les toilettes de la gare, on troque l'uniforme vert contre le vêtement civil emporté dans la valise, on oublie ladite valise, et l'on s'évanouit dans la foule. La frontière est proche, et les passeurs sont actifs.

Mais la chose n'est pas facile. Les embûches sont partout et pour tous. Et tous les moyens sont bons pour empêcher les désertions. La censure est particulière-

ment sévère pour le courrier destiné aux Mosellans incorporés de force. Dans ses lettres, sa jeune femme lui conseillait de désertier. Imprudence fatale! La Gestapo, alertée par le service de censure, vient arrêter la jeune femme à son travail. Déportée à Ravensbrück, elle devait, au lendemain de la Libération, mourir des suites de sa déportation.

Le 11 février, un nouveau décret officiel est affiché.

« En vertu de l'alinéa I du décret sur l'Obligation militaire en Lorraine du 19 août 1942, j'ordonne :

« 1. Sont soumis au service militaire dans l'armée allemande, les ressortissants lorrains qui appartiennent aux classes de naissance de 1914 et des années suivantes.

« 2. L'Ordonnance sur le service militaire en Lorraine du 25 août 1942 est abrogée.

« Sarrebruck, le 10 février 1943.

« Le chef de l'Administration civile en Lorraine.

« Burckel. »

C'en est fait, c'est mon tour!

Avec Wagner, le Gauleiter de l'Alsace, et Simon, le Gauleiter du Luxembourg, Burckel a été convoqué à Winnitza, en Ukraine, au Q.G. du Führer. Ils y ont été reçus par tous les grands dignitaires du régime : Bormann, le dauphin, Himmler, le monstre, Ribbentrop, l'ancien représentant en vins et spiritueux devenu ministre des Affaires étrangères, enfin l'orgueilleux maréchal Keitel, chef du Haut Commandement de la Wehrmacht. L'entrevue a duré plusieurs heures. On n'en connaît pas la date exacte. Le résultat, en tout cas, a été la décision de la mobilisation tant en Lorraine, qu'en Alsace et au Luxembourg.

Cette décision est diversement interprétée. Les Lorrains, particulièrement sensibilisés par l'annexion de fait, les uns expulsés, les autres déportés, sont indignés. La population est unanime dans sa réprobation, mais apeurée et angoissée, elle reste muette. Elle se souvient, en effet, de la timide note de protestation du 3 septembre 1942 de Pétain à Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne en France qui prouvait bien la vanité d'une quelconque contestation. Qu'importe aux seigneurs nazis la Convention de Genève!

Pour ma part, marié, père de deux enfants, et de plus ouvrier spécialisé, je pense bien ne pas être enrôlé. Mais la guerre est de plus en plus indécise, et les besoins en combattants de plus en plus pressants. Je suis convoqué au conseil de révision le 14 mars 1943, à 14 heures. Porteur de deux photos d'identité je dois me présenter 6 bis, rue Mozart, à Metz.

Toute tentative pour se soustraire à cet ordre sera durement réprimée.

Je me rends donc à la convocation. Certains ont apporté le livret matricule français! Beaucoup sont des pères de famille. Grands et petits défilent nus devant la commission, Wehrmacht et S.S. Nos examinateurs poussent l'amabilité jusqu'à nous laisser le choix de l'arme d'affectation! Mon ami Charles, réformé définitif en France pour strabisme, n'en va pas moins figurer sur les registres de la Wehrmacht. Certains, qui ont été affectés spéciaux, provoquent l'ironie du conseil. D'autres sont absents, ils provoquent sa colère! Enfin, les « élus » dont je fais partie reçoivent un « Wehrpass » (passeport de la force armée. Signe à la fois de l'appartenance à la Wehrmacht et de la faculté de rester chez

soi en attendant l'appel). C'en est fait. Nous sommes désormais des soldats allemands en puissance.

Je suis mobilisé. Ma situation particulière n'a rien changé. Vais-je porter l'uniforme allemand?

A présent, je dois choisir. Fuir ou se soumettre. Dilemme cruel.

Nombreux sont ceux qui fuient. Jour après jour les évasions se multiplient. A tel point que le ministre de l'Intérieur fait renforcer les contrôles de police et de douane. Mais les évasions continuent. Ceux qui se font prendre, comparaissent devant un « Volksgericht » (tribunal du peuple) et sont condamnés, sans appel, à des peines sévères, prison ou mort.

Malgré le risque, toutes les ruses sont bonnes. Ceux qui viennent de loin font appel à un passeur. Il y en a d'excellents, et bénévoles. Hommage leur soit rendu. D'autres à la vérité sont moins bons et chers! Honte sur eux. Les hommes du pays font plus volontiers appel à des copains. D'autres se débrouillent seuls. J'en ai connu un qui, pendant de longues heures, travailla dans un champ, juste à côté du poste de douane. Profitant d'un moment d'inattention des gardes, en portant sa pioche, et de toute la vitesse de ses jambes, il passa de l'autre côté se jeter dans un taillis. Mais l'Allemand était maître là aussi, il attendit la nuit, maudissant le clair de lune. Puis lentement il se releva, mit l'outil sur l'épaule, et se dirigea vers le village, saluant le cœur battant, la patrouille qui passait!

D'autres choisirent une solution intermédiaire, celui-ci vivant de longs mois sous les traits de la grand-mère; celui-là confiné avec des livres dans un grenier et ne descendant dans sa famille que quelques heures la nuit tombée.

Je suis, moi aussi, affronté à ce redoutable choix. Je ne veux fuir qu'avec ma famille. J'ai bien contacté un passeur qui a tout prévu. Mais il faudra aller à travers bois et champs pour se soustraire aux patrouilles allemandes. En ce mois de juillet 1943, les points sensibles et les routes de la frontière de Novéant vers le nord, vers Moyeuivre-Grande et Aumetz sont très surveillés. Rien à faire de ce côté-là. Vers le sud, vers la Lobe, serait-ce moins risqué? Je veux en avoir le cœur net. Un après-midi, je pars à bicyclette, je traverse Jouy-aux-Arches et Corny. Plus j'avance, plus j'ai une impression de désert, de désolation. Pas âme qui vive. Tout est friches. Je suis en pleine nature. Là-bas je distingue un bâtiment de ferme. M'approchant, je distingue un radar! C'est un poste d'aviateurs allemands. Ils ne m'ont même pas vu, tout occupés qu'ils sont à décharger du mobilier. Je ne dois plus être bien loin de la frontière. Dans un creux, un garde-frontière patrouille avec ses deux chiens. Un peu plus haut, plus loin, des gens moissonnent. La France, sans doute! Seul je passerais peut-être, mais avec ma femme, et les deux petites, je ne m'y vois guère. Le passeur m'a dit qu'il faudrait les chloroformer, et sans visite médicale préalable c'est trop dangereux, a-t-il ajouté. Lentement, pour éviter d'attirer l'attention, je rebrousse chemin, plus indécis que jamais!

Tout au long de la route, je réfléchis. Est-il raisonnable de leur faire prendre tous ces risques! Pour peut-être se faire cueillir à l'arrivée! Les filières ne sont pas toujours sûres. On croit parvenir à une bonne adresse et on trouve là, au lieu d'un anonyme passeur, un indicateur de la Gestapo.

Ma situation de famille complique également le problème. Je le sais, je suis fiché par le parti. Contestataire, je suis particulièrement surveillé.

Faut-il simuler? Avaler une boulette de pain, puis

passer une radio pour présenter des troubles qui provoqueraient ma réforme? Ou bien faire l'idiot, feindre la folie? Toutes ces ruses sont usées, dangereuses.

Partir seul? C'est laisser les miens en otages. Les exposer aux pires représailles. Les nazis ont de tels procédés!

Enfin, la France, la France, c'est bien sûr la patrie, les soldats valeureux, la flotte magnifique dont j'ai la fierté et la nostalgie, c'est bien sûr la résistance.

Mais c'est aussi la cinquième colonne, la collaboration, c'est Vichy qui a abandonné l'Alsace-Lorraine.

On peut contester ma décision. Que m'importe. J'ai choisi devant ma conscience. J'ai choisi de porter un uniforme détesté, mais n'en doutez pas, avec la volonté d'en sortir dans l'honneur et l'amour de mon pays.

Et, disons-le sans détours, opter pour un probable front russe n'est pas une solution de facilité. Sauvegarder ma famille, en participant « malgré moi » à une guerre perdue, avec l'espoir de la perdre en conservant ma vie, tel est le pari que je me suis fait. Comme moi, quinze mille Lorrains sont ainsi partis « malgré eux ».

LE GRAND DÉPART

10 juillet. Les Alliés débarquent en Sicile. Je partirai plus confiant.

17 juillet. Le facteur, en tournée, M^{me} Feltés me remet un ordre d'appel émanant du commandant d'armes de Berlin. Je suis affecté, en qualité de matelot, à la flotte de la mer Baltique et je dois rejoindre le port de Kiel. Ordre m'est donné de me présenter rue Antoine-Louis, à Metz, le surlendemain 19 juillet à 8 heures du matin.

Ainsi, le jour tant redouté est arrivé. Résigné, j'accepte provisoirement mon sort. Aurais-je la possibilité de désertier et de passer à l'« ennemi »? Et celui-ci me comprendra-t-il?

Ma femme et mes enfants m'accompagnent. Quand nous arrivons au lieu de la convocation, de nombreux appelés avec leur famille occupent la cour intérieure. Par petits groupes, ils conversent en français, sans se soucier des marins allemands qui les attendent et les observent. Je donne ma convocation à un gradé. Il y

jette un coup d'œil et la glisse dans sa serviette. Je rejoins les miens. Maris et femmes s'embrassent, parlent encore un peu. Ils regardent l'horloge de l'école professionnelle qui, implacablement, va marquer l'heure de la séparation. Neuf heures sonnent. L'ordre du rassemblement est donné, un sous-officier, fait l'appel. Certes il y a des absents. Nous partons, tête basse, tels des prisonniers, vers la gare centrale. Dans le hall d'entrée, une grande affiche capte mon attention. C'est un sous-marinier barbu avec trois marins occupés à charger des torpilles sur un submersible. J'en suis donc là. Nous sommes à peu près seuls. Pas de curieux, pas de journalistes, mais plusieurs feldgendarmes circulent discrètement sur les quais! Les familles se sont regroupées, mais les conversations se font à voix basse. Les cœurs sont oppressés, les regards anxieux, il y a bien quelques larmes, furtivement essuyées. Je serre mes enfants sur mon cœur. Ma femme s'accroche à mon cou.

La locomotive haletante porte une grande inscription en blanc : « Raeder müssen rellen für den Sieg. » (Les roues doivent rouler pour la victoire.) Pauvres de nous! Allons, dépêchez-vous, semble-t-elle dire, le Grand Reich vous attend. Un coup de sifflet. Vite encore un baiser et nous grimpons dans les wagons. Appuyé à la fenêtre du compartiment, je caresse une dernière fois la tête de ceux pour qui je me suis résigné à partir. Le convoi s'ébranle. Là-bas sur le quai un mouchoir s'agite, devient tout petit, et bientôt disparaît.

METZ-KIEL

Notre « train spécial » a pris la direction du nord, par la ligne Metz-Thionville. A chaque gare jusqu'à la frontière de la Moselle à Apach, un court arrêt permet à d'autres mobilisés de nous rejoindre. Des anciens cols bleus de la marine française se reconnaissent, mais gardent d'abord un silence gêné. Enfin un gars se décide. Il débouche une bouteille et la tend à un de ses compagnons d'infortune. Les conversations reprennent. On évoque des souvenirs, mais déjà et surtout on parle d'évasion! Des marins allemands nous accompagnent. Baïonnette au ceinturon, ils viennent de temps à autre nous observer devant la porte. Mais quand l'un d'entre nous les regarde fixement, ils repartent traîner leurs bottes dans le couloir. En voici un dont l'insistance nous gêne. Mon voisin lui propose une bouteille de marc de pays. Il la prend et part rejoindre d'autres gardiens dans un compartiment voisin.

A Trèves, déjà la Rhénanie, on nous fait descendre et nous sommes conduits dans une caserne proche de la

gare. Un repas froid nous y est servi sous l'œil agacé de nos surveillants, qui accélèrent le mouvement. Nous ne sommes pas particulièrement pressés! Enfin nous regagnons nos places dans les compartiments. Le train repart. A présent, nous longeons un fleuve large et sinueux. Je découvre le Rhin. Malgré les circonstances, je suis saisi d'admiration devant les vallées profondes, les vignobles qui, à perte de vue, escaladent la montagne. Les ruines orgueilleuses des bourgs médiévaux se détachant sur les sommets, la fameuse Lorelei si chère aux romantiques défile sous nos yeux. Nous passons à Cologne, où nous entrevoyons les deux flèches meurtries de la cathédrale. Dans le ciel tournoient des avions à croix noire. Voici Dusseldorf puis Dortmund et le bassin de la Ruhr. La densité urbaine et industrielle est impressionnante. Ce spectacle de la puissance de guerre qui nous emporte vers un destin incertain nous replonge dans l'effroi.

La nuit est tombée. Les compartiments, plongés dans la lumière bleue des veilleuses, sont maintenant silencieux. Le chant monotone des roues accompagne les rêves. Plus tard, alors que, réveillé de mon demi-sommeil, je me dégourdis les jambes dans le couloir, je ne suis pas tellement surpris de voir un marin athlétique monter la garde devant la porte de sortie du wagon. La confiance règne! Dans un compartiment voisin, d'autres marins dorment. Leur chef, celui qui fit l'appel au départ, est affalé de tout son long sur la banquette, visiblement abruti de boisson, tenant encore à la main notre bouteille à peu près vide.

Au matin, nous sommes en Westphalie dans la partie septentrionale du pays. Le décor a changé. Ce sont d'ondoyants champs de céréales, avec de vieilles fermes aux toits de chaume, aux grandes cours propres. Après Neumunster, l'air frais de la mer Baltique nous parvient par la fenêtre entrouverte. Sur une éminence couverte

de buissons de bruyère, un moulin à vent se dresse. Ses ailes couvertes d'une toile grise, tournent lentement, pacifiquement. Et tout à coup, sans transition, la baie de Kiel apparaît en contrebas avec ses criques ombragées, puis ses industries et son chantier naval. Un long fuseau glisse silencieusement sur l'eau verte. On dirait qu'il cherche une proie. Debout dans la baignoire, le commandant tient en main un porte-voix. L'équipage est figé au garde-à-vous sur le pont.

Le train entre en gare. Nos valises à la main, nous déambulons bientôt dans une pagaille savamment organisée dans des rues rectilignes, le long de maisons de brique rouge. Les passants, compassés, regardent avec stupeur ce troupeau indiscipliné de civils qui s'interpellent bruyamment en français. Ils devinent des remarques désobligeantes et ont un lourd regard désapprobateur pour nos gardiens qui s'affolent. « Ordnung muss sein. » (L'ordre doit régner.) Slogan cher à la vision prussienne du monde. Nous sommes à Friedrichs-Ort, un faubourg de Kiel.

Au fond d'une impasse, nous arrivons à une caserne d'aspect sévère. Au fronton, l'inévitable croix gammée, et l'inscription I.M.E.A. Nous passons devant la sentinelle et entrons dans une cour carrée. Là, quelques baraquements de bois, au centre un mât portant le pavillon de guerre de la marine. Ordre et propreté. Des pots de fleurs au rebord des fenêtres. Des marins vêtus de gris font du maniement d'armes.

L'ACCUEIL

Un énorme sous-officier nous reçoit! Immanquablement, un de mes voisins souffle : « On dirait Gœring. » Son uniforme vert-de-gris est agrémenté d'un liséré blanc, une fourragère blanche pend à son épaule gauche. Pas de décoration, la casquette vissée sur son gros visage lui descend sur les yeux. En rangs, nu-tête, la valise posée à droite, nous attendons. Il nous observe, puis nous impose silence. Bombant le torse, marchant de long en large, il y va de son discours. Impossible de traduire son langage ordurier, ses sarcasmes, sa basse ironie, son mépris. En bref, il nous apprend, mais ne le savions-nous pas, que nous ne sommes plus des civils. Enfin, il a fini. Il rectifie la position, salue, claque des talons et s'en va.

A midi sonnant, on nous fait entrer en rang par quatre dans la baraque qui sert de réfectoire. Pendant le bref repas, nous apprenons que nous avons eu affaire au « Spisse », traduisons « l'adjudant de quartier ». De plus, il est originaire de Prusse orientale! On s'en serait douté!

A peine sortis, nous sommes rassemblés à coups de sifflet et à grand renfort de hurlements. Encadrés de marins, nous allons au secrétariat. Nous y déclinons notre état civil... et notre religion! On nous retire le Wehrpass, la carte de travail, la carte d'alimentation et celle des points textiles. En compensation, on nous remet un livret matricule. Document, comme chacun sait, indispensable, et dont il ne faut jamais se séparer.

Dans toutes mes pérégrinations, j'ai pu conserver le mien, et je le garde à présent comme le témoin un peu ridicule mais précieux de toutes mes aventures.

Au dos de la couverture, une photo d'identité. Sur les premières pages le *curriculum vitae* — cependant je remarque qu'à la mention nationalité, rien ne figure. Ainsi je ne suis qu'un « Staatenlos » (un apatride). Enrôle-t-on des « Staatenlos » sous la bannière de la croix gammée? Plus loin, une page porte l'adresse de la famille à prévenir en cas de décès. Sage précaution! Ensuite les pages médicales, celles destinées à l'état des services, mutations, mouvements, embarquements et débarquements. Le feuillet trente-huit, le plus chargé d'espérance, est destiné aux permissions! Espoir déçu, il ne m'a servi qu'une fois!

Ainsi m'est-il précisé que je suis enregistré sur les rôles de la marine de guerre allemande, en qualité de matelot de deuxième classe, service pont et que je suis affecté à la 1/5 division d'instruction des recrues de la marine de guerre, à Sylt.

Enfin, vais-je pouvoir donner des nouvelles à ma femme? Pas encore, ne sont-ce pas des soucis futiles de civil! Toujours encadrés, nous nous rendons maintenant au magasin d'habillement. Par ordre alphabétique nous sommes appelés à l'intérieur, accompagnés chacun d'un ancien! Ces magasiniers ont la pratique! Automatiquement, à l'énoncé des mensurations, ils marmon-

nent des monosyllabes, et effectuent les gestes habituels. Bonnet, vareuse, pantalon, culotte de sport, espadrilles, bottes, et j'en passe, sont fourrés dans un grand sac par le marin qui m'accompagne. Dans le même temps, je quitte mes vêtements civils et revêts mon nouvel uniforme. Mon compagnon s'est fait moins distant et m'indique même quelques trucs pratiques pour l'arrangement de mon paquetage. Donnant, donnant, en sortant, je refile à celui dont je suis devenu la réplique par le costume, mon restant d'eau-de-vie de mirabelle.

Enfin, le lendemain, encore gauches de notre transformation vestimentaire, nous pouvons, accompagnés de nos inévitables guides, nous rendre à la poste pour renvoyer chez nous nos valises contenant nos vêtements civils et naturellement une lettre discrètement glissée à l'intention de notre famille.

Par petits groupes, nous revenons en flânant le long des rues du Kleiner Kiel et de l'Alter-Mark. A la terrasse d'un café, non loin d'un bassin de plaisance, des marins et des filles chantent au son d'un accordéon. Ils semblent ne pas voir l'intense activité du port, les bâtiments de guerre amarrés aux coffres, les forceurs de blocus aux coques maquillées, les cargos ventrus et les grues puissantes.

SYLT

De bon matin, le sac sur l'épaule, nous avons par le train, quitté Kiel à destination du camp d'instruction. Celui-ci est installé dans l'île de Sylt, de l'archipel des Iles Frissonnes, juste à la limite méridionale des eaux danoises. Lors de son accession au pouvoir, Hitler a fait construire, travail forcé gigantesque, une digue qui relie l'île au continent. Et sur cette digue court un chemin de fer à voie étroite. A Husum, nous prenons le petit train qui dessert l'île. « Emile » — c'est le sobriquet de ce train — nous emporte à travers les dunes, laissant échapper une épaisse fumée noire de sa courte cheminée. Il nous dépose à Hörnum, à l'extrémité sud de l'île. Trois camps sont bâtis sur un plan identique et l'instruction qui y est dispensée est rigoureusement la même.

A l'arrivée, dès que nos sacs sont déchargés, j'examine mon nouvel et provisoire univers. Une dizaine de baraques, alignées au cordeau, fenêtres largement ouvertes. Un secrétariat, et l'inévitable local disciplinaire. Un

peu plus loin à droite, le réfectoire et la cuisine. Pas d'ouvrage défensif en vue, les tourelles d'artillerie, sur la côte, sont certainement bien camouflées.

Très vite, la vie s'organise dans ce camp, semblable à tous les camps d'entraînement de toutes les armées du monde. Certes, notre situation de « malgré-nous » et la méfiance des gradés à notre égard nous rendent la vie plus insupportable, la discipline plus tatillonne et les brimades plus pénibles.

C'est le matin. La grosse horloge qui domine la porte d'entrée du bureau de la compagnie marque 6 heures. Des coups de sifflets et l'appel du second-maître de service nous réveillent. Plus ou moins rapidement, on se lève. Draps et couvertures sont pliés au carré. Il faut alors, au pas de gymnastique, courir aux lavabos pour la toilette. Puis, vêtus de treillis gris, nous buvons un ersatz de café fait d'orge grillée, sucré à la saccharine, et nous mangeons une tranche de pain de seigle, généralement accompagné de Kunsthonig, miel synthétique.

Immédiatement, sur une piste cimentée — encore une astuce du haut commandement pour disposer d'une piste d'atterrissage de fortune pour avions — sonne le rassemblement de la compagnie pour l'appel du matin. Le commandement est composé d'un lieutenant de vaisseau et d'un officier adjoint et d'un « Fähnrich » (enseigne de vaisseau). Ils ont tous trois la cinquantaine et sont secondés par un adjudant chef de quartier, le « Spisse ». Au bureau, quelques secrétaires tatillons. Mais le choix des sous-officiers instructeurs, chargés de notre formation, a été particulièrement soigné. Avec eux le contact sera rude, sans détours et tout vrai dialogue impossible.

Notre instructeur, un grand diable roux au visage semé de taches de rousseur, nous fait faire un pas en avant. L'officier de service procède à l'inspection des

hommes. Là-bas une autre compagnie subit le même sort, formée d'Alsaciens, incorporés de force comme nous.

Nous avons été constitués en groupes d'une dizaine d'hommes, chacun sous la conduite d'un instructeur.

Pour nous inculquer l'obéissance — il faut reconnaître que cela était bien nécessaire! — maniement d'armes et exercices en ordre serré se succèdent. La répartition de l'instruction est rigoureuse, un jour la théorie, le lendemain la pratique.

A midi, après un brin de toilette, toujours en tenue grise, nu-tête, nous entrons au réfectoire. Chacun se rend près de sa place et fait face à l'estrade où nous attendent, figés derrière leur table à nappe blanche, les officiers et les sous-officiers qui nous encadrent.

Nous avons alors droit au « Weltanschauung », au cours d'idéologie nazie. L'instructeur vitupère le monde capitaliste décadent et magnifie les bienfaits du régime national-socialiste. Bien obligés, on l'écoute. Enfin, il a fini. A son commandement, nous nous asseyons et nous mangeons en silence.

L'ordinaire est plus que frugal, pauvre en graisse. La soupe a une curieuse saveur sucrée. On y découvre des cerises. Des betteraves rouges, pommes de terre, quelques fragments de viande, de la salade au bromure, même chez les nazis victorieux, on vit dans un régime de restrictions. C'est le self-service avant la lettre! A tour de rôle, nous allons quérir les bouthéons, qu'il nous faut manier avec précautions pour préserver notre pitance.

Peut-être me suis-je étendu sur des détails alimentaires. Mais sans doute a-t-on peine, en période d'abondance, à imaginer l'importance qu'avait alors la gamelle

et son contenu. Aussitôt le repas terminé, les tables sont débarrassées.

Souvent, le soir, l'instructeur vient dans la chambrée nous faire une visite « amicale ». Cela doit être un élément de l'action psychologique. Bien à l'aise dans son uniforme bleu marine, il est alors assez libre d'allure. Pas question de s'allonger sur nos lits! Assis à cheval sur nos chaises, nous faisons cercle autour de lui. Il parle, à bâtons rompus. Souriant et heureux quand il évoque sa Bavière natale, il devient arrogant et brutal lorsqu'il revient sur son slogan personnel : « Dienst und Schnaps sind zwei. » (Service et eau-de-vie sont... deux!) ce qui veut dire sans doute : on ne rigole pas avec le service! Puis, il passe aux questions politiques, se fait insidieux, guette nos réactions, ridiculise la licence et le désordre du régime républicain, souligne l'efficacité de l'ordre nazi. Tous les soirs, c'est la même chanson. L'entretien terminé, il se lève, nous saluons, il s'en va.

Vient alors l'heure du ménage : balayer, épousseter, astiquer, ranger. Car, à 21 heures, a lieu souvent l'inspection du soir. Les fenêtres sont ouvertes, quel que soit le temps. L'officier de ronde, suivi du poste de sécurité, passe la revue de propreté. La moindre négligence, le moindre oubli sont sanctionnés par les « Fröhlig samstag nachmittage », joyeux samedi après-midi! travaux de lingerie, inspection des sacs.

Fréquemment, la compagnie entière est consignée. Evidemment la mesure est préméditée, les habitants de la ville voisine de Westerland seraient choqués et inquiétés par ce contingent de jeunes gens bruyants, parlant français sans aucune vergogne.

Détail révélateur! Nous n'avons ni livres, ni journaux, ni radio, ni foyer. Nous sommes totalement à l'écart du monde! Une espèce de rideau de fer!

Un soir de la fin du mois de juillet, vers minuit, nous sommes réveillés brutalement par le hurlement des sirènes : alerte aérienne. Rhabillés en catastrophe, happant au passage casque et masque à gaz, nous allons nous allonger dans les dunes, notre seul abri. Le spectacle vaut le dérangement. La nuit est belle, pas un nuage. Là-bas sur Hambourg, les avions passent par vagues, lâchant des bombes qui dégringolent en sifflant, et des « arbres de Noël », suspendus à des parachutes, descendent lentement. Des bandes de papier argenté voltigent et tombent tout près de nous. Les faisceaux des projecteurs balayent le ciel, les batteries de la « Flak » crépitent. Les quadrimoteurs anglais passent par centaines assez bas pour que l'œil nu les distingue. Sur Hambourg, les explosions se succèdent, le ciel semble flamber, les incendies se multiplient. Quelques avions touchés piquent en flammes, et disparaissent dans la mer. Une bombe perdue souffle littéralement la boulangerie de notre camp! L'attaque dure plus de deux heures. Puis les avions s'éloignent. Là-bas la ville bombardée rougeoie, surmontée d'un épais nuage noir.

Au matin, des camarades partent prêter main forte aux équipes de secours, pour déblayer les décombres. A leur retour, ils nous racontent des horreurs.

Les nuits suivantes, les attaques aériennes se succèdent sur la cité hanséatique. Décidément, les Allemands n'ont plus la maîtrise de l'air.

A partir de septembre, commencent les manœuvres en rase campagne. Chacun reçoit un fusil neuf, la bre-

telle sent encore le tanin. Les exercices de tir se succèdent au stand, puis au champ de tir. Nous sommes entraînés ensuite au tir à la mitrailleuse. Tir, démontage et remontage dans les positions les plus incommodes.

Ensuite, c'est le maniement de la grenade à manche. L'instructeur jubile! On dégoupille, on lance la grenade dans une mare boueuse, on se plaque dans le sable, et on se relève visage et vêtements couverts de boue!

Enfin les attaques à la baïonnette nous sont enseignées sur un mannequin de toile.

La punition la plus courante est la série de « pompes » : les paumes des deux mains appuyées au sol, le corps bien droit, les pointes des pieds verticales, il s'agit alors d'exécuter une série plus ou moins longue de tractions au rythme imposé par l'instructeur. La punition achevée, il faut se relever, saluer... et disparaître.

Quant aux exercices en rase campagne, exécutés sur un champ de manœuvre d'une vingtaine d'hectares, ils sont évidemment l'occasion de brimades aussi stupides qu'injustifiées.

Ereintés par la dure journée, nous marchons au pas cadencé, en colonne par trois. L'instructeur marche devant. Soudain, il hurle : « Flieger alarm! » (Alerte aérienne!) Nous plongeons en tirailleurs dans les dunes. A peine sommes-nous à plat ventre, qu'il hurle : « Antreten! » Il faut se regrouper. Quelques pas... il crie derechef. « A gauche, couchez-vous! » Il faut bondir de nouveau. Quatre, cinq fois il renouvelle l'exercice. S'il savait ce que je pense!

Nous avons repris la route, le cher instructeur toujours devant. Il hurle : « Ein lied! » (Une chanson.) Un vague murmure lui répond. Du coup, furieux, il déboîte,

s'arrête, met la main en cornet à son oreille et rugit : « Ach so, meine Kinder, sie wollen nicht singen? » (Ah! ça, mes enfants, vous ne voulez pas chanter?) Gaz, gaz, explose-t-il. Alors nous ouvrons la boîte ovale, qui pend à notre côté.

Le masque capelé au visage nous donne une drôle de mine. Toute la section grimpe et s'éparpille dans les dunes échanrées, courant çà et là. Les coups de sifflet se mêlent aux aboiements des ordres : droite, gauche, couchés, debout! Le supplice se prolonge. J'escalade des dunes de 10 mètres, je voue mon âme au diable, je ne pense plus, je ruisselle, mes yeux et ma bouche collent, je happe de la langue les gouttes de sueur qui me dégoulinent du visage. Dire que là-bas j'aperçois un château-d'eau. Derrière les verres embués du masque, je regarde l'instructeur avec des idées de meurtre. Sans doute le sait-il, mais il s'en fout! Il ne sait qu'une chose. Il nous tient, il jubile. Et l'épreuve ne s'arrêtera que lorsqu'il le décidera. Enfin, hors d'haleine, nous reformons les rangs. « Repos, garde-à-vous! En avant marche. » Il a repris sa marche en tête de colonne. Il agite le bras droit et réclame « sa chanson ». Celle qu'il préfère. Au signe de tête, nous commençons : « Auf eine Seemannsgrab, Da blühen keine Rosen! » (Sur la tombe du marin, ne fleurissent pas les roses!)

Voici le camp. Au signal, on se bouscule pour ne pas être le dernier à franchir la porte. « Rien que des talons! » Et le dernier, immanquablement, reçoit un maître coup de pied dans le derrière!

Qui donc a parlé du romantisme allemand?

Trois mois ont passé! Les instructeurs peuvent être fiers d'eux! Plus un gramme de graisse sous la peau, des corps endurcis à la fatigue, des esprits rompus à la discipline. L'abrutissement est tel que même le souve-

nir de ma femme et de mes deux fillettes s'est un peu estompé. A-t-on encore le temps de penser?

L'instruction est terminée. Le jour est venu de prêter serment. On en parle dans les chambrées, en français bien sûr. Bah! dis-je, tout ce qu'on nous impose ici, n'est pas valable. Ah! oui! Bien sûr.

Le réfectoire a été aménagé. Des guirlandes multicolores courent le long des murs. Sur celui du fond, derrière l'estrade, le portrait du Führer préside. Et là, sur une table recouverte du pavillon de guerre, est posé le volumineux Règlement de la Wehrmacht. En tenue bleu marine, tête nue, le bonnet dans la main gauche, en rangs impeccables, les cinq cents « malgré-nous » mosellans et alsaciens, font face au commandant de compagnie qui lit d'une voix forte les textes rituels!

Le moment de la prestation du serment est venu. Au commandement du « Spisse », les mains droites se lèvent, et tous d'une seule voix, répètent : « Devant Dieu, je jure, par ce serment sacré, d'obéir inconditionnellement au Führer du Reich et du peuple allemands Adolf Hitler, commandant suprême de la Wehrmacht, et d'être toujours prêt, en vaillant soldat, à risquer ma vie pour respecter ce serment! »

Ouf! Ça y est. Enfin, c'est fini. Nous regagnons nos chambrées. Et la lueur d'espérance qui avait, depuis trois mois, fini par disparaître de nos regards, est revenue soudain, plus vive que jamais. Car les permissions sont rétablies. On va s'en aller, revoir nos familles. Peut-être même... Certes une mise en garde menaçante nous est faite. Mais on verra bien. L'essentiel n'est-il pas de quitter cette île, de retrouver les siens et le pays? Ensuite, ce sera ensuite!

Adieu Sylt.

WAREN-MURITZ

Mon séjour auprès des miens a été bien court. A son issue, je rejoins Waren-Muritz. Avant-guerre, c'était le but d'excursion préféré des Berlinoïses le dimanche après-midi.

La très belle forêt permettait les loisirs de plein air. Sur les plans d'eau, on pratiquait les sports nautiques et la navigation de plaisance, et de nombreuses voiles aux vives couleurs égayaient les frondaisons.

A présent, un centre de transit de la Marine y est installé et dirige les marins vers les différents fronts de mer. D'ici on peut être affecté aussi bien à la flotte de la mer Baltique ou de la mer du Nord, qu'à celle de la mer Noire, de la mer Egée ou de l'Adriatique.

Partout des baraquements et de larges pistes de béton pour les transports par avion.

Au milieu de ces marins allemands, je suis dans l'isolement le plus complet. Le haut commandement s'est souvenu des désertions du début de la guerre 1914-1918

dans les rangs des unités des « malgré-nous » alsaciens-lorrains d'alors. Cette fois, il a prévu des affectations isolées, de manière à étouffer toute velléité de passer à l'ennemi! J'ai beau chercher. Pas un Lorrain dans le coin!

De plus, en ce début d'octobre, il fait ici un froid vif. Un brouillard givrant pénètre partout. Tout le monde est frigorifié. Alors on essaie de se réchauffer comme on peut. On effectue tous les déplacements en courant. On resquille tout ce qui peut brûler. Dans les baraques inoccupées on arrache les placards, les portes, on démolit les châlits. Bois vert, bois sec, tout passe dans le fourneau.

En attendant les affectations, il faut bien nous utiliser. Alors, on nous fait jardiner. Notre travail est surveillé par un second-maître d'un certain âge. Un cas! Il a laissé sa femme, ses enfants, sa pâtisserie, pour s'engager dans la marine afin de combattre pour son Führer. En fait de combat, il veille sur les plantations. N'empêche qu'il a une consolation. Là-bas, à l'autre bout de la piste, on peut voir manœuvrer durement une section disciplinaire, le spectacle est fréquent. Le sourire aux lèvres, appuyé sur le manche de sa bêche, notre second-maître ne perd pas une miette de la scène. Il ricane! Pour nous, c'est l'occasion d'une pause supplémentaire. Soudain « passionnés », nous l'interrogeons. Le voici lancé. Véhément, il explique, commente les forfaits anti-hitlériens de ces fortes têtes. Et nous, nous gagnons un quart d'heure de repos!

A proximité, nous avons d'autres voisins, d'autres « ennemis » du Reich, des déportés politiques du camp d'Oranienburg. Ces hommes, ces femmes sont maigres, vêtus de hardes, le teint pâle, gris jaunâtre. Ils travail-

lent dans une usine souterraine où ils fabriquent de la poudre noire. Et à longueur de journée, sur un quai d'embarquement à côté de notre camp, ils chargent des wagons. Ils sentent la poudre. Nous croisons parfois ce kommando dans la gare de Waren. Ils sont escortés par des S.S. en armes qui ne nous laissent pas les approcher. C'est là ma première prise de conscience de l'existence d'un univers concentrationnaire, d'une « *Unter-Menschlichkeit* » (d'une sous-humanité), secrétée par le virus nazi.

Quelle chance! Dans le hall de la gare, j'ai enfin retrouvé des compatriotes, des permissionnaires mosellans. On parle du pays. En français, naturellement. Le ton monte. Peut-être serons-nous embarqués sur le même navire? Si nous n'étions aux portes de Berlin, si ce n'était l'uniforme, on se croirait dans un port de guerre français. On chahute, on rigole! Certains narguent même ouvertement les policiers de surveillance dans la gare. Intrigués, ceux-ci s'approchent du groupe. Naturellement le français leur échappe. Alors, ils repartent convaincus que, fidèles du gouvernement de Vichy, nous sommes des volontaires de la Légion antibolchevique, venus librement combattre à leurs côtés. Endoctrinés jusqu'à la moelle, comment pourraient-ils croire à notre incorporation forcée? Ils n'y ont jamais cru, et je crois bien qu'aujourd'hui même, ils n'y croient toujours pas.

Le troisième jour, tous les marins de mon groupe sont convoqués, à jeun, à l'infirmerie. Une longue file de transitaires attend devant la porte en battant la semelle. Introduits dans le local surchauffé, torse nu, nous passons à tour de file devant les médecins et des infirmiers du corps médical de la marine. On nous vaccine dans le sein droit contre le typhus. Premier indice de notre affectation imminente sans doute pour les pays du sud.

Puis au secrétariat de la compagnie, tous les vaccinés reçoivent une feuille de route, un ordre d'affectation et une enveloppe jaune, fermée, portant la mention : « *Geheim* » (secret)! Je suis affecté à Nikolajew, une base de la mer Noire en Ukraine. Je rejoins mes camarades mosellans. Et nous comparons nos destinations. Déception pour tous. Chacun de nous est affecté à une unité différente. Les vaches, ils ont bien calculé leur coup. Ainsi isolés dans la masse de millions de combattants, nous serons bien forcés, malgré nous, de suivre le mouvement. A quoi bon chercher à atermoyer, il va falloir partir.

Chacun se replie dans la solitude, avec ses inquiétudes personnelles. Est-ce que je reviendrai? En revivant par le souvenir ces moments de terrible anxiété, je pense à tous ceux qui reçurent leur feuille de route dans les mêmes conditions et qui se sont fait tuer, malgré eux, pour une cause détestée! Je pense aussi aux femmes des morts et disparus du front de l'Est qui ont dû se cacher pour pleurer leur amour, souillé par un uniforme abhorré, à ces enfants montrés du doigt parce qu'orphelin d'un « *malgré-nous* »!

BERLIN-NIKOLAJEW

Muni de provisions de route, le sac sur une épaule, le fusil en bandoulière sur l'autre, les lourdes cartouchières ceinturant le ventre, je m'en vais vers mon destin. Pas très fier, je vous jure...

Un train me mène à Berlin. Puis je débouche d'un métro près de la porte de Brandebourg. La nuit est tombée sur les immeubles détruits par les attaques incessantes de la R.A.F.

A Alexander-Platz, je croise des civils qui bavardent également. Là, tout près, des servants de la Flak veillent, emmitoufflés dans de grosses capotes. Redoutant une alerte, je ne traîne pas dans ces rues noires, et j'arrive rapidement à la « gare de l'Est », la « Ostschlesischer-bahnhof ».

*
**

Un train me dépose à Dresden. Je décide de retarder un peu mon arrivée à Nikolajew. Il sera toujours assez

tôt. Alors je passe une semaine au « Soldatenheim », au Foyer du Soldat. De ma vie, je n'ai été aussi souvent au cinéma!

A la vapeur, j'ouvre, avec d'infinies précautions, la fameuse enveloppe jaune « secret ». J'y lis, en outre : « Hat keine Kenntnis von der deutsche Sprache. » (N'a aucune connaissance de la langue allemande!)

Il faut bien poursuivre le voyage. Me voici en Pologne occupée. A Krakau, je dois changer de train. Celui que j'emprunte maintenant est rempli de civils qui fuient la ville. A la campagne, les attaques aériennes seront moins fréquentes. Ils emportent de maigres baluchons. Combien parmi eux ont laissé des morts sous les décombres! Hissé par quelques civils complaisants, je réussis à pénétrer dans un wagon par une fenêtre. J'atterris dans la coursive bondée de civils et de soldats.

Des heures passent ainsi. Enfin, fatigué, engourdi d'être resté debout si longtemps, je vois avec soulagement arriver le terminus.

A Przemyśl! Tout le monde descend!

Przemyśl est le centre régulateur pour tous les militaires de tout grade et de toutes armes qui entrent dans le secteur sud ou qui en sortent. Pendant les trois jours que j'y passe j'ai tout le loisir d'observer comment sont filtrés les permissionnaires pour dépister les resquilleurs et les déserteurs. On les soumet à une toilette complète, on leur coupe les cheveux, on les rase, on les épouille, corps et vêtements. Alors, ils rassemblent leurs colis hétéroclites, contrôlent si la volaille qu'ils ramènent a tenu le coup, si le jambon n'a pas disparu, si le paquet de tabac noir est toujours là. Ils hèlent la première calèche venue, sans souci du cheval efflanqué et du cocher loqueteux à la casquette fatiguée. Ils entassent tout leur

fourbi, enfin ils s'installent le fusil à la main, le sourire aux lèvres! Finie la Russie... au moins pour un temps. Allons, fouette cocher!

Les formalités remplies au Centre régulateur, me voici à nouveau à la gare de Przemysl, humide, ouverte aux quatre vents, où pas une vitre n'a résisté! Avec d'autres soldats, nous gagnons Lwow. Ici encore tout le monde descend. Un haut parleur, au bout d'un mât, nous invite à nous rendre dans une caserne. Dans les rues, les effets d'un bombardement sont encore tout frais! Squelettes d'immeubles dévastés, ruines, magasins aux stores baissés ou arrachés. Pas un civil. Mais des blindés, des patrouilles, des camions de troupe. La caserne n'est plus très loin. Des arbres dépouillés bordent la route. Soudain je m'arrête, saisi d'horreur. Plusieurs hommes, des civils, se balancent au bout de cordes, pendus aux branches. Je regarde les soldats, les uns baissent les yeux pour ne rien voir, d'autres ricanent.

Chevaux de frise, caserne sombre, nous sommes arrivés. Une sentinelle attentive nous examine, puis tire le chevalet de barbelés.

Dans la chambre sans feu je ne peux m'endormir, poursuivi par la pensée du spectacle macabre que j'ai entrevu. Je demande à mon voisin de lit, un jeune soldat, la cause de ces pendants. Il m'explique: « Les terroristes polonais harcèlent la Wehrmacht et lui infligent de lourdes pertes. Alors le Statthalter de la Pologne a décrété un couvre-feu rigoureux. Et les gens surpris dehors après l'heure comparaissent devant un tribunal militaire et sont condamnés à être pendus. C'est bien fait, termine-t-il. S'ils ont été pendus, c'est qu'ils le méritaient. »

Le lendemain matin, nous laissons Lwow et ses martyrs, et nous reprenons le voyage vers l'est de la Pologne. Dans le train, rien que des militaires, et quelques Allemands en civil, des officiels du parti. Parmi mes compagnons de compartiment, deux fantassins à l'uniforme usé. Tous deux ont à la boutonnière l'agrafe de la Croix de Fer de deuxième classe. L'un des deux a la tête bandée et porte l'insigne des blessés. Il sort une bouteille de vin rouge de sa musette et m'offre à boire. Avec l'accent de la région de Cologne, tous deux parlent. Avec complaisance, ils s'étendent sur leur participation au « Drang nach Osten » (à la Ruée vers l'Est), ils sont moins enthousiastes à la perspective d'un nouvel hiver russe et appréhendent durement les combats harassants et meurtriers. Ils me semblent convaincus de la victoire de l'Allemagne. Pourtant, ils ne paient guère de mine, les pauvres.

Ils sont descendus à Cernauti, silencieux, mélancoliques. Avec beaucoup d'autres, je les ai vus grimper dans des camions bâchés et prendre la route du front.

Dans le compartiment, il n'y a plus qu'un civil, grand et maigre, d'une trentaine d'années. Il porte l'uniforme des fonctionnaires des Eaux et Forêts et l'insigne du parti.

Sans doute est-ce un administrateur des territoires occupés et se rend-il en Ukraine. De fait, sans m'avoir adressé une seule parole, il descend à Kischinew.

Le train roule maintenant à travers d'immenses étendues de champs de chaume. Sur le sol traînent des milliers de tracts rouges. Ils ont été lancés il y a longtemps par les avions de Goering lors de l'envahissement de la Russie. Rédigés en caractères cyrilliques, ils invitaient les Soviétiques à se rendre.

Lors d'un arrêt, j'observe le manège d'enfants vêtus de haillons, pieds nus, qui courent le long de la voie ferrée. De leurs petites mains crasseuses, les enfants fourragent dans de grands paniers d'osier. Avec un grand sourire, ils offrent aux soldats œufs, volaille, tabac noir de ce tabac très fort que les gens du pays fument roulé dans du papier journal. Tous ces gosses sont généralement des orphelins abandonnés, vivant en bande, subsistant de larcins, logeant où ils peuvent. On les appelle les enfants de Staline!

*
**

Enfin me voici arrivé à Odessa. La ville surplombe le grand port de la mer Noire. De grands et larges escaliers bordés de maisons à étages y accèdent. Un pâle rayon de soleil s'efforce d'adoucir la température. Au loin, dans la rade, sont mouillés de nombreux navires de commerce.

Comme dans tous les territoires occupés, des panneaux indicateurs noirs et blancs donnent en allemand, les renseignements utiles à l'armée. Je trouve ainsi sans mal une grande caserne de la marine. Je traverse une longue cour plantée d'arbres. J'entre dans un couloir. Au fond, le secrétariat où je dois recevoir ma feuille de route pour la destination finale : Nikolajew.

Epuisé par un aussi long voyage, 1 600 kilomètres, je laisse choir sur le sol mon sac et mon fusil, je m'éponge le front et je souffle un peu. Au moment où je reprends mes affaires pour entrer dans le bureau, des coups de sifflet, des ordres, je n'ai pas le temps de comprendre, je suis emporté dans une bousculade, poussé, tiré, finalement je me trouve dans la cour au premier rang d'une section dont, aujourd'hui encore, j'ignore tout! Un se-

cond-maître passe et me désigne avec d'autres pour une corvée de charbon. Pas même le temps de m'expliquer, et je suis à bord d'un camion. A côté de moi, invraisemblable, un marin jure en français! En douce, je lui parle. Il est de Thionville. Pas une minute à perdre, nous décidons de dégager! De toute manière, je n'ai rien à faire sur ce camion! Le chef de corvée est occupé, le camion ralentit dans un virage. Hop! Nous sautons. Comme des badauds, nous flânons dans la ville. Brusquement, au détour d'une ruelle, nous voici nez à nez avec la patrouille de la prévôté. Les trois hommes, la poitrine barrée de la plaque « Feldgendarmerie » ont surpris notre appréhension. Le « Feldwebel » s'approche. Deux hommes à cette heure, et en ces lieux, ce n'est pas normal. Deux militaires sans armes, c'est déjà une faute grave contre la discipline! Fuir? Il n'en est pas question, nous serions abattus dans la seconde.

« Pass »? Billet de sortie? En désespoir de cause, je lui présente mon livret militaire et reste au garde-à-vous. Il questionne puis sur mes réponses embrouillées et évasives, je mêle à dessein français et allemand, je me démène et parle par gestes pour faire bonne mesure. J'ai l'air complètement idiot! Il faut tout tenter pour éviter l'affectation, si près du front russe, dans une unité disciplinaire! Perplexe, il consulte les deux « unter-offizier », aussi embarrassés que lui. Enfin, il se décide, sort un crayon et me fait épeler mon nom et mon unité! Rien ne peut être pire! Je bafouille lamentablement. Du coup, il se fâche, me rend mon livret, rentre son crayon et m'indique, furieux, le chemin le plus court pour rentrer à la caserne.

Jamais je n'ai rejoint une caserne allemande à une telle vitesse, et avec un tel empressement.

Enfin, voici le bureau où je me rendais tout à l'heure. J'entre! Je me présente! Et c'est l'« engueulade mai-

son ». Un « Bootsmann » (maître) en fureur m'insulte, m'injurie, hurle. Au milieu de ses cris, je parviens à deviner qu'un télégramme de Waren a annoncé mon arrivée, et que j'ai un retard de trois semaines.

Des camions sont alignés dans la cour. On y charge des provisions de route. Avec d'autres marins je grimpe dans un véhicule. Nos sacs sont glissés sous la banquette. Immobiles, le fusil entre les jambes, nous attendons le soir pour rouler.

A présent la nuit s'étend sur la ville. Lentement, les camions quittent la caserne. Soudain, une détonation! Nous nous regardons effarés. Mais les camions continuent. D'autres coups de feu trouent le silence. « Sans doute des partisans ukrainiens », me souffle mon voisin. « C'est comme ça toutes les nuits. » Ainsi, Odessa ne s'avoue pas vaincue. Aux portes de la ville, d'autres véhicules de la Wehrmacht, boueux comme le nôtre, se joignent à la file. Les camions s'échelonnent, laissant entre eux une vingtaine de mètres d'intervalle. Ils roulent à allure modérée, avec un éclairage extrêmement réduit. La toile arrière reste grande ouverte. Nous aussi sommes à la merci d'une embuscade.

Oui, pour moi c'est vraiment la guerre qui recommence. Là-bas la lune, impassible, glisse doucement sur les toits de chaume des hameaux. Dans le camion, mes voisins sommeillent. Parfois, une baïonnette s'encastre dans les rainures de la banquette. Pour la dégager, l'homme dérange son voisin qui proteste. Moi, je ne peux pas dormir, isolé comme jamais, au milieu de tous ces marins serrés les uns contre les autres, secoué dans ce véhicule qui tangué, j'ai le sentiment d'aller au bout du monde, au bout de ma vie!

NIKOLAJEW

Il est 3 heures du matin quand les camions s'arrêtent. Nous sommes au point d'appui de Nikolajew, exactement à Korénicha. Engourdis de sommeil, nous descendons péniblement. Les autres camions continuent vers l'est. Je distingue, sur une éminence, un énorme bâtiment. Quelques fenêtres seulement trouent la façade sombre, qui embrasse tout le port. Sur la toiture en terrasse sont plantés de longues antennes de radio, et un grand mât de timonerie où pendent des flammes de signalisation.

En colonne! Marche! Lentement nous gravissons le raidillon. Nous débouchons sur une petite place où sont installés des postes de D.C.A.

Garde-à-vous, l'arme au pied et le sac à terre, nous attendons. Dans le silence, une lumière s'allume, en face, dans un couloir. Un homme apparaît, un « Bootsmat » (second-maître). Le chef d'escorte lui remet son ordre de mission. Et tout le groupe suit, passe la porte étroite, surmontée du pavillon de la marine. A travers tout un

dédale de couloirs, bien chauffés, ma foi, après un escalier étroit, notre guide nous introduit dans une pièce tempérée. Un coup d'œil sur la salle, sur le calfeutrage des fenêtres, bonsoir, porte refermée, nous voici seuls. Vite débarrassés de notre harnachement, de tous nos inpedimenta, nous nous enroulons dans nos couvertures et, à même le sol, le sac nous servant d'oreiller, nous essayons de trouver le sommeil.

Dans l'après-midi! Un homme hilare, la toque de cuisinier haut placée sur la tête, nous réveille. Heinrich, notre bon génie, nous ne tarderons pas à nous en apercevoir, nous a préparé un bon repas. Du coup, l'avenir semble un peu moins sombre.

Le lendemain matin, on nous conduit au bureau. A tour de rôle nous sommes introduits. A dessein, j'entre le dernier. Des trois seconds-mâtres qui assurent le service, celui qui nous a pilotés la première nuit est debout, fumant une cigarette et compulsant les dossiers empilés sur son bureau.

Je m'avance vers lui, rectifie la position et lui tends mon ordre de route et l'enveloppe jaune. Sans un mot, il la prend, s'assied, ouvre l'enveloppe salie, déplie les feuillets et se met à lire à mi-voix. Le silence s'est fait, même les machines à écrire se sont arrêtées. Tous les trois, me regardent! Ayant terminé sa lecture, s'attardant sur la multitude de cachets qui couvrent littéralement ma feuille de route, il m'observe en silence. Enfin il m'interroge. Mes réponses semblent le déconcerter encore davantage. (Que diable peut bien faire ce marin français, en tenue de matelot allemand, sur les rives du Bug!) Mais le plus estomaqué, c'est bien moi, lorsque dans le silence, il me commande : « Repos... » en français. Avec un sourire un peu désabusé, il m'explique brièvement, toujours en français, qu'il a fait ses études supérieures à la Sorbonne, que sa famille est établie à

Stettin et que la guerre l'a mobilisé dans la marine. Progressivement, son visage s'est épanoui, sa voix s'est affermie. Le destin m'aurait-il donné un allié dans mon isolement désespérant? Pour l'instant, prudence et défiance. En tout cas, il est tout de même surprenant de discuter amicalement en excellent français dans une base allemande de la mer Noire! Ses deux collègues le regardent en souriant. Sans doute pensent-ils que les études à l'étranger ont quelquefois du bon!

Avec un bruit sec, la porte du bureau s'ouvre. Un lieutenant de vaisseau entre. De taille moyenne, la Croix de Fer de 1914-1918, épinglée sur la vareuse bleu marine, la pipe entre les dents, il a bien la cinquantaine. Les trois sous-officiers se sont dressés instinctivement au garde-à-vous. Immobile, il nous observe un instant, puis s'adressant amicalement à mon interlocuteur, il s'enquiert des nouveaux venus. Aux explications fournies, il opine de la tête, avec un sourire un peu triste. Pas très convaincu, le chef. Décidément, il ne me semble pas que tout le monde soit ici hitlérien farouche!

**

Même un œil averti ne pourrait deviner que notre immeuble est une des quatre bases de soutien du secteur sud. J'apprendrai par les gens du pays que c'était le siège provincial de la sinistre K.G.B. De fait, l'architecture est massive, les ouvertures exigües, les murs épais. Tout donne à penser que c'est une ancienne forteresse.

Malgré tout, la petite chambre carrée, que je partage avec deux anciens, bien qu'encore austère, a été aménagée correctement. Trois armoires de bois, trois lits métalliques, trois chaises, une table, un fourneau au carrelage coloré, et même un lavabo, écaillé, il est vrai.

Sur les murs, au milieu de photos fatiguées, découpées dans des revues déjà anciennes, une superbe carte de l'U.R.S.S. est fixée par des punaises. Des épingles à tête de couleur y sont plantées, reliées par un fil noir qui zigzague pour suivre les dernières modifications du front. L'unique petite fenêtre, raffinement inusité, est tendue d'un rideau à pois verts.

Par cette fenêtre, je découvre jusqu'à l'horizon, la plate étendue des champs cultivés et des marécages. A 2 kilomètres à vol d'oiseau sur la droite, la ville de Nikolajew, grand port de guerre de la mer Noire. Nous sommes dans le bourg de Koréchina, sur les rives escarpées du Bug, un fleuve qui fait 10 mètres de profondeur, à 20 kilomètres de son embouchure dans la mer Noire où il s'élargit en un vaste bras de mer. Sur l'autre rive, c'est Wawarowka, le faubourg de Nikolajew sur la rive gauche du Bug. Un pont flottant relie les deux rives, composé d'éléments de bois qui, à main d'hommes peuvent être déplacés pour permettre le passage des navires.

J'examine mes nouveaux compagnons. Le lit face au mien est occupé par un Suisse, un ancien étudiant polyglotte? Vaguemestre de la base, c'est un nazi bon teint dont il faudra que je me méfie.

L'autre, un Tchèque, se nomme Schwoboda. Rustre, au physique ingrat, bavard à la voix rauque, il est complètement intoxiqué par la doctrine hitlérienne. Volontaire pour toutes les missions, il n'a qu'un but, gagner la Croix de Fer. Je suis vraiment gâté!

A la base, pas d'adjudant de quartier, tant mieux! Pas d'aumônerie, dommage! Je suis le seul Mosellan, hélas! En tout une quarantaine de marins, tous originaires de pays annexés.

Quant au commandant, on le surnomme le « Kapleut », un abrégé de son grade de lieutenant de vaisseau. C'est

un ancien officier de la marine marchande, de Hambourg. A longueur de journée, il fume la pipe. Juste avant-guerre, il était attaché naval adjoint à Moscou. On sent bien qu'il éprouve une sympathie certaine pour les Russes, dont il parle d'ailleurs parfaitement la langue. Un chic type. Il y en a tout de même quelques-uns!

Il est assisté de deux sous-officiers, le maître-pont et le maître-machines. Quatre seconds-mâtres assurent avec eux le trafic, le mouvement des navires de la base.

Parmi les quartiers-mâtres, je vais me faire un véritable ami: Ahrens Paul, une force de la nature, une grande brute aux yeux bleus. Mais son visage coupé-rosé est toujours souriant. Il doit être plus âgé que moi, mais jamais je ne lui demanderai son âge, ses tatouages m'intimident un peu.

Dans le civil, il était patron d'un remorqueur sur l'Elbe. Il m'appelle « Robert der Lothringer » (Robert le Lorrain). C'est un vrai copain.

Heinrich, le coq, est responsable de l'ordinaire. Berlinois optimiste et communicatif, il a même, par sa bonhomie, gagné la confiance des civils ukrainiens occupés dans sa cuisine.

Les repas sont variés et abondants. Car Heinrich a mis au point un système infailible pour duper le Service des subsistances. Il a ouvert deux registres, l'un pour les jours pairs, l'autre pour les jours impairs. Théoriquement, il ne doit se présenter au ravitaillement, au dépôt de l'intendance non loin de la base, que tous les deux jours. Avec sa méthode il perçoit le double des rations prévues. Lors du contrôle, il offre un verre de schnaps au contrôleur et lui présente un de ces deux registres. Et le truc fonctionne sans bavures. Heinrich est l'un des nombreux trafiquants débrouillards de la Wehrmacht en pays occupé, il faut dire, à sa décharge,

qu'il utilise ses dons pour la compagnie, ce qui est plus rare!

Avant-guerre, le port de Nikolajew devait être bien plaisant. Mais le chant des « bateliers » de la basse Volga s'est tu. Le port offre maintenant un aspect désolé. Quelques rayons de soleil miroitent sur le plan d'eau qui monte et descend au-dessus des navires engloutis. Des torpilleurs, des canonnières y ont été sabordés. De nombreux mâts, qui portaient gréements et antennes, émergent quelquefois, servant de perchoirs aux mouettes bavardes.

Curieux, je flâne sur les vieux quais. Je vois, couchés sur un haut-fond, des navires immergés, apparemment intacts. Leurs hublots sont comme de gros yeux vitreux qui me regardent.

A gauche, dans un des nombreux bassins de radoub, j'aperçois la coque éventrée d'un cuirassé, le *Demokratia*, de 27 000 tonnes. Avant l'arrivée des Allemands, les ouvriers de l'arsenal l'ont sabordé, et il gît là, lamentablement, dans la cale sèche. Des ouvriers de l'Organisation Todt comme des fourmis, s'affairent sur l'énorme carcasse. Déjà les cheminées et les passerelles ont été démontées. On récupère tous les matériaux possibles pour les réutiliser dans les arsenaux de la Ruhr.

Quant au reste de la flotte russe, elle s'est réfugiée dans un port de Géorgie, à Batoum.

Sur ce cimetière, au-dessus des navires sabordés, flottent d'autres bâtiments de guerre battant pavillon à croix gammée.

Pas très loin, sur un embarcadère, se dresse un immeuble de dix étages, le silo agricole. Sa façade est toujours frappée de l'emblème du marteau et de la faucille. Des soldats chargent des sacs de céréales sur des wagons de chemin de fer. Le géant de béton les domine impassible.

ANDRÉI

En attendant mon affectation, mon seul travail consiste à donner un coup de main au cuistot. Dans l'immeuble de la base de soutien, je musarde de la cave au grenier! Un jour, j'entends des bruits assourdis de voix semblant provenir du sous-sol. Je veux en avoir le cœur net. J'ouvre doucement une porte, je descends prudemment, aussi silencieusement que possible, les marches d'un escalier de béton. Plus je m'enfonce dans l'obscurité plus les voix deviennent audibles. On parle russe. Au bout d'un couloir, voici un carré de lumière. J'allonge le pas, je débouche dans une buanderie. Surpris, j'y trouve une dizaine d'hommes qui se reposent, les uns assis sur un banc boiteux devant une table crasseuse, les autres adossés au mur blanchi à la chaux. Ils portent soit le sarrau de toile, serré d'une cordelette à la taille, soit la veste piquée. Sur la tête une vieille casquette à la large visière tordue. Il y en a qui sont chaussés de brodequins cloutés, la plupart ont aux pieds des bandes de toile de sac roulées jusqu'aux genoux.

Malgré tout, ces frusques rappellent le costume régional.

Mon intrusion les a fait taire. Ils me dévisagent, l'hostilité se lit dans leur visage fatigué. J'avance. Ils ne bronchent pas. Que veut donc le « Germanski »! Ce que je veux? Rompre cette atmosphère pénible, être reconnu pour qui je suis. Je parle lentement, ponctuant mes explications de gestes qui se veulent fraternels. Je suis un ami, dis-je en allemand, cet uniforme m'a été imposé par notre ennemi commun; chez moi en France, des familles entières ont été exilées, déportées, d'autres ont été emmenées dans les sinistres camps de la mort; moi-même j'étais marin français, et les Allemands m'ont mobilisé malgré moi! Ils me regardent sceptiques. Alors je sors un paquet de cigarettes, qui fait le tour, et me revient vide.

Enfin la glace est rompue, ils s'avancent vers moi. Dans un allemand hésitant, ils m'expliquent qu'eux aussi ils sont réquisitionnés. Ils constituent la main-d'œuvre quasiment gratuite du point d'appui. Je sens leur confiance grandir.

A la Wehrmacht et dans la Kriegsmarine, la fraternisation avec les populations occupées est moins sévèrement prohibée que chez les S.S. Certes, sur le front de l'Est, les notes de Service de commandement et la radio mènent une sévère propagande anti-russe et anti-communiste. N'empêche que beaucoup d'officiers et d'hommes de troupe « fraternisent »! Ils font même un peu plus et ne se gênent pas pour afficher leurs liaisons au grand jour. Les femmes les plus jolies, les plus élégantes, ont évidemment la préférence. Aussi voit-on de nombreuses robes à petits damiers bleu et blanc, confectionnées dans les couvre-lits de l'armée, des pieds chaussés de brodequins! Nombreuses, trompées par des promesses fallacieuses, seront celles qui paieront cher leur

collaboration au retour des Soviétiques. Mais combien d'autres étaient tout simplement des patriotes qui permettaient au jour le jour au commandement russe de tout savoir des intentions et des mouvements de l'ennemi!

Mon problème est un peu différent! Si je veux fraterniser avec ces hommes, c'est que j'y vois d'une part, un moyen d'être fidèle à mes convictions intimes et d'autre part, une précaution utile quand viendra la victoire alliée.

Pour Noël, Hitler a offert un colis à tous les combattants du front de l'Est. Je viens de recevoir le mien, et, avec plaisir, j'en ai détaillé le contenu: alcool, tabac, pipe, savonnette. Soudain, j'ai une idée! Je quitte les Russes, je remonte dans ma chambrée, je remballer mon colis, et je redégringole à la buanderie. Dieu merci, ils sont encore là, au repos, dans la fumée de leur tabac noir. Emprunté, avec ce colis à la main, mal à l'aise devant tous ces yeux qui m'observent, je réalise que je ne pourrai jamais partager. Il faut donc que je choisisse, afin que personne ne se sente diminué. Alors, je tends mon paquet à un homme assez grand, qui porte une large balafre sur la joue gauche, ce qui n'empêche pas le franc sourire de ses yeux marron.

Mon choix semble avoir été heureux, car tous applaudissent.

— Bravo Andréï!

Décidément, j'ai gagné leur confiance.

— Merci, Adolf!

Andréï maintenant me parle d'abondance. Il est Ukrainien comme ses compagnons. Il est papa de cinq enfants. Il a fait la guerre russo-finlandaise, à bord d'un sous-marin, dans le golfe de Finlande. Il en a rapporté la jolie balafre qui a attiré mon regard, et peut-être bien décidé mon choix!

Bon, je peux m'en aller tranquille. Je me suis fait des amis.

Quelques jours après, Andréï me dit avec le sourire :
— Mon ami, tu es invité à venir chez moi.

Vous pensez si j'accepte. D'enthousiasme! L'après-midi, je prends le mot de passe réglementaire, je me munis d'un pistolet mitrailleur chargé, puis en toute confiance je quitte le point d'appui, en sa compagnie. Nous allons à Warwarowka où il habite. Nous bavardons comme de vieux copains, et très vite nous sommes arrivés.

La maison d'Andréï est une petite isba de bois de sapin. Juste un rez-de-chaussée, au toit de chaume. De la cheminée s'échappe joyeusement une fumée claire. A l'entour, un petit potager de quelques mètres carrés où plusieurs tournesols fanés pendent tristement leur tête dépouillée vers quelques légumes oubliés. La clôture est faite de branches séchées. Des chiens faméliques errent aux alentours.

Andréï pousse le portillon à claire-voie. De l'isba sort un homme, le père d'Andréï. Il nous regarde, perplexe! Les cheveux blancs, la barbe encadrant un visage grave, buriné par les ans, il porte le bonnet fourré, la « chapka », adoptée par tant de soldats. Il est vêtu à la russe, d'une ample blouse de toile, échancrée au col, serrée à la taille par une mince cordelette, et il est chaussé de hautes bottes de cuir fin. Son regard me scrute. Andréï me présente.

Enfin, il appelle. Sa femme arrive, aussi vite que le lui permettent ses vieilles jambes. Accouturée d'une veste piquée, d'une jupe noire, elle est aussi chaussée de bottes noires très fines. Sa tête blanche est couverte d'un fichu de couleur noire, noué sous le menton. Elle me

regarde bien droit, dignement, simplement, puis elle me salue de la tête.

Le bruit de la conversation fait accourir les cinq enfants qui jouaient derrière la maison. Ils n'ont pas l'air rassurés du tout. Leurs yeux cillent sur mon arme. Quand je pense à mes deux gosses, là-bas, au pays.

Enfin, par la fenêtre, une voix appelle Andréï. C'est sa femme. Elle vient vers nous en s'essuyant les mains dans les plis de son tablier. Blonde, plantureuse, elle respire la santé et l'amour de la vie.

La famille est là, au complet. Quelques mots sont échangés entre les deux couples et j'entre, à leur suite, pour la première fois dans une isba d'Ukraine.

Devant la table de bois, je suis assis sur un escabeau. Des poules gloussent et picorent à mes pieds.

Pour bien montrer mon amitié, je dépose mon arme sur un fauteuil de toile, dans un coin, près d'une poupée de bois représentant une paysanne russe et je mets mon bonnet sur le canon. Les deux hommes se regardent. Ce manquement à la discipline militaire ne leur a pas échappé. Quant à moi, j'examine l'intérieur. Le sol est de terre battue. Le mobilier modeste. Dans le fond de la pièce trône un imposant fourneau en briques. Entre les deux petites fenêtres aux rideaux clairs, une commode de bois blanc. Dessus, un vieux phonographe; sur une nappe blanche, une icône de couleur, la Sainte Mère de Kazan, avec une petite lampe à huile. Aux murs, quelques images naïves. A droite deux portes donnent dans les autres pièces de la maison. Au-dessus, le grenier à foin; une échelle de meunier permet d'y monter.

Je suis l'invité. Aussi suis-je à la place d'honneur! Et servi le premier! J'apprécie le savoir-faire de la cuisinière, et je fais honneur aux plats. Le café est copieu-

sement arrosé d'un véritable tord-boyaux. J'en ai les larmes aux yeux, à la grande joie de tout le monde!

Je ne voudrais pas porter de jugement hâtif ou indiscret, mais j'ai déjà l'impression qu'Andréï est un débrouillard, et que c'est l'intendance de la Wehrmacht qui a fait les frais de ce bon repas! D'ailleurs, la table une fois desservie, les reliefs sont immédiatement enfouis dans le jardin.

Le soir, des amis d'Andréï sont venus voir l'étranger. On a soigneusement fermé les volets. A la lueur des bougies, un voisin chante en s'accompagnant de la balalaïka. Bientôt hommes et femmes reprennent en chœur sa chanson. Une odeur flotte de tabac, d'alcool et de basse-cour, pas désagréable du tout.

Quand je le quitte, Andréï, sur le pas de la porte, me demande en souriant. « Est-ce que mes amis t'ont plu? » Sans répondre, je lui serre longuement la main, et je repars seul dans la nuit. J'ai donc, dans ma solitude, retrouvé la chaleur et l'amitié. J'arrive au pont du Warwar, lorsque la patrouille m'interpelle. Perdu dans ma rêverie, j'ai un moment d'hésitation devant l'« ennemi » retrouvé, avant de donner le mot de passe!

Désormais, presque tous les soirs, en tout cas, chaque fois que mon service le permet, je me rends chez Andréï. Certes, beaucoup de choses nous séparent. Nos origines, notre manière de vivre, la langue. Pour nos convictions politiques, c'est plus délicat. Son acceptation du régime totalitaire soviétique avec une conception bien particulière de la liberté et l'arbitraire du pouvoir, et surtout la similitude des méthodes, propagande, incarcérations, déportations, omniprésence de la police, avec celles que j'ai endurées en régime hitlérien, me heurtent profondément. Mais au-delà, je garde encore aujourd'hui le souvenir le plus ému de son amitié et de l'hospitalité de

sa famille. Assez rapidement, j'apprends avec eux des rudiments de la langue ukrainienne.

L'attitude de mon ami me rend vite pensif. En effet, quand je circule seul avec lui, il ne cesse de siffler l'air des Partisans. Ainsi, la première fois que nous avons traversé le pont, il a sifflé cet air-là! Sur le moment, je n'y ai pas attaché d'importance, mais peu à peu des détails me frappent. Ses amis lui témoignent une déférence évidente. Et puis, il y a ce géant aux cheveux noirs bouclés qui l'accompagne, qui, toujours, a une lueur d'ironie dans le regard lorsqu'il me parle.

Enfin, Andréï est au courant de tout ce qui se passe dans le point d'appui. Il faut reconnaître que son travail lui facilite les choses. Mais, tout de même, il lui arrive quelquefois de m'informer des mouvements de nos navires! Et les moindres détails l'intéressent. Peu à peu, lui et ses amis ne se gênent plus devant moi. Ils racontent leurs actes de résistance! Ainsi un commando des leurs a dynamité les poteaux téléphoniques de la Wehrmacht. Ailleurs, ils ont pillé l'intendance au mépris des sentinelles. Finalement, je devine que le grenier d'Andréï est une cache d'armes et de munitions! Il n'y a pas de doute, Andréï est le chef. Et ses amis, les miens donc, lui obéissent militairement. Je pense que tous étaient d'anciens marins, membres des équipages des navires sabordés, du port de Nikolajew, mobilisés par ordre supérieur pour continuer la lutte.

HIVER 1943

Depuis quelques jours, le général Hiver mène les opérations. C'est sans doute le chef de guerre le plus redouté des combattants du front de l'Est! Timide, la neige est tombée à petits flocons, puis drue, elle a tout enseveli de son silencieux manteau.

Nuit de Noël 1943! Il va être 10 heures du soir. Je sors de chez Andréi où j'ai passé quelques heures. Arrivé à la base, je me débarrasse de mon pistolet mitrailleur, et je me rends, encore tout essoufflé, au réfectoire. Là une « Weinnachfest » (un réveillon), a été préparée par les marins de la base. La salle est la plus appropriée pour des ripailles. Le coq a tout organisé. Les murs sont ornés de guirlandes multicolores, les tables, rassemblées au centre, sont recouvertes de draps en guise de nappes. Des bougies fichées dans des goulots de bouteilles donnent une lumière oscillante et fumeuse. Un sapin de bonne taille se dresse dans un coin, avec quelques lampes électriques. A la craie de couleur, un marin

a dessiné sur les murs blancs, des anges et une grande inscription : « Froelige Weinacht » (Joyeux Noël). Dans l'âtre, brûle un bon feu de bois. Tout à côté, un mannequin, travesti en père Noël, à la face rubiconde, nous regarde d'un air satisfait.

Au portemanteau, la casquette élégante de l'aviateur voisine avec le calot culotté du fantassin, mais on chercherait en vain un insigne de S.S. ou même le bouton de la N.S.D.A.P. Le commandant a soigneusement trié les invités.

Les armes ont été déposées dans un coin de la salle, juste en dessous de l'inévitable portrait grandeur nature et en couleurs, du bien-aimé Führer de toutes les Allemandes. On a même dégotté, Dieu sait où, un vieux piano. Un marin s'y évertue et l'on peut reconnaître, sans trop de mal, la chanson de Lily Marlène. Heinrich, le coq, s'est surpassé pour la circonstance. Dans sa cuisine du rez-de-chaussée, sont apprêtés les légumes et la dinde de rigueur, mais luxe suprême, sur toute la longueur de la table, est alignée en bon ordre, une collection de bouteilles de vins de France, sans parler des cigares et cigarettes. Nous sommes debout devant nos chaises, en attendant les officiers, et les conversations vont bon train. Troisième Noël de guerre! Les plus avertis pensent bien que ce sera le dernier. On a appris ce soir la chute de Schitomir. Tout le monde le sait, mais personne n'en parle. Ce serait de mauvais goût, et puis Schitomir c'est encore relativement loin. Cependant, à voix basse, quelques soldats ne peuvent s'empêcher de parler des combats en cours. La Wehrmacht livre une lutte très dure à Smolensk. Ainsi l'apparence de fête de ce repas n'empêche pas l'inquiétude de la guerre. A la table d'honneur, le commandant place ses invités. Il préside avec beaucoup de simplicité et de classe. Il prend son verre et porte un toast au Führer, un autre à la

« victoire »! Et tous s'asseyent! Nous nous livrons au plaisir très réel de bien manger : saumon fumé et caviar s'il vous plaît. Il est vrai que nous sommes à la source!

Les conversations ont repris et l'atmosphère s'échauffe. Eclats de voix et éclats de rires. Quelques bonnes histoires, des « witz » passent de table en table.

Mais la grosse horloge murale sonne les douze coups de minuit. Il est tout de même étonnant d'entendre alors ces hommes, venus de presque toute l'Europe, rassemblés pour la plupart par la contrainte sous un même uniforme de guerre, au nom d'un idéal de conquête et de violence, d'une même voix dans un pays soumis lui aussi à un régime matérialiste, chanter le plus beau chant de paix inspiré par la naissance de l'Enfant-Jésus.

Puis on entonne « O Tannenbaum », l'hymne au sapin, l'hymne à la vie toujours reconnaissante, vieux chant païen venu du fond des âges, des vastes forêts du Nord.

Et chacun y va de sa chanson. Mon ami, le second-maître de Stettin, me sollicite. Debout sur ma chaise, d'une voix que je veux être belle, j'entonne en français une chanson à la mode que tous reprennent dans leur propre langue! On m'en demande une autre. L'alcool ayant quelque peu obscurci mes défenses naturelles, je suis sur le point d'interpréter la chanson qui faisait son succès quand je servais dans la marine française. « Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried. » Je ne sais quel instinct de conservation m'arrête *in extremis*; une telle insolence eût provoqué un scandale dont on peu imaginer les suites¹. Sans doute est-ce Ahrens qui,

1. Scandale dont on a bien des exemples. Ainsi quelques jours avant la chute de Smolensk, au cours d'une beuverie, huit jeunes Lorrains incorporés de force dans l'infanterie, chantent sur l'air du « Horst Wessel Lied », les paroles suivantes :

Ein lumpes Pack (Un tas de fripouilles)

inconsciemment, m'a sauvé. Il m'a fait taire, s'est levé, et s'approche en titubant de la table des officiers. Il fait face au commandant qui le regarde curieusement en souriant. Il rectifie la position, lève son verre de vodka, plein à ras bord, et rugit : « Nasdrovié tovaritch! » (À ta santé camarade!) Puis d'un seul coup, il vide son verre et, à la russe, le jette par-dessus son épaule. Au moment où le verre se brise à terre, lui-même chancelle et s'écrase ivre-mort aux pieds du commandant.

Sans cet incident, j'étais bon pour la compagnie disciplinaire ou pire encore.

Janvier 1944. Seul, je monte la garde sur la plage à l'embouchure du Bug. Frileusement, je remonte le col de mon manteau, puis je repousse la crosse du fusil afin qu'il pende bien droit sur mon épaule. La sentinelle descendante m'a recommandé d'être vigilant pendant ces six heures de faction. Dans le lointain, j'entends les échos d'une sourde canonnade. Le front n'est plus très loin. Au nord-ouest, la ville de Bertitschew vient de tomber. Winnitza, sur le Bug, qui était le G.Q.G. du Führer est également entre les mains de l'armée soviétique. Cette dernière victoire russe a contraint le maréchal Keitel à se replier dans les forêts de Prusse orientale. Mais je ne me fais pas trop de souci. Demain sera demain et l'on verra bien! Je piétine la neige molle qui crisse sous mes pas et je regarde les évolutions sinueuses des mouettes.

Soudain, l'étonnement me laisse sans voix! La neige a-t-elle troublé ma vue? Là-bas, tout au bout du quai,

Wie Deutschland (Comme l'Allemagne)

Gibt es nicht mer (Ça n'existe plus).

Le « Spisse » fait arrêter les perturbateurs. Mais le commandant de compagnie bavarois les eng... en français et étouffe l'affaire.

j'aperçois un pavillon français qui flotte à la poupe d'une péniche! Ce pauvre drapeau délavé, quel coup! Dans l'instant, je quitte la garde et franchis la passerelle. La brise de la nuit soulève de petites vagues frangées de blanc qui se brisent contre l'appontement désert. Personne sur le pont. J'appelle. Le silence pesant me crispe. J'appelle encore, puis j'avance vers le rouf, j'y passe la tête, toujours rien. Une échelle de fer s'enfonce vers la cale. Résolument je m'engage dans le trou noir. Marche après marche, prudemment, tous les sens en éveil, je descends. Arrivé en bas, je tâte avec prudence le sol métallique de la coursive sombre, mon fusil à la main prêt à la riposte en cas d'attaque. Dans la pénombre, j'avance sur la pointe des pieds, de peur que mes bottes cloutées ne donnent l'éveil. Vers l'avant, côté bâbord, sous une porte fermée, un rai de lumière. D'un geste sec, je pousse la porte qui s'entrouvre dans un énorme grincement de gongs rouillés. Dans le demi-jour d'un hublot, j'aperçois un vieil homme et une vieille femme. Effrayés par mon irruption, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. Terrorisés, ils sont assis sur le rebord d'une couchette crasseuse. Pour ramener le calme, je remets mon arme en bandoulière, et je les examine en souriant. Finalement ils se lèvent, n'ayant pour rempart que la table encore encombrée de leur repas inachevé, et leurs deux escabeaux. Je leur parle, en français naturellement. Mais mon espoir est brutalement déçu. En définitive, dans un sabir mi-ukrainien, mi-allemand, ils m'expliquent. Ce sont des bateliers ukrainiens, lui est le capitaine du chaland, elle en est l'équipage. Ils font la navette entre la côte de l'Ukraine et là-bas en face, la rive roumano-bulgare. Et là, ils attendent un fret bien problématique. Sur la présence du pavillon tricolore, pas d'explication! Bah! pauvres bateliers, vous ne pouvez imaginer quel espoir insensé vous avez involontai-

rement jeté dans mon cœur! Désappointé, je referme la porte derrière moi et, lentement, je rejoins mon poste. Dans ma désillusion, je n'ai même pas la présence d'esprit de jeter un regard sur l'avant de la coque, pour connaître le nom du chaland. Quelle importance d'ailleurs qu'il en ait un!

*
**

Février, les combats font rage sur la tête de pont de Nikopol, sur le Dniepr, à quelque 200 kilomètres à vol d'oiseau au sud-est de notre point d'appui. Les communiqués de l'« O.K.W. » (Haut Commandement de la Wehrmacht), dans leur laconisme, ne laissent pas d'illusions sur l'issue des combats. Finis les « Sondermeldungen » triomphants et méprisants. Par les antennes de « Gustave », notre poste de radio, nous apprenons, jour après jour, que l'ennemi attaque dans le secteur avec un acharnement croissant. Peu de jours après, « Gustave » nous communique que la « Wehrmacht se replie stratégiquement, selon les instructions, vers le sud-ouest », abandonnant Nikopol complètement en ruines. Je pressens que la situation se dégradant rapidement pour les Allemands, le point d'appui de Nikolajew va bientôt être au centre des combats.

*
**

Un soir, le commandant très ému, nous apprend qu'un de ses meilleurs amis, a été fauché sur sa passerelle de commandement par une rafale de mitrailleuse d'un avion russe, entre Sébastopol et Nikolajew.

La dépouille mortelle est ramenée à la base où le réfectoire est transformé en chapelle ardente. Toute la nuit le cercueil est veillé par deux marins en armes.

Le lendemain, sous un ciel gris, on procède à l'enterrement. La bière est portée sur l'épaule par quatre marins en uniforme feldgrau. Le convoi mortuaire composé de soldats suit lentement en silence. La longue file traverse les rues boueuses de Korénicha, sous l'œil indifférent de quelques passants, puis nous suivons un chemin creusé dans la neige. Machinalement, tous se détournent, regardant, près de là, un puits dont le balancier ressemble à une potence et dont la chaîne rouillée frappe, tel un glas, sur la margelle glacée.

Le cimetière est entouré d'un simple treillage en bois à claire-voie. Les terrassiers du génie ont creusé d'urgence la fosse dans la terre gelée. Un peu las, les porteurs ont déposé le cercueil de bois blanc sur deux tréteaux. On le drape du pavillon de la marine. De chaque côté, deux matelots, le visage fermé, l'arme au pied, rendent les honneurs. L'aumônier d'un régiment voisin, récite les prières. Enfin le commandant, qui préside la cérémonie, adresse un adieu ému à celui qui fut, plus encore qu'un compagnon de combat, un ami très cher.

Dans l'assistance, des officiers venus de la zone de combat portent des uniformes crottés et ont un je ne sais quoi d'allure qui les différencie des officiers de la Kommandantur. Ceux-ci sont stricts, pantalon à bande rouge, sanglés, gantés de blanc, casquette raide, au côté de la courte épée garnie de la dragonne à gland doré.

Il y a peu de civils, quelques membres détestables de la Gestapo, avec leur long manteau vert foncé — personne ne leur adresse un regard — et quelques fonctionnaires de l'administration des territoires occupés d'Ukraine.

Enfin, l'aumônier donne une dernière bénédiction. Un peloton tire une salve. Le cercueil est descendu dans la fosse, déjà blanchie de neige. A tour de rôle, chacun s'ap-

proche et jette une poignée de terre qui résonne étrangement sur le bois. C'est notre dernier adieu.

A la pelle tranchée, quatre soldats comblent rapidement le trou. Sur le tertre, on dresse une planche portant, en lettres gothiques noires, le nom du défunt et on la coiffe du casque. Rien ne distingue cette tombe des monticules voisins. Bientôt elle est recouverte de neige. Un arbre squelettique semble veiller en sentinelle.

MISSION A HAMBOURG

Par petits groupes, nous quittons le cimetière. Des amis se retrouvent. Et bientôt les conversations transforment la cérémonie en une espèce de réunion de famille.

Le commandant a quitté le groupe. Il me fait signe. En silence je l'accompagne, prêt à intervenir en cas d'attaque d'un partisan. Bientôt nous sommes seuls. Alors tout à coup, il se laisse aller à son émotion, me parle du défunt. Enfin il dit :

— Dans quarante-huit heures, vous partirez pour Hambourg, vous remporterez les affaires personnelles de mon ami à sa famille, et vous la mettrez au courant de sa mort et de ses obsèques!

La mission est délicate. Mais j'entrevois que j'aurais ainsi une occasion unique de revoir ma famille. Aussi j'accepte sans hésiter.

Quarante-huit heures, c'est court pour préparer un tel voyage. Andréï, prévenu, me fabrique une cantine avec les planches d'une armoire. Le coq me fournit en

boîtes de conserves, en vivres, et même il me donne un gros saucisson soigneusement enveloppé dans de la soie de parachute. J'ai pu me procurer des cigarettes blondes de Bulgarie. Pour les amis restés au pays.

Mais je voudrais bien remporter de l'huile alimentaire. Certes, je sais bien où en trouver, car je connais un trafiquant à Nikolajew. Avec Ahrens, et d'autres marins, nous avons déjà eu recours à ses services. Je vais le voir avec Andréï. Après une discussion animée, on s'entend sur un troc : une camionnette de charbon contre 5 litres d'huile de colza! C'est cher!

Sur la petite place de la base est parquée une camionnette russe. Avec la complicité d'Andréï, nous l'empruntons. Nous nous installons dans la cabine, passons le pont flottant, et pénétrons dans l'arsenal. Il y a là des ouvriers civils qui travaillent sous la surveillance de nombreux soldats. Nous nous arrêtons à proximité d'une montagne de charbon. Vite nous chargeons le véhicule à ras bord. Tout semble bien marcher! Le caïd du marché noir sera satisfait. Le moteur repart, une petite manœuvre, et nous voici à la porte de l'arsenal. Au pas nous approchons de la sortie. Catastrophe, le gardien, un supplétif de l'armée, nous arrête d'un geste. « Le bon de sortie? » Comme nous n'avons rien à lui présenter, l'homme ne sait que faire. De la cabine, nous parlementons. Ce n'est pas son arme qui nous inquiète, mais son entêtement et ses questions indiscrettes! Le plus à craindre, c'est que des soldats soient attirés par notre étrange manège. Enfin Andréï conclut un nouveau marché : « On te livrera une camionnette de charbon à domicile. Mais tu nous laisses partir avec celle-ci! » Vous imaginez à quelle allure les chargements et les déchargements sont faits! Le plus affolé, vous pouvez m'en croire, c'était bien le gardien!

Calot sur la tête, fusil en bandoulière, la feuille de route et le bon de transport gratuit dans la poche, j'écoute les dernières recommandations du commandant. Enfin, chargé comme un mulet, je prends le chemin de la gare. Sur le quai, des militaires de tous grades et de toutes armes attendent. Voici le train. Les wagons sont pris d'assaut par les permissionnaires. Les sacs postaux sont chargés dans les voitures de queue. Je pénètre dans un compartiment. Je réfléchis. Mon premier soin sera d'expédier, du premier bureau postal allemand, les colis qui m'ont été confiés par les marins de la base et que j'ai rangés dans le filet au-dessus de ma tête. Le train démarre sous la surveillance de territoriaux qui assurent la police des chemins de fer. Odessa, Kischinew, Czernowitz, Lwow. A toutes les gares, le train prend un chargement de nouveaux soldats.

A Przemysl, le centre de dépistage sanitaire et autre, le filtrage est toujours aussi sévère. Puis, après quelques heures d'attente dans le Foyer du Soldat, je repars pour Krauskau, la dernière ville polonaise. Voici maintenant la Silésie, et Breslau où je me débarrasse de mes paquets encombrants.

« Allons, en voiture ! » crie le chef de gare en agitant son signal rouge. Les roues s'animent et dévorent à nouveau des kilomètres. Distraitement, je regarde défiler le paysage en mangeant un casse-croûte. A la nuit, une lumière bleue nous environne. A présent, aux arrêts, les gares s'animent. Des soldats arrivés à destination descendent, d'autres montent. Bruits de bottes sur les quais, cris et rires de la famille et des amis. Parfois la silhouette d'un prisonnier cafardeux surgit, encadrée par deux vieux soldats. Pas de civil dans ce train rapide.

Berlin est le terminus. Les voyageurs du secteur sud descendent à la « Ost-Schlesischerbahnhof ». Ma foi, je passe au Foyer du Soldat. Ici ! il fait bon vivre. De la

lumière, des rideaux blancs, des nappes blanches, de la musique, des soldats qui vont et viennent. Je montre ma feuille de route à une jolie « Deutscher Rotkreuz Schwester » (Sœur de la Croix-Rouge allemande) en tablier à rayures. Souriante, elle me sert une boisson chaude, m'apporte un supplément de ravitaillement pour mon voyage et des cigarettes.

Une nouvelle nuit commence. Trop fatigué pour demander un lit, je décide de continuer mon voyage. Par le U. Bahn (métro), je débouche à Alexanderplatz. A la gare du Nord, je m'installe dans un train pour Hambourg où j'arrive le lendemain au petit jour. Quittant la populeuse Reperbahn et le célèbre quartier de Sankt Pauli, je prends le tramway de Finkwerder, selon les instructions reçues. Le tramway cahote, m'emmène dans des quartiers affreusement sinistrés. Enfin il circule en pleine zone industrielle. Ici les chantiers sont en pleine activité — grâce à la réquisition forcée de la main-d'œuvre étrangère. Marteaux pneumatiques, postes à souder, bruyants et crépitants, radoubs de construction de navires, grues géantes composant une forêt métallique dressée vers le ciel. Nous longeons l'estuaire de l'Elbe où un remorqueur beugle et s'essouffle à traîner un vieux navire. Avec l'œil marin, j'examine ce rafiote. L'équipage profite de l'appareillage et en entier sur le pont, jouit du spectacle. C'est un forceur de blocus qui appareille pour les mers lointaines du Japon.

*
**

Arrivé au terme du voyage, je repère une rue très passante. Sur une maison en briques rouges qui a la chance d'être intacte, je vois le numéro. C'est bien ici.

Il y a quelqu'un à l'intérieur. Les rideaux fleuris d'une fenêtre du rez-de-chaussée viennent de bouger. J'appuie

sur le bouton de sonnette de la porte du jardin. Aussitôt la porte vitrée de l'entrée s'ouvre et deux femmes viennent à ma rencontre. Elles ne sont pas en deuil. Gentiment, avec l'accent de Hambourg, elles me saluent. Tout en avançant vers la maison, je me présente comme un envoyé du commandant, alors qu'elles s'inquiètent de ma fatigue et de mon voyage.

Que c'est donc difficile! J'ai bien remarqué leurs yeux rougis, et pourtant je ne sais comment commencer. Elles me font entrer dans la «-Stuff», la salle de séjour, aux lourds meubles de style rhénan. Au mur, la photographie d'un navire de ligne de l'ex-Hochseeflotte. Puis la plus jeune, la fille, prend sur un guéridon le portrait du lieutenant de vaisseau dans un cadre barré d'un crêpe. Elles ont vu mon étonnement et mon soulagement. Elles m'expliquent alors, que le commandant les a averties également de ma visite. Il leur a même précisé que j'étais un marin français enrôlé de force. Pleines de prévenances, elles m'invitent à faire ma toilette et à partager leur dîner. Afin de m'éviter une nuit au Foyer du Soldat, elles me prient de passer la nuit sous leur toit!

Au cours du repas, elles me racontent avec effroi toutes les attaques aériennes sur la ville. En particulier elles reparlent du bombardement du 27 juillet 1943. Un ouragan de fer et de feu est tombé sur la ville, brûlant tout. Seule la presqu'île, où nous sommes, a été épargnée. Quelle horreur!

— Oui, dis-je, je me souviens très bien, cette nuit-là, j'étais à Sylt, j'ai vu cela... de loin!

Au moment du café, nous parlons du point d'appui de Nikolajew, du réveillon, où j'ai entrevu le lieutenant de vaisseau, puis de ma famille. Alors, mû par je ne sais quelle inspiration, je leur dis mon intention de me

rendre clandestinement chez les miens. Du coup, elles se figent, se lèvent aussitôt, me souhaitent bonne nuit et regagnent leurs chambres. Je m'installe donc un peu dépité sur le canapé transformé en lit de fortune, mais je m'endors tout de même heureux d'avoir passé quelques heures « en famille ».

Quelle nuit! Un cauchemar peuplé de rugissements de sirènes, de moteurs d'avions, de bombes qui explosent! Enfin, je me réveille. Pendant le petit déjeuner que nous prenons ensemble, les deux dames m'annoncent que, durant la nuit, une ville toute proche a été bombardée, mais qu'elles n'ont pas jugé utile de me réveiller. Puis, disent-elles :

— Nous vous accompagnons à la gare, nous craignons que vous ne vous égariez dans la ville!

— Nous allons dans une gare de banlieue, me confie la plus âgée, en cours de route il passe là un train express direct pour Metz!

A la gare, elle discute avec le poinçonneur. D'énervement, je tapote le canon de mon fusil. Quels risques prennent-elles pour moi!

Si jamais cet employé appelle la patrouille de la marine qui arpente lentement le hall de la gare, quelle catastrophe, et pour moi, et surtout pour elles! Mais non, les marins ne voient, accompagné de sa famille, qu'un matelot regagnant son unité. Le train est annoncé! Nous nous serrons la main, le portillon du quai s'ouvre devant moi! L'employé me lance un sourire complice et je disparais dans la bousculade des voyageurs et des valises! Je me retourne pour un dernier merci. Discrètement, elles se sont mêlées à la foule.

Et me voici installé dans un compartiment, au milieu de civils. Je fais semblant de dormir. Et je m'endors! Quand je me réveille, le panorama familial de la Moselle

se déroule sous mes yeux! Déjà nous arrivons à Metz. Je descends, suivant les nombreux voyageurs dans les passages souterrains qui mènent à la sortie.

*
**

Juste à la porte, naturellement, une patrouille de la Luftwaffe. Ils feraient mieux d'aller voler en Russie, ceux-là!

Je n'ai pas le temps de me retourner que déjà une espèce de bouledogue en tenue de sous-officier m'a repéré! Il vient vers moi, l'œil mauvais :

« Pass... Urlaub... Was macht du hier?... » (Papier... Permission... Qu'est-ce que tu fous là?)

Bah! surtout ne pas se démonter, ça marche presque toujours. J'arbore mon sourire le plus idiot, je rectifie la position et je répons :

« Herr Uniteroffizier ich weiss nicht mehr wo ich bin! Ich will dass Soldatenheim besuchen und ich hab niemals gefunden. » (Monsieur le sous-officier, je ne sais pas où je suis, je cherche le Foyer du Soldat. Impossible de le trouver.)

La ficelle était vraiment grosse, une énorme pancarte indiquait l'endroit, à deux pas. Du menton, il me l'indique.

Je dis : « Ich kann nicht mehr lesen... nach ein Luftangriff bin ich amnesich gewesen! » (Je ne sais plus lire... après une attaque aérienne, je suis devenu amnésique!)

Ça marche! Il se retourne vers ses acolytes et leur souffle :

« Verrukt der Kerl...! » (Il est fou, ce type-là!) Et il me donne le renseignement.

Le Foyer se trouve dans la gare même, à proximité du quai 1. Je bafouille des excuses, des remerciements et

je fais demi-tour, rentrant à l'intérieur de la gare. Au quai 1, un train de banlieue en partance que je reconnais, qui passe par Ars. Et une demi-heure plus tard je pousse la porte de chez moi, je serre dans mes bras ma femme et mes enfants. N'est pas le plus idiot, celui qu'on pense!

Quel soulagement de me débarrasser de cet affreux uniforme, de ce fusil encombrant. On remise tout cela dans un placard. De plus, un civil n'a pas à se présenter à la police. Ma femme s'extasie en détaillant le contenu de la cantine. Vite au courant de mon arrivée, toute la parenté défile, il me faut une certaine virtuosité pour répondre à tout le monde à la fois. Je m'informe.

— Peut-on passer la frontière facilement?

— Penses-tu! Juste la semaine dernière, une filière de passeurs a été complètement démantelée à Nancy! Tu imagines si la surveillance est sévère en ce moment!

Pas de chance! Pas question de passer. Le soir, on écoute la B.B.C. C'est ainsi que j'apprends que les Russes ont traversé le Bug depuis la mi-février et qu'une tête de pont est solidement établie sur la rive occidentale.

Je m'octroie royalement cinq jours de congé. Nous faisons semblant d'être sans souci. Mais plus les heures passent et plus les visages se font graves.

*
**

Et c'est bientôt l'heure du départ. Mon bon de transport est valable pour tous les trains. Mais de Metz à Berlin, le train spécial est bourré de permissionnaires. Je voyage dans le couloir. Dans la capitale je ne me hasarde pas au Foyer du Soldat, c'est trop risqué. Je

traverse la ville à pied, entre deux alertes. A la porte de Brandebourg, je jette un regard à la chancellerie. Si seulement je pouvais y jeter autre chose!

A la « Ost-Schlesischerbahnhof », je saute dans un train en partance pour Odessa, et je reste dans le soufflet, assis sur ma cantine. Quatre jours plus tard, à Odessa, je me trouve embarqué dans un camion, avec des permissionnaires de la Wehrmacht, à destination de Nikolajew.

Parmi nous, un jeune Sarrois, caporal chasseur de char, ne cesse de se vanter d'avoir resquillé — tout comme moi! — quelques jours de permission illégale! L'imbécile! Quel risque il prend pour une vaine gloire. Les autres le regardent. Moi, vous pensez bien, je ne souffle mot! Encore deux heures de route. Si on peut appeler ça une route. On casse la croûte en commun, et des bouteilles circulent. L'ambiance s'en ressent. Et les langues se délient.

Soudain le camion s'arrête brutalement dans un grincement de freins et les jurons du conducteur. Un fantassin écarte la bâche. C'est une patrouille de contrôle de l'O.K.W. du haut commandement de la Wehrmacht qui nous a stoppés. Ça c'est vraiment le coup dur. Un chef de bataillon et trois sous-officiers, porteurs du brassard composent la patrouille. Nul n'ignore parmi nous que cette prévôté a un pouvoir de contrôle absolu autant sur la troupe que sur les officiers de tout rang! Je n'en mène pas large! Mais pas large du tout!

Rapidement la ridelle arrière est baissée. Au jugé, un des prévôts effectue quelques contrôles. Le caporal sarrois ne joue pas de chance. Devant ses explications aussi confuses que peu convaincantes, il est invité à descendre avec ses armes et son paquetage!

Finie sa faconde, il obéit en silence. L'un lui tend le fusil, l'autre le sac. Rendu maladroit par la peur, il tente de mettre son sac sur l'épaule. Blanc comme un mort, il nous jette un dernier regard. Nous savons, il sait sans doute aussi, ce qui l'attend. « Absence irrégulière au corps. » Il sera fusillé comme déserteur. Quelle part en Sarre, sur un monument aux morts, a-t-on osé graver son nom comme héros ou comme victime?

Le contrôle est terminé et le camion repart pour rattraper la colonne. Je réprime un grand soupir de soulagement. Impossible de continuer à manger. J'ai la sensation d'avoir une boule qui me tourne dans l'estomac. Les camarades font des commentaires... Bon sang, on n'est pas tendre dans la Wehrmacht!

Pendant que la Flak tire sur un avion soviétique, j'arrive au point d'appui, mission terminée. Je me présente au commandant. Un seul commentaire :

« Nein! Sie? sie sind zuruck? Unglubig! » (Non! Vous? vous êtes revenu? Incroyable!)

Je ne peux tout de même pas lui expliquer que la filière vers la France était démantelée!

LES DERNIERS JOURS A NIKOLAJEW

Depuis mon départ, la situation militaire a beaucoup évolué. Après des combats extrêmement durs et longs, Kriwoï-Rog, à 150 kilomètres au nord-est de Nikolajew, et Tcherkassy, à 280 kilomètres, sont maintenant aux mains des Russes. Ainsi j'apprends qu'à la bataille de Kriwoï-Rog, un jeune Mosellan d'Ars, pour tout dire un voisin, incorporé de force à dix-huit ans, fils unique, a été tué au pied de sa pièce d'artillerie. Dans la doublure de sa vareuse feldgrau, il avait, par conviction patriotique autant que par précaution, caché un petit ruban tricolore. Certes, c'est un fait divers, et de la bien petite histoire, sauf pour sa maman, qui n'apprendra la nouvelle que bien plus tard.

*
**

Mais désormais il n'y a pas de jours sans que l'aviation soviétique n'effectue des raids dans le secteur. Au poste de radio, le quartier-maître de quart vient d'être

averti de l'approche de deux avions ennemis. Immédiatement, il actionne le signal d'alerte. Aussitôt c'est le cri répété dans les couloirs : « Flieger alarm! » (Alerte aérienne!) Casque en tête, fusil à la main, chacun rejoint son poste de combat, dans une légère agitation. Sur les navires, les canonnières sont à leurs pièces, seul le personnel de la Flak est à découvert.

De l'est, voici qu'apparaissent bientôt un bombardier bimoteur et un avion de chasse qui l'escorte. Ils nous survolent à haute altitude. A la Flak, les servants sont prêts, les pointeurs règlent la hausse au maximum! Le chef de pièce hurle : Feu! Dans leur bruit caractéristique, les obus fusent vers le ciel. Mais les avions continuent imperturbables.

Le bombardier a repéré sa cible. Sur l'arsenal, il largue son chapelet de bombes explosives, puis s'en retourne de son vol lourd, mission accomplie. L'avion escorteur, est un Yak. A pleine vitesse, il pique au-dessus de nos têtes. Une fraction de seconde, on peut entrevoir les étoiles rouges sous les ailes gris noir. Il lâche des rafales de ses mitrailleuses. Heureusement personne n'est touché. Les impacts des balles font une ligne droite sur le sol et soulèvent de petits nuages de neige sale. Puis, d'une magnifique chandelle, l'appareil, tout de bois, se cabre et remonte vers le ciel plein de neige. Mais un Messerschmitt B. 109 a décollé à sa poursuite. Bientôt les deux appareils se font face. Au sol, tous les yeux suivent ce duel et assistent à une voltige de grande classe. L'aviateur russe manque sans doute d'expérience tactique. A l'issue d'une passe savante, l'Allemand ouvre le feu de ses deux mitrailleuses et atteint le Russe de plein fouet. En perdition, ce dernier pique à la verticale. Ses ailes vernies tournoient comme un taraud, une traînée de fumée noirâtre se dégage, puis dans une explosion sourde, il s'écrase au sol. Soudain, dans le ciel,

une corolle blanche s'ouvre et descend lentement. On peut voir nettement l'aviateur qui agite les jambes, et tire sur les suspentes afin de diriger le parachute vers les lignes russes. Mais la brise qui vient de l'est le fait lentement dériver vers nous! Brusquement, un chef de pièce aboie un ordre. Les servants ouvrent le feu. La Flak tire dans la voilure. Le parachute se roule en torche et tombe comme une pierre. A 100 mètres, on retrouve un corps disloqué et criblé de balles. C'est un adolescent au beau visage, ses yeux bleus épouvantés, sont grands ouverts. Le casque de cuir mou laisse échapper une mèche de cheveux blonds tachés de sang. Un soldat le fouille, prélève des documents. D'autres regardent les restes de l'avion qui brûle. Quant à l'Allemand, il rejoint sa base en balançant les ailes en signe de victoire!

*
**

La carte est toujours là, épinglée au mur. Mais la ligne du front a bien changé! Nerveux, mes doigts courent le long du fil noir. Plus d'illusion à avoir, l'armée du troisième front ukrainien du maréchal Malinowski, comme une araignée monstrueuse, tisse sa toile. La zone de la 6^e armée allemande se rétrécit comme une peau de chagrin. Cette poussée foudroyante ne laisse pas d'inquiéter les chefs militaires à Nikolajew. Une réunion extraordinaire d'état-major est improvisée. Elle se tient au premier étage d'un immeuble inoccupé. Notre point d'appui a détaché un marin pour défendre l'accès de l'escalier qui monte à la salle. Ce matelot, un brave garçon, à la suite d'un bombardement aérien, est devenu extrêmement nerveux. Un courant d'air frais traverse le porche. Aussi, bien qu'il porte une capote épaisse, fait-il les cent pas ou bat-il la semelle pour se réchauffer. Son fusil à la bretelle, selon les consignes, est chargé

et armé. Machinalement, l'homme tapote le canon. Brusquement, une détonation claque. La balle traverse le vieux plafond crevassé, quelques fragments de plâtre tombent aux pieds du marin stupéfait. Quant à la balle, elle va se ficher sous les cartes, dans le plateau de la table de conférence! Une seconde de stupeur! Puis: « Aux armes! Alerte! » Un jeune enseigne, pistolet au poing, se précipite dans le couloir, à pleins poumons il hurle le branle-bas de combat: « Partisanen! Partisanen! »

Le jour même, la ville de Cherson, à 50 kilomètres à l'est, est tombée! Les vestiges de ce qui fut la 6^e armée se replient sur Nikolajew. La bataille qui fait rage à Lemberg (Lwow), à 700 kilomètres au nord-ouest a exigé que toutes les réserves y soient jetées. Réduits à ses seules forces, la Wehrmacht n'a pas pu résister aux troupes soviétiques.

Au cours de la nuit, un bataillon de fantassins en retraite, arrive à la base. Leur tenue toute boueuse, leur barbe de plusieurs jours, leur visage harassé, tout cela est bien révélateur. On nous assure qu'ils sont un renfort prévu pour la défense du point d'appui. Mais eux nous expliquent qu'ils viennent de Mélitopol, à 260 kilomètres à l'est! Le combat a été terriblement sanglant. Devant un ennemi plus nombreux, mieux armé, et farouchement offensif, ils ont décroché. A Cherson, on leur avait fait passer le Dniepr avec des camions et de l'artillerie. Conduits au réfectoire, on leur sert une soupe chaude. Ils se jettent littéralement sur leurs assiettes et dévorent! Puis, après un peu de toilette, ils s'installent dans les couloirs et dorment, la tête sur le sac, mais le fusil à portée de la main, toujours sur le qui-vive.

Même la maison close va connaître les conséquences du repli. Près du Foyer du Soldat, il y a donc une maison où des demoiselles de petite vertu ont pour mission de faire oublier aux soldats, par quelques instants de plaisir, les horreurs et les incertitudes du combat. Presque assimilées à des fonctionnaires, ces dames, sous l'autorité d'un Feldwebel en jupon, sont sous le contrôle de l'armée. Car donner un quelconque coup de pied de Vénus à un défenseur du Grand Reich serait considéré comme un acte de sabotage! Il fait chaud dans l'établissement, et la bière y coule à flot. Un vieux gramophone nasille des chansons à boire et des chansons de corps de garde! Ça fait un bruit terrible. Et la fumée du tabac rend l'atmosphère lourde. Les femmes, fortement fardées, ne sont ni plus ni moins appétissantes que d'autres. Comme dans tous les lupanars du monde, elles cherchent à aguicher le client par une toilette plus ou moins excitante. Entre nous, les robes en ersatz, les tissus imprimés à fleurs à l'allemande, n'ont rien de très affriolant! Puis elles poussent à la consommation pour arrondir leur pourcentage! De temps en temps, elles montent à l'étage avec un soldat. Pas bien longtemps d'ailleurs! Je sais pour ma part que non seulement celles-ci sont à la disposition de tout le monde mais en plus à la solde de la Gestapo, ce qui ne correspond absolument pas à mon idéal féminin.

Un de ces soirs-là, la porte s'est ouverte pour deux clients spéciaux, deux authentiques et athlétiques gars de la prévôté. Du coup, le silence se fait, quelqu'un même arrête la musique. D'un ton sans réplique, l'un des deux annonce :

« Ordre du commandant de la place. Les femmes de la maison close vont être évacuées. Un camion du parc automobile a été détaché pour les prendre en charge. Allons, mesdames, le camion vous attend! Schnell! »

Juste le temps de fourrer pêle-mêle dans une valise les robes et le reste, et d'enfiler un manteau. Dans un froissement de vêtements, avec des gloussements et des rires étouffés, ces dames, toutes heureuses de s'en tirer si bien, partent vers des cieux plus paisibles!

Consciencieusement, les prévôts font le tour de la maison et, sans ménagement, vident les chambres occupées. Enfin ils referment la porte derrière eux.

Signe des temps : nous sommes astreints, sous la conduite d'un « Unteroffizier », à une intensive instruction individuelle du combattant. Ça va vraiment mal!

Le coq, toujours au courant, nous apprend que le point d'appui va faire mouvement vers un port de Crimée. On parle de nous réinstaller à Simféropol. Effectivement la base déménage. Tout ce qui peut être récupéré est entassé dans des caisses. Les meubles, le matériel, sont rapidement chargés sur des camions qui partent pour Odessa. Heinrich ne veut pas se séparer de sa Sonia, une aide de cuisine ukrainienne. Alors il l'enferme dans une armoire qui, avec d'autres meubles, prend la direction d'Odessa.

Entre deux chargements, j'écris à ma femme. Il faudra qu'elle sache lire entre les lignes! La lettre terminée, je vais la poster au bureau du courrier. J'y trouve Andréï qui entasse les dernières lettres dans les sacs postaux. Lui qui a toujours l'air détendu, me semble grave. Profitant d'une courte absence du vagemestre, il m'entreprend avec passion.

— Robert! c'est le moment! Fous le camp! Quoi! Déserte! Qu'est-ce que tu crains? Il n'y a pas de problème, ton absence ne laissera aucune trace. Les Allemands sont perdus! Hitler ne peut plus résister. Les

Russes seront là demain! Rien que du matériel neuf venant d'Amérique! Leur moral! A toute épreuve. Ils gagnent partout. Et Staline les galvanise avec ses ordres du jour! D'ailleurs, l'armée n'est pas seule, tu le sais bien! Partout les partisans sont à l'arrière du front et agissent à leur guise! Alors? C'est oui? Tu te camoufles chez moi dans mon grenier? Robert, mon ami.

Pas un instant, je ne doute de ses paroles. Mais, là encore, j'hésite. Je sors de ma poche mon livret militaire.

— Regarde, lui dis-je, qui suis-je? Un « Vaterlandlos », un apatride! Pour ceux qui m'ont incorporé, je ne suis rien! Imagine tes copains qui vont me demander mon livret. Ils verront mon uniforme! En quoi suis-je différent des autres marins de la base? Regarde-moi! Dis Andréï, tu me vois en face d'un gars de la zone asiatique me parlant dans la langue de sa république! Tu les vois étudiant mon cas particulier? Parce que c'est moi? Je vais leur dire que je suis Français! Mais je serai mort avant d'avoir ouvert la bouche! Ou bien, au mieux, ce sera la Sibérie avec les autres prisonniers! Je n'ai, hélas, qu'un lien avec ma femme et mes deux gosses, c'est l'armée à laquelle j'appartiens!

J'ajoute, d'une voix blanche :

— Non Andréï, ce n'est pas possible, je ne veux pas prendre ce risque. Peut-être jugera-t-on que j'ai eu peur, je ne sais pas?

Ce que je sais, c'est que ce qui m'a fait le plus mal à ce moment-là, c'est le regard d'Andréï. J'ai su un instant, qu'il me prenait pour un traître.

Non, Andréï, puisses-tu me lire aujourd'hui et enfin savoir que j'étais, que je suis toujours ton ami, que la plus grande joie de ma vie serait de te revoir, de te presser sur ma poitrine et de te faire connaître ceux pour qui j'ai cru devoir, ce jour-là, être à tes yeux le dernier des salauds.

Enfin la nuit arrive. Je remonte dans la chambre. C'est curieux, les autres ne sont pas encore là. Le bruit de la canonnade se rapproche. C'est sans doute un tir de barrage destiné à couvrir l'abandon d'un poste avancé. Soudain, une accalmie de quelques secondes. Dans le silence relatif revenu, une voix m'appelle du rez-de-chaussée : celle d'Ahrens. Sans doute veut-il que je descende à la cuisine boire un verre. Allons voir! Je descends aux cuisines où je trouve quelques soldats mais pas Ahrens. C'est tout de même drôle. Je vais jusqu'à la salle de trafic radio. L'opérateur, un Autrichien, les écouteurs sur les oreilles, a triste mine. Plusieurs soldats, agents de liaison de l'infanterie sont groupés autour d'un poste émetteur-récepteur de l'armée. Dès qu'il me voit :

— Comment, me dit-il, tu es encore là!

— Pourquoi? qu'est-ce qui se passe?

— Mais... il n'y a plus de marins dans la base. Tu ne me feras pas croire que tu n'en sais rien. Il y a un quart d'heure que toute la flottille a appareillé. Dis donc, tu n'es pas en train de te barrer?

Parfaitement abasourdi, je ne réponds même pas.

Il poursuit :

— Ahrens t'a cherché partout. Il a même failli manquer l'embarquement. Il n'avait pas l'air content, je t'assure! Tu n'as donc rien entendu?

— Si, mais j'ai cru que c'était sans importance.

Je ne pouvais tout de même pas expliquer à cet Autrichien, et devant tous ces Allemands que, finalement fatigué de tergiverser, j'avais l'intention de désertir sur le conseil d'Andréï.

— Bon! Alors tu peux me remplacer quelques instants.

Il sort. Le silence de la pièce est seulement troublé par le crépitement des manipulateurs et les sonneries des téléphones. Sur le standard les lampes témoins s'allument et s'éteignent sans répit. A l'instant, je suis en

liaison avec un avant-poste. Quel mal pour comprendre quelque chose! Je devine plutôt que je n'entends que l'on réclame du renfort. Rapidement j'écris le message, je le remets à un des soldats qui disparaît tout aussitôt pour le transmettre à un P.C. dans une pièce voisine.

Puis je capte un bout d'émission du Comité national de l'Allemagne libre! Le speaker nous invite à nous rendre. Mouvements divers de l'assistance, plutôt sur la réserve!

Enfin l'opérateur revient.

— Merci, mon vieux.

Ça va mieux. Je lui demande :

— Mais explique-moi.

Il me prend à part et tout en mangeant un quignon de pain il me confie :

— Tu sais, Robert, j'ai reçu tout à l'heure un message venant de la 6^e armée pour l'état-major de campagne qui est dans la maison. Ça va très mal. Le Bug a été franchi par les Russes juste au-dessus de nous. A l'ouest, ils descendent le Dniestr. Nos Panzers opposent une résistance farouche aux troupes de Koniew. Si nous ne gagnons pas les combats qui se déroulent actuellement, nous serons pris dans la tenaille. Coincés, prisonniers, mon vieux!

Je remonte dans ma chambrée où désormais je suis seul. Les marins de la base sont en pleine mer. Je me jette tout habillé sur mon lit cherchant vainement le sommeil, complètement annihilé par le sentiment de mon isolement.

Au petit matin, je me trouve brutalement jeté à terre par une déflagration, les vitres volent en éclats, des morceaux de verre jonchent le plancher. Par chance, je n'ai pas une égratignure. D'un bond, je suis à la fenê-

tre! Les Russes seraient-ils dans la place? Non! j'entrevois des sapeurs allemands qui courent, se mettant à l'abri des effets des explosions qu'ils provoquent eux-mêmes! L'opération « terre brûlée » a commencé pour Nikolajew. Là où hier soir notre petite flottille était arrimée, les quais sont maintenant éventrés, les bureaux maritimes s'effondrent comme châteaux de cartes, des montagnes de charbon flambent, la forêt des grues géantes est devenue un amas de ferrailles tordues! Autour des Subsistances, les sentinelles de la Wehrmacht veillent dans un nuage de poussière, tirant sur les pillards qui rôdent tels des loups affamés.

Puis les sapeurs procèdent à la destruction des dépôts de munitions. Tout explose, saute, brûle, la fumée noire des incendies assombrit le ciel, empeste le port et la ville, enfin... ce qu'il en reste!

Même l'énorme forteresse où je me trouve tremble sur ses bases, et se lézarde! Alors je sors, allant à tout hasard vers la gare! qui sait?

Le centre de triage de la gare des marchandises est en pleine démolition. Une locomotive tire un énorme crochet d'acier monté sur roues. Sous les yeux ébahis des hommes du cordon de surveillance de la Wehrmacht, la machine s'essouffle, tousse, crache et siffle sous l'effort, le crochet arrache les traverses qui éclatent dans un craquement sec, et soulève les rails qui se tordent. Un torrent de fumée noire sort de la cheminée, et se mêle à celle des incendies.

A la gare, s'étale l'horreur de la guerre. Les ambulances arrivent à toute vitesse. Elles s'arrêtent dans le bruit grinçant des freins. Les blessés sont rapidement déposés à même le sol couvert de neige. Il y a là cent, peut-être deux cents brancards. Médecins et infirmières

vont et viennent essayant d'aller au plus vite, triant si l'on peut dire, blessés, mourants et morts! Aux morts, les plaques d'identité sont enlevées, puis une couverture les cache aux regards. Là, sur son brancard dans la neige, un blessé hurle de souffrance. Il essaie de ses mains sales de retenir ses entrailles, qui lui sortent du ventre, en une affreuse plaie béante. Hélas, je ne peux rien pour lui.

Les hommes valides deviennent des brancardiers bénévoles. Je m'approche d'une autre civière où un blessé est allongé, son pansement frais rougi de sang. Avec un autre soldat, nous l'emportons dans un train sanitaire. Marqués extérieurement de croix rouge sur le toit et sur les parois, les wagons de ce luxueux pullman ont été aménagés en infirmerie. En effectuant le transport de ce blessé, je rencontre un Volontaire de la Légion contre le bolchevisme, que je reconnais à l'écusson tricolore qu'il porte sur son uniforme feldgrau. C'est curieux, bien que je porte l'uniforme allemand, cet écusson bleu blanc rouge sur la capote feldgrau ça me fait tout drôle! Enfin, si loin de la France, on est moins regardant. Alors pour pouvoir parler français, j'échange quelques mots avec lui. Il cherche un camarade blessé.

Le train, enfin chargé, part pour la Roumanie.

Le soir, je rentre au point d'appui. Mon isolement est sans doute pénible, mais il a son bon côté, il me laisse une précieuse liberté de mouvements.

C'était trop beau! Un capitaine de l'infanterie me désigne avec deux fantassins pour aller dans la plaine, hors de la base, établir un nid de mitrailleuse. La lourde M.G. 34 est pointée sur Warwarowka, portée 1 000 mètres. Servant et chargeurs sont allongés à mes côtés, le nez

dans la neige. De chaque côté, d'autres nids de mitrailleuses assurent un feu croisé. Ce dispositif, qui est la première ligne de défense du point d'appui, doit arrêter les chars russes. Dieu, qu'on est loin de la Blitzkrieg! Enfin, consolons-nous, il y a tout de même un canon de 88, juste derrière nous.

Sur Nikolajew et les faubourgs, c'est le black-out total. Pas de lueur. Soudain, un bouquet s'allume dans le ciel face à nous, une fusée éclairante, accrochée à un parachute. Elle descend lentement en se dandinant et éclairant le secteur. Ce n'est pas seulement l'éclairage qu'elle procure qui nous fait faire une drôle de tête, c'est surtout l'appréhension de ce qu'elle annonce. Dire qu'on appelle ces engins-là, des « arbres de Noël »!

Dans l'instant qui suit, un tir rapide, rugissant, effrayant se déclenche. « Les orgues de Staline » me dit le servant de ma mitrailleuse, qui s'y connaît.

A force de guetter, les yeux se fatiguent. Le froid et le manque de sommeil commencent sournoisement à nous engourdir. Pour échapper à ce malaise, et pour trouver le temps moins long, tous les trois nous parlons à voix basse, le servant pointe le doigt devant nous.

— Regarde bien, me dit-il. A 10 mètres en avant. Des trous individuels. Celui qui est juste devant toi te semble vide. Eh bien! mon vieux, il y a un type dedans. Son trou a juste 1 mètre de profondeur et 1 mètre de côté. Lui, c'est un chasseur de char. Vous ne connaissez pas ça dans la marine. Il attend simplement le passage d'un char. Les autres, dans les autres trous, feront comme lui. Quand le char est passé, il saute derrière, l'escalade, amorce sa grenade à manche, la lance dans un regard, et se jette aussitôt à plat ventre par terre. Trois secondes plus tard, le char explose. Tu te rends compte. Il faut qu'il soit gonflé!

— Arrêtez, nous crie l'autre gars. Regardez là-bas, de l'autre côté de l'eau...

Des masses sombres se déplacent comme des fantômes, elles passent le pont de Warwarowka. Une véritable marée avance lentement sous les lueurs des tirs de l'artillerie qui ont repris. Les chars sont maintenant à portée de tir de mitrailleuses. Leurs silhouettes sont bien visibles. Le servant s'exclame, soulagé : « Aber sind Deutsche. » (Mais ce sont des Allemands.)

Des files de soldats à pied défilent. L'arme à la bandoulière, ceux qui sont encore valides soutiennent leurs camarades blessés. Sous le casque, les yeux trahissent une terrible lassitude. Épuisés, les soldats en déroute remontent vers Nikolajew, pour y trouver une courte trêve. En effet, le Bug à cet endroit, avant de se jeter dans la mer Noire, a une largeur telle qu'il constitue un véritable bras de mer. Aussi peut-il dans cette débâcle, constituer une ligne de défense provisoire contre l'assaillant venant de l'est. Bien sûr, les Russes sont déjà établis sur la rive occidentale du Bug plus au nord. Aussi, la défense de Nikolajew, grâce à la largeur du fleuve, ne peut former qu'une manœuvre de retardement pour faciliter la retraite.

Le sous-officier qui commande la section de mitrailleurs, effectue la relève. Je peux alors rejoindre ma chambre. Hébété, je m'affale sur mon lit, tout habillé, avec mes bottes, et même mes lourdes cartouchières. Les événements de la journée défilent dans mon esprit, cris de souffrance, plaies des blessés, regards des mourants. Et dire que demain, à l'aube, il me faudra retourner à la mitrailleuse ! Assommé de fatigue, je dors d'un sommeil de plomb.

Au petit jour, je me lève, aussi exténué que la veille.

Je boutonne ma vareuse, je mets le casque, je rajuste les cartouchières, enfin, d'une main lasse, je prends le sempiternel fusil. Je descends l'escalier et débouche dans la cour.

« Eh! Robert, komm schnell, schnell, komm, komm. » (Eh! Robert, viens vite, ici, dépêche-toi, viens, viens.)

Une camionnette qui démarre et le vieux « trésorier », qui m'appelle. Cette camionnette! ce vieux copain! une fois de plus, je balance. Ou plutôt non, d'instinct, sans réfléchir, de toutes mes forces soudain retrouvées, je cours. On me tend la main. Et je m'installe au milieu des derniers marins qui quittent le point d'appui.

A quoi tient le destin! Sans cette camionnette, c'est sûr, je désertais! (Et j'aurais terminé peut-être la guerre comme prisonnier de guerre.)

Dans le ciel gris et bas, le vent du nord souffle avec violence. La guimbarde roule avec des grincements d'esieux. Sans chaînes, elle louvoie comme ivre, sur la route verglacée! Soudain, une tempête de neige s'abat sur nous avec violence. A gros flocons, la neige pénètre partout. On se colle les uns contre les autres, le col du manteau relevé, la tête dans les épaules. Il fait bien 15° en dessous de zéro. J'examine ceux qui sont là avec moi. J'en connais quelques-uns. Mais il y a une chose que je reconnais, la camionnette! C'est celle qui nous a servi, à Andréï et à moi, à chaparder le charbon de l'arsenal. Et celui-là, le gars dans le coin qui se camoufle sous son casque, c'est l'officier qui m'a envoyé aux avant-postes... Il n'est pourtant pas marin.

En sens inverse, de chaque côté de la route, des soldats marchent, retournant vers Nikolajew. Le visage

enfoncé dans le capuchon, vêtus d'anoraks blancs, en files serrées, ils vont lentement, avec une résignation qui ressemble à du désespoir. Glissant, trébuchant, se relevant, ce sont, dit-on, les renforts promis pour la défense du point d'appui. En colonnes silencieuses. Les hommes sont chargés, qui par la pesante mitrailleuse 42, qui par les non moins lourdes caisses de munitions. Ils sont environnés de leur haleine transformée en une espèce de brouillard blanc. Vétérans, novices? Ces silhouettes énigmatiques avancent lentement vers un destin dont je me réjouis, inconsciemment, qu'il ne soit pas le mien. Dans cette masse humaine confuse, il n'y a que des soldats, rien que des soldats. Parfois, sur le bas-côté, un véhicule est immobilisé. A la pelle, des hommes le dégagent. Puis personne n'y prête plus attention. Pas même les estafettes de la Wehrmacht qui, en motocyclette, foncent vers Odessa. Je me retourne. Là-bas, à l'est, cette fumée noire planant sur des incendies, c'est Nikolajew, Nikolajew!...

Les 150 kilomètres qui séparent Nikolajew d'Odessa sont couverts dans les limites de possibilité de la camionnette surchargée. Nous n'avions qu'une peur, c'est que le pauvre moteur ne rende l'âme avant l'arrivée. Par cette tempête de neige, les avions n'ont pas pu voler, c'est encore une chance, puisque sur notre route il n'y avait pas de D.C.A.

Aux portes d'Odessa, l'animation est vive. Des militaires de toutes armes, de tous grades circulent. Un soldat de la prévôté, muni d'un disque rouge, nous stoppe à un carrefour. Debout près d'un panneau « Berlin, 1 600 kilomètres », il nous indique notre lieu d'hébergement. C'est une église désaffectée. Les vitraux sont détruits. Au beau milieu de la nef, un énorme fourneau de fonte est hélas parfaitement vide. Les salles du chœur

sont déjà occupées par des hommes qui, l'arme entre les genoux, dorment, la tête appuyée sur les accoudoirs. La nuit est revenue. Dans le vacarme, les membres grelottants, le ventre vide, je m'allonge, avec les camarades, sur les dalles froides pour essayer de dormir.

ODESSA-BRAILA

Le surlendemain au petit matin, des ordres rapides, des cliquetis d'armes, un « Unteroffizier » me remet une feuille de route. Je suis chargé de l'embarquement de notre petite troupe sur un vieux rafiote. Et nous voici voguant vers un port roumain. Nous passons au large d'Owidiopol. La radio du bord nous annonce que Nikolajew est aux mains des Russes. Andréï, maintenant sorti de la clandestinité, doit combattre à découvert. J'ai un pincement au cœur en repensant à son dernier regard. Nous entrevoyons Balabanka à tribord. Il y a du monde partout dans ce navire! Au poste avant avec l'équipage, sur le pont, dans les quelques cabines et même dans les fonds avec les chauffeurs et les mécaniciens. Moi, je suis sur le passavant, le dos contre la cheminée, pour me réchauffer un peu!

La vieille coque craque, le navire semble se démantibuler à chaque vague. Dans les creux, il plonge jusqu'à immerger l'échelle graduée peinte sur sa carcasse

sans couleur. La cheminée vomit un torrent de fumée opaque qui se rabat sur nous et voile tout d'un brouillard noir. Ce sera ma dernière vision de la côte ukrainienne.

De nuit, le cargo est plongé dans une obscurité totale. Enfin là-bas, droit devant, une lumière. Je ne m'y trompe pas, c'est un phare à feu tournant. Nous arrivons en vue du port de Sulina, sur un des bras de l'immense delta du Danube. Le commandant décide d'y effectuer une escale hors programme. Il faut absolument ravitailler le bord en vivres.

A peine est-on amarré, que la troupe dégingole la coupée pour envahir le port. On a tôt fait de repérer les Services de l'Intendance! Trois territoriaux à la panse rebondie y assurent une garde plutôt débonnaire. Mais essayez donc d'arracher son os à un chien, même s'il est gras! « Kein papier, kein brot! » (Pas de papier, pas de pain!) La méthode de persuasion n'ayant aucun effet positif, le ton monte. Les gars qui reviennent du front ne sont pas patients. Bientôt les insultes pleuvent, puis les coups. Les trois pauvres gardes sont mal en point et finalement garrottés, malgré leurs hurlements de porcs qu'on égorge. L'assaut est donné sur le magasin de vivres. En quelques minutes, tout est vidé. J'ai encore chaud au ventre en repensant à la sensation extraordinaire que m'a procurée ce pillage. A ce moment-là, j'ai compris qu'on pouvait être pirate. Un plaisir animal, total! Les bras chargés, nous disparaissions dans la nuit.

La coupée qui relie la terre au navire est verglacée. J'aborde avec d'infinies précautions les planches dangereuses. J'avance à petits pas, soucieux de ne rien per-

dre de mon butin. Soudain, au beau milieu, c'est le faux-pas, la glissade et un sinistre plongeon dans l'eau noire et glacée! Du coup, je lâche tout! Je sens avec consternation les boîtes de conserves me glisser le long du corps et disparaître.

Tout gosse, lorsque j'apprenais à nager dans ma lointaine Moselle, un grand m'avait enseigné le système. « Si tu tombes à l'eau, laisse-toi couler, et garde ton calme! » Plus vite que le temps de l'expliquer, je me laisse aller, les bras le long du corps. Ma tête devient lourde, prête à éclater. Des visions colorées, je me revois tout « môme », je vois ma femme, mes gosses et un copain d'école, allez-y comprendre quelque chose! D'un coup de reins énergique, je refais surface. Je me débats. Enfin je parviens à accrocher cette satanée coupée glacée. Tel un crabe à un rocher, je m'agrippe et je me hale péniblement. Ruisselant, je remonte la planche à plat ventre. Transi et mouillé, je m'engouffre enfin dans la descente du poste avant. La lampe tempête du plafond se balance au gré du roulis. Tant bien que mal, je me glisse dans le poste déjà plein comme un œuf. J'écrase par-ci une main, par-là un pied. Eux, ils mangent! Moi, je retire péniblement mes bottes pleines d'eau, ma veste trempée et mon casque ridicule. Chance, tout à l'heure, je n'avais pas mis mon manteau.

Le halètement précipité des pistons des machines me réveille. Ainsi nous avons appareillé. Dans le poste, je suis seul. Où sont donc tous les autres? J'enfile mes vêtements mouillés et je monte sur le pont. Il fait jour, le soleil déjà haut a tôt fait de me sécher. Lentement nous remontons le Danube qui charrie glaces et troncs d'arbres. Le flot est rapide et rageur, il inonde les nombreux îlots boisés dont le fleuve est parsemé. Sans faire

relâche, nous laissons Galatz à tribord, et c'est à Braïla, plus en amont, que le voyage s'achève.

*
**

Appuyé au bastingage je contemple le port, la ville blanche, et les coupoles brillantes des nombreuses églises de Braïla.

Un coup de sifflet, la bordée de quart est au poste de mouillage, le navire est mouillé à une demi-encablure des quais, au milieu de nombreux autres navires.

Fusil en bandoulière, cartouchières au ceinturon, je débarque ici avec d'autres marins. Nous saluons le pavillon à la coupée et sautons dans un canot. A la gaffe, nous déboîtons; le courant déjà rapide nous fait dériver vers l'aval. Il faut souquer dur pour atteindre la rive.

PREMIERS JOURS A BRAILA

Nous nous dirigeons vers le centre de la ville. Des tramways antédiluviens circulent en cahotant, dans un tintamarre de ferrailles et le tintement aigrelet des clochettes. Nous nous amusons à en emprunter un! Force nous est de rester sur la plate-forme arrière. En gros caractères, une affiche en roumain et en allemand précise : « L'intérieur de la voiture est réservé aux citoyens roumains! Les porteurs d'appareils photographiques ne sont pas admis dans le véhicule. » Nous admirons la dextérité du wattman réussissant à manœuvrer au beau milieu de cochons noirs qui circulent en famille sur la chaussée, renversent les poubelles, se goinfrent d'ordures et fouillent méticuleusement les caniveaux d'eaux usées. Aux carrefours, les agents de police règlent la circulation des voitures à grands coups de sifflet et celle des cochons à grands coups de bottes.

Sur les murs, quelques affiches de cinéma : titres français, vedettes françaises, mais des films d'il y a dix ans.

Dans un quartier à proximité de la Strada Teatrului, nous arrivons à notre nouvelle base. Mazette! La Kriegsmarine a bien fait les choses. Le portail que nous franchissons est magnifique. Un grand parc est plein d'ombre et de fleurs. Le mur bas qui le clôture est surmonté d'une grille noire en fer forgé, splendidement ouvragée. Au bout d'une allée de dalles marbrées se dresse un hôtel de style victorien. Un large escalier en mosaïque d'une dizaine de marches donne accès, par une grande entrée à tambour, à un immense hall.

Au lieu du portier chamarré, un quartier-maître est installé derrière le comptoir de réception. Téléphones, tableau avec clés numérotées, rien ne manque. Nous lui signalons notre arrivée. Occupé, il nous invite à patienter. Machinalement je m'adosse au mur et j'aperçois, à l'abri des regards, sur une tablette, bien posé à plat et à portée de la main, un pistolet mitrailleur, le chargeur engagé! Le silence est rompu seulement par le tic tac monotone de la grosse horloge murale. Un planton nous renseigne. A droite, derrière la porte vitrée, le bureau et les appartements du commandant. En face, ce large escalier conduit au premier étage au mess et aux chambres des sous-officiers, et au second, aux chambres du personnel. Au sous-sol, la salle de restaurant.

C'est vraiment grandiose.

Nous attendons depuis dix minutes quand surgit un second-maître en uniforme kaki, le teint jaune et bilieux et les lèvres pincées, le « spisse ». Instinctivement, nous rectifions la position. Il nous toise sans aménité puis examine livrets et feuille de route. « Ordnung muss herrschen. » (Il faut de l'ordre.) D'abord la douche, par mesure sanitaire. Pour moi, depuis mon bain de Sulina, ce ne sera pas un luxe! Ensuite le coiffeur, pour la coupe réglementaire, enfin le magasin d'habillement, pour

renouveler les uniformes. Ainsi remis à neuf et muni d'un nouvel équipement, je perçois même, à la trésorerie, l'arriéré de ma solde! Dire qu'il y a quarante-huit heures, j'ai vu une armée en déroute. Et maintenant, je retrouve des Allemands méthodiques, efficaces, organisés.

Le lendemain, nous nous présentons au commandant, c'est un lieutenant de vaisseau tout rond avec une figure rougeaude. Il porte la Croix de Fer de première classe, et l'insigne du parti. Nous sommes affectés à la compagnie de transport par mer qu'il commande. Je suis nommé maître d'hôtel aux heures de repas et vague-mestre le reste du temps.

J'inaugure mes nouvelles fonctions en envoyant des bonbons à mes deux petites filles.

Voici trois jours que je suis à Braïla. A l'entrée du parc, je prends l'air en regardant les passants. Un gosse en jouant sur le trottoir, s'étale de tout son long. Il hurle. La jeune fille qui l'accompagne se précipite, le relève et s'efforce de le consoler... en français! Sous le coup de l'émotion, mon cœur bat la chamade, un peu comme un naufragé qui aperçoit une voile.

Lorsqu'ils passent devant moi, je leur lance un bonjour amical en français. Surprise, la jeune fille s'arrête et me dévisage.

— Vous êtes de la L.V.F.?

— Non! oh non!

— Alors cet uniforme?

— Je me présente : Robert Bour, marin français, Lorrain, incorporé de force dans la marine de guerre allemande!

Son visage se détend. Encore sur ses gardes, elle sourit cependant. L'enfant, lui, a cessé de pleurer. Mais

je n'ai pas l'honneur de lui plaire. Il examine mon uniforme avec dégoût. Elle me confie :

— Il ne peut pas souffrir les Allemands! Il me met parfois dans des situations difficiles. Mais vous devez être bien isolé. Je suis persuadée que mes patrons vous recevraient avec amitié. Venez donc les voir demain.

Et elle me donne leur adresse.

En Roumanie, la tenue réglementaire est celle du corps expéditionnaire d'Afrique. Pas de fusil, seulement une baïonnette au ceinturon. Je me rends ainsi à l'invitation.

A cinq minutes de la base je trouve la villa sur la porte de laquelle un bristol est barré d'une bande tricolore. Intimidé, je manie le marteau de bronze. Une servante roumaine à tablier blanc et coiffe de dentelle m'ouvre. Dans un français approximatif, elle réussit à me faire comprendre que je suis attendu.

Le calot à la main, à pas assourdis par des tapis épais, je la suis le long d'un grand vestibule. Elle m'introduit dans un salon où se trouvent une vingtaine de personnes. A ma vue, les conversations s'arrêtent, les regards se tournent vers moi. Gêné, je m'arrête et me compose une attitude en jetant un regard circulaire sur les tableaux qui ornent la pièce. Un homme vient vers moi. De taille moyenne, frisant la quarantaine, jovial, les mains tendues, souriant, M. Guyonnot, le maître de maison, me souhaite la bienvenue et me présente à ses amis. Je serre des mains, mais je sens que tous m'observent. L'atmosphère très calme me rassure cependant.

Bientôt on me fait subir un petit interrogatoire discret mais précis. A l'aise, je n'ai rien à cacher, je raconte.

L'annexion de fait de l'Alsace-Lorraine, mon incorporation et mon périple à travers l'Europe. En passant, je mentionne, à dessein évidemment, ce que je sais des atrocités nazies et des camps de concentration. On m'écoute attentivement. Peu à peu l'atmosphère s'est détendue. J'apprends que notre hôte est un exportateur de céréales originaire de Saint-Nazaire. Sa femme est de Vatimont, un vrai patelin lorrain. Et j'apprends encore que lui et ses invités français et roumains sont des commerçants de la ville.

Le sort décidément me favorise. Me voici avec de nouveaux amis. Alors je n'hésite pas. J'interroge M. Guyonnot.

— Puis-je vous demander s'il y a à Braïla un représentant de la France? Cela pourrait m'aider sérieusement.

— Certes! il y a bien un consul, pas bien loin d'ici, en face du Parc municipal. Mais je le fréquente assez peu. Il faudra vous débrouiller seul.

Il n'a pas l'air très chaud. Je n'y prête pas garde, tout à la joie d'avoir retrouvé un peu de la France.

Le lendemain matin, je me rends donc chez le consul.

Debout, un homme grand sans signes particuliers, me regarde entrer dans son bureau. « Export-Import » ai-je lu sur sa plaque. Mon uniforme semble visiblement l'agacer.

— Vous désirez?

— Voilà, je suis Alsacien-Lorrain, incorporé de force.

— Oui, oui! Je connais! Et alors?

— Je voudrais quitter la Roumanie clandestinement. J'ai vu que vous faisiez l'import-export. J'ai pensé que vous pourriez me faire passer en Turquie? Là je pourrais au moins retrouver ma véritable nationalité, et peut-être rejoindre la France Libre.

— Je vois... Mais je n'ai que votre parole. C'est peu! Hier, un autre soldat allemand est venu ici, pour la même raison. Un Alsacien, m'a-t-il dit. Avec un accent.

— Oui, bien sûr! Vous savez, les Alsaciens ne s'en défont jamais tout à fait.

— Peut-être! Mais... il était sous-officier.

— ...

— Monsieur, vos affaires vous regardent. J'ai les miennes, elles me suffisent.

Froid, distant, il me reconduit. Je le quitte sans un mot.

Au bout de la rue, se dresse une caserne roumaine. A l'entrée, devant la guérite, une sentinelle monte la garde. Assis sur un tabouret, le soldat tient entre ses genoux un long fusil au bout duquel pointe une baïonnette. Il suit d'un œil intéressé le spectacle du jardin municipal, en face. Le soir, sous les arbres, des femmes se livrent clandestinement au plus vieux métier du monde! Mais là aussi, les nouveaux maîtres nazis vont mettre de l'ordre. Surveillance sanitaire, patrouilles, tout est mis en œuvre pour protéger la santé et le moral de l'armée d'occupation.

D'ailleurs, le chef de l'Etat roumain, le maréchal Antonesco, est un allié fidèle. Et si l'armée de ce pays est peu aguerrie, pauvre en matériel, Berlin, autant que possible, y porte remède. L'armement est équivalent à celui de la Wehrmacht. La milice fasciste du maréchal, la Garde de Fer, forme des cadres tout dévoués à la cause commune! Pour quelque temps, du moins.

Entre deux embarquements sur les bateaux de la base, les marins n'ont vraiment qu'un seul souci. Manger et boire, manger et boire! Mais pour pouvoir manger et boire, il n'y a qu'un moyen dans ce pays corrompu :

trafiquer. D'ailleurs, Roumains, Bulgares et Grecs s'y entendent à merveille. Tout leur est bon. Aussi le matériel de l'armée d'occupation subit-il des coupes sombres. Pneus, pièces, moteurs, tout y passe. Certains vendront même des véhicules, des armes. Ah, certes, la police de Berlin et celle de Bucarest sont vigilantes. Aussi il n'est pas rare de voir un marin ou un soldat, encadré par la prévôté, partir sans laisser d'adresse. Souvent un commerçant tire ses volets et rejoint ses complices en marché noir dans une prison. Le tribunal spécial est expéditif : l'acquittement ou la mort!

J'avais, moi aussi, bazardé tout un stock de linge de corps et de souliers à un commerçant de la ville. On découvre ainsi une importante somme d'argent dans mon armoire. Sommé par le commandant d'en indiquer la provenance, je soutiens que j'ai rapporté ces Marks de ma dernière permission. Au bénéfice du doute, il me gratifie d'un non-lieu!

Depuis ce matin, je suis détaché de la base. La Direction du port de Galatz m'a chargé d'assister un pilote de Hambourg, un vieux marin, pour la vérification des appareils de navigation des navires de transport de troupe. Ainsi passons-nous en revue le *Tolila*, le *Toja*, le *Dacia* et d'autres dont les noms m'échappent aujourd'hui.

Pour ces contrôles, l'ancre du navire est mouillée par grand fond, deux ou trois fois le tirant d'eau du navire, afin que celui-ci puisse facilement évoluer sur son aire. On l'amarre à un remorqueur qui, lentement, lui fait faire un tour complet tandis que le pilote apporte les corrections voulues à l'aiguille des compas, en se fixant sur un point déterminé de la côte.

Celui qui annonce le moment précis où le navire est aligné, c'est moi. J'en profite, en douce, pour donner le

« top » quelques degrés avant ou après, faussant ainsi l'orientation du compas.

Autour de nous, des navires de tout tonnage, chargés de matériel et de vivres, appareillent vers la Crimée. Des vedettes les escortent. Les équipages sont presque tous composés de marins de la base. Ainsi une fois de plus, j'ai Dieu seul sait pourquoi, un régime de faveur.

Comme chaque soir, vers 16 heures, mon service terminé, je rentre du port à pied, décontracté. J'ai les mains dans les poches et une cigarette aux lèvres, ce qui est évidemment contraire au règlement. Au détour d'une rue, à proximité de la base, brusquement une « Kubelwagen », une voiture amphibie, débouche.

A ma vue, la voiture s'arrête! L'officier me fait signe d'approcher. Son allure et son expression ne me disent rien qui vaille. Un coup dur? Sans me départir de mon allure nonchalante, je m'approche. Mais arrivé à hauteur de la voiture, je détale. Je fonce dans le parc tout proche. Par la porte de service derrière l'hôtel, j'entre, je grimpe les escaliers quatre à quatre. J'arrive dans ma chambre, heureusement vide. Sans reprendre souffle, j'arrache ma vareuse, mon tricot, et devant le lavabo je me passe les joues au savon à barbe! Trente secondes plus tard, la respiration est tout juste revenue, la porte s'ouvre brutalement. L'officier de la Kubelwagen fait irruption comme une bombe. C'est un jeune loup, un lieutenant d'état-major au pantalon aux larges bandes rouges. Casquette à pont sur la tête, le regard dur, il inspecte la pièce. Lentement, il s'avance vers les armoires, brusquement il les ouvre et examine l'intérieur. Ensuite il condescend à se baisser pour regarder sous les lits. Il a la technique! Mais voyons, il n'y a ici qu'un marin du III^e Reich qui fait sa toilette! De plus en plus nerveux, perdant son flegme, il m'interroge.

— «Kein matrose hier gleich eintreten?» (Pas de marin entré ici à l'instant?)

— «Mein Herr Offizier! Ich will gern Sie helfen! Aber... zeit ein halb stunde bin icht hier, und ich niemand gesehen!» (Non, monsieur l'officier. Je voudrais tant vous aider! Mais... il y a une demi-heure que je suis là, je n'ai vu personne!)

Il hausse les épaules, me regarde.

— «Dumkop!» (Imbécile!)

30

MAI 1944

Le haut commandement du secteur sud fait procéder en catastrophe à l'évacuation de la Crimée. Nous sommes en mai. Même si l'événement est moins subit, c'est un nouveau Dunkerque. L'« A.S.M. » abrégé de « Admiral Schwarzes Meer », commandant des forces tactiques de la mer Noire est chargé de l'organisation. Un seul moyen, une navette de tous les navires de guerre et de commerce allemands et roumains à travers la mer de Kertch. Il réussit à en rameuter une centaine qui, protégés par la Luftwaffe, procèdent à l'évacuation de milliers de soldats. Ces rescapés campent un peu partout. A la base, on en rencontre jusque dans le parc, assis ou allongés, silencieux, complètement atones! Beaucoup sont blessés, portent des bandes de pansement en papier, noirci de sang séché.

J'avise un jeune adjudant d'infanterie, blessé à la tête. Je m'assieds près de lui.

— Alors, ça a été dur? lui dis-je en lui offrant une cigarette.

Il me dévisage d'un regard las, vide. Puis, sans doute heureux de rompre la solitude, il parle, il parle comme on viderait son cœur, ou peut-être pour s'exorciser une fois pour toutes de ces visions d'horreur.

— Sébastopol, dit-il, on revient de Sébastopol! Ma division était en cantonnement. On a reçu l'ordre de décrocher. J'ai emmené ma section sur la côte. C'est là que j'ai compris. Tout le monde fichait le camp! On a attendu. A quelque distance, des bateaux arrivaient dans la rade. Ça faisait une fumée d'enfer. L'embarquement a commencé sous le feu! Les canons russes tiraient, tiraient. La mer brûlait. Des navires coulaient. Les marins couraient sur les ponts en flammes. Les soldats sautaient dans la mer qui brûlait. C'était effroyable. Finalement avec ce qui restait de ma section, nous avons réussi à récupérer un canot vide qui dérivait. On avait de l'eau jusqu'à la ceinture!

Tout en parlant, avec un bâton il dessine des cercles dans le sable devant lui.

— J'ai décidé de risquer le tout pour le tout! On s'est dirigé vers les navires. Et moi j'ai eu la chance de sauter, avec quel mal, dans une vedette qui était déjà comble. Tu aurais vu tes copains, les marins. Quel mal ils ont eu à se frayer un passage à travers les épaves, tout le matériel et tous les noyés qui flottaient. Après on s'est mis en convoi. Et puis on est arrivé ici. Dis donc, ça fait combien de kilomètres depuis Sébastopol?

— A peu près 500, répondis-je. Et maintenant? Qu'est-ce que tu vas devenir?

— Bah, comme les autres, j'attends! Il paraît qu'on va réembarquer pour remonter le Danube jusqu'en Allemagne! Dire que je n'ai pas revu un seul de mes gars.

JUIN-JUILLET

Si M. Guyonnot est originaire de Saint-Nazaire, sa femme et moi sommes des Lorrains de souche, nos deux villages sont distants de 30 kilomètres à vol d'oiseau. Quand on se retrouve à 3 000 kilomètres, on fraternise vite! Aussi, quand mon service ne me retient pas à la base, je rentre en « famille ». Le soir mes amis ont l'habitude de dîner au restaurant, désormais ils m'y emmènent. Je deviens donc un habitué d'un restaurant chic de Braïla. Tous trois, nous faisons honneur à la cuisine roumaine, aux vins doux, aux grillades sur la braise, à la « tzouika ». Petites tables, nappes blanches; couverts étincelants, musique tzigane. Ce soir les musiciens sont un couple de gitans basanés. L'homme, en costume traditionnel, chemise blanche, au col et aux poignets de dentelle, pantalon serré par une large ceinture rouge, des anneaux d'or aux oreilles, joue du violon tzigane. Sa compagne, à la longue robe bigarrée, aux cheveux aile de corbeau, un accroche-cœur à la tempe, glisse entre les tables espérant recueillir quelques leis. Cette journée du 6 juin 1944 a été vraiment très chaude en

Roumanie. Aussi nombreux sont les clients qui profitent de la fraîcheur du soir. On rit, on devine bien, parmi ces dîneurs, des officiers de l'armée d'occupation en civil, mais qu'importe! La douceur de ce soir permet de les oublier un peu. Dans le brouhaha confus des couverts et des conversations, soudain le speaker de la radio roumaine annonce un communiqué spécial. Les conversations s'interrompent. Le violoniste relève son archer, la femme s'immobilise. Dans le silence général, on entend :

« Aux premières lueurs du jour une immense armada de navires a débarqué sur les côtes de la Manche. Les forces allemandes ont réagi avec rapidité et efficacité. »

C'est la stupéfaction. A notre table, nous avons du mal à cacher notre allégresse! La consternation que nous lisons dans les yeux de nos voisins ne fait qu'accroître notre joie. Déjà les commentaires commencent et vingt fois le mur de l'Atlantique est défendu et démoli. Naturellement je repense aux discussions françaises de 1940 sur la ligne Maginot. Rapidement le restaurant se vide. Mais en ville tout le monde discute, avec quelle passion, du débarquement allié. Il faut dire qu'ici à Braïla, avec la poussée soviétique à l'est immédiat, la création d'un front ouest donne de façon quasi physique la sensation de l'étau qui se constitue et qui va tout broyer.

Vite nous rentrons chez mes amis. La radio anglaise est brouillée à tel point que nous ne pouvons rien savoir de plus. Mais dès le lendemain, et les jours suivants, les journaux roumains sont remplis de nouvelles du front français. Je lis des noms qui font battre mon cœur : Saint-Lô, Avranches, Arromanches. Des parachutistes à Sainte-Mère-l'Eglise... Le général allemand qui commande les troupes de Roumanie est furieux. Peut-on empêcher les hommes de penser, de juger? Comment alors préserver un moral de plus en plus en baisse?



Le matelot Robert Bour
à bord du croiseur « La Marseillaise », en 1940



Le monument aux morts de 1914-1918 de Metz est lui aussi annexé.



La gare centrale de Metz pavoisée. *(Photo Paul de Busson)*



Metz. Rue Serpenoise.

(Photo Paul de Busson)



Metz. Entrée de la rue des Jardins.

(Photo Paul de Busson)



De jeunes Lorraines passent devant le conseil de révision.
(Photo Paul de Busson)



Départ de jeunes Messins pour le Service National du Travail Obligatoire.
(Photo Paul de Busson)



Retraite des troupes allemandes de Simféropol, en Crimée.

Gültig für alle Züge

Kleiner Wehrmachtfahrschein, Teil 2

(Gilt als Fahrausweis und ist bei Beendigung der Reise auf dem Zielbahnhof abzugeben)

für --- in Buchstaben --- Personen in der 1. Klasse
 für -- in Buchstaben --- Personen in der 2. Klasse
 für 1 in Buchstaben **eine** Personen in der 3. Klasse
 für -- in Buchstaben --- Diensthunde

für am Gepäckschalter aufzugebendes Reisegepäck (nicht Handgepäck)
 von --- in Buchstaben --- Personen
 zur einmaligen Fahrt auf der Eisenbahn
 von Bahnhof **N i k o l a j e w**
 nach Bahnhof **H a m b u r g**
 über **-//-**

Das Fahrgeld ist zu stunden.

Ausgefertigt am **10. Februar** 194 **4**

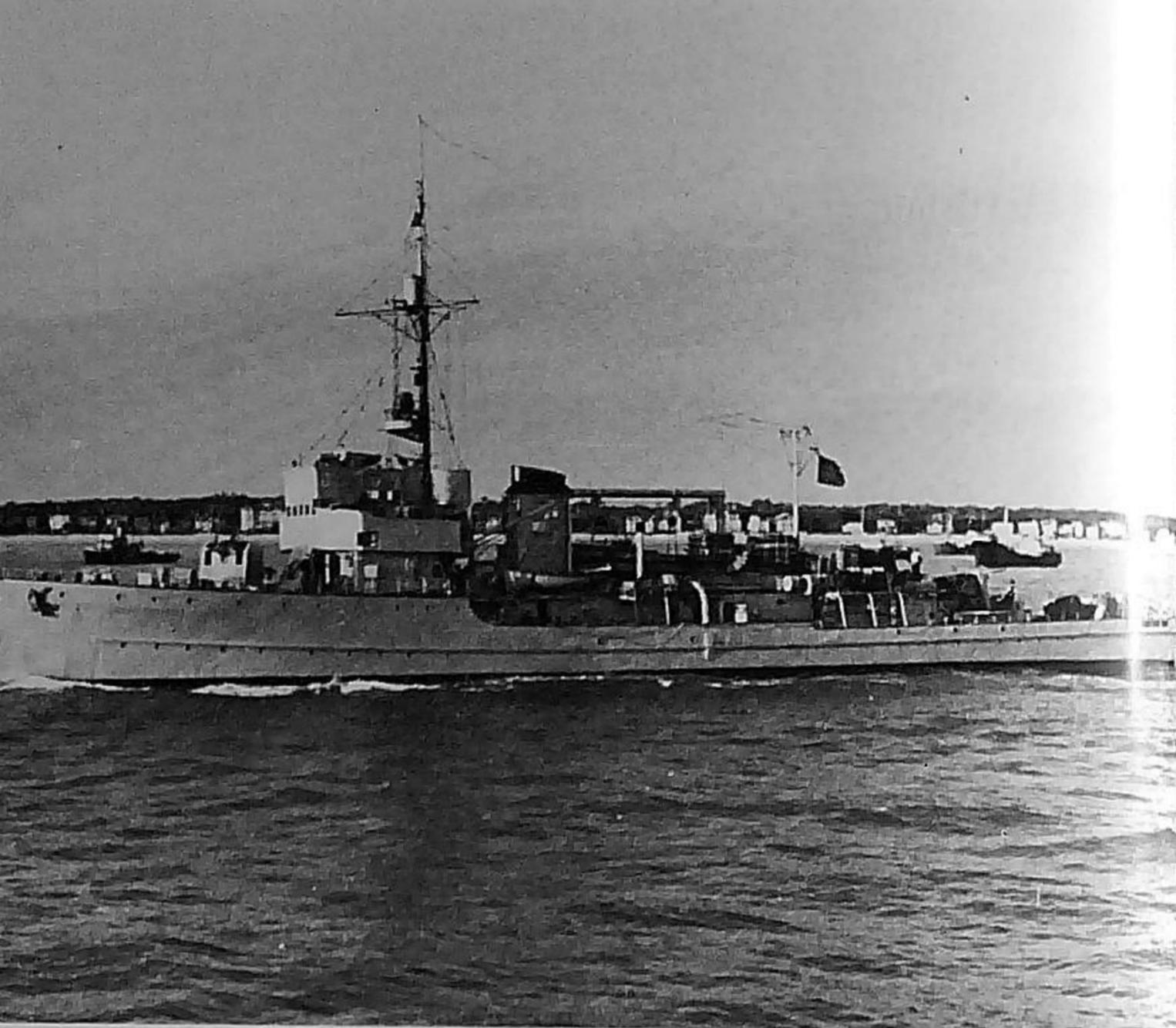
(Dienststempel)

Dienststelle
(Truppenteil bzw. Feldpostnummer)
Sp. Nr. 1303 C
(Unterschrift, Dienstgrad, Dienststellung)
Kapitänleutnant d. R.
u. Dienststellenleiter

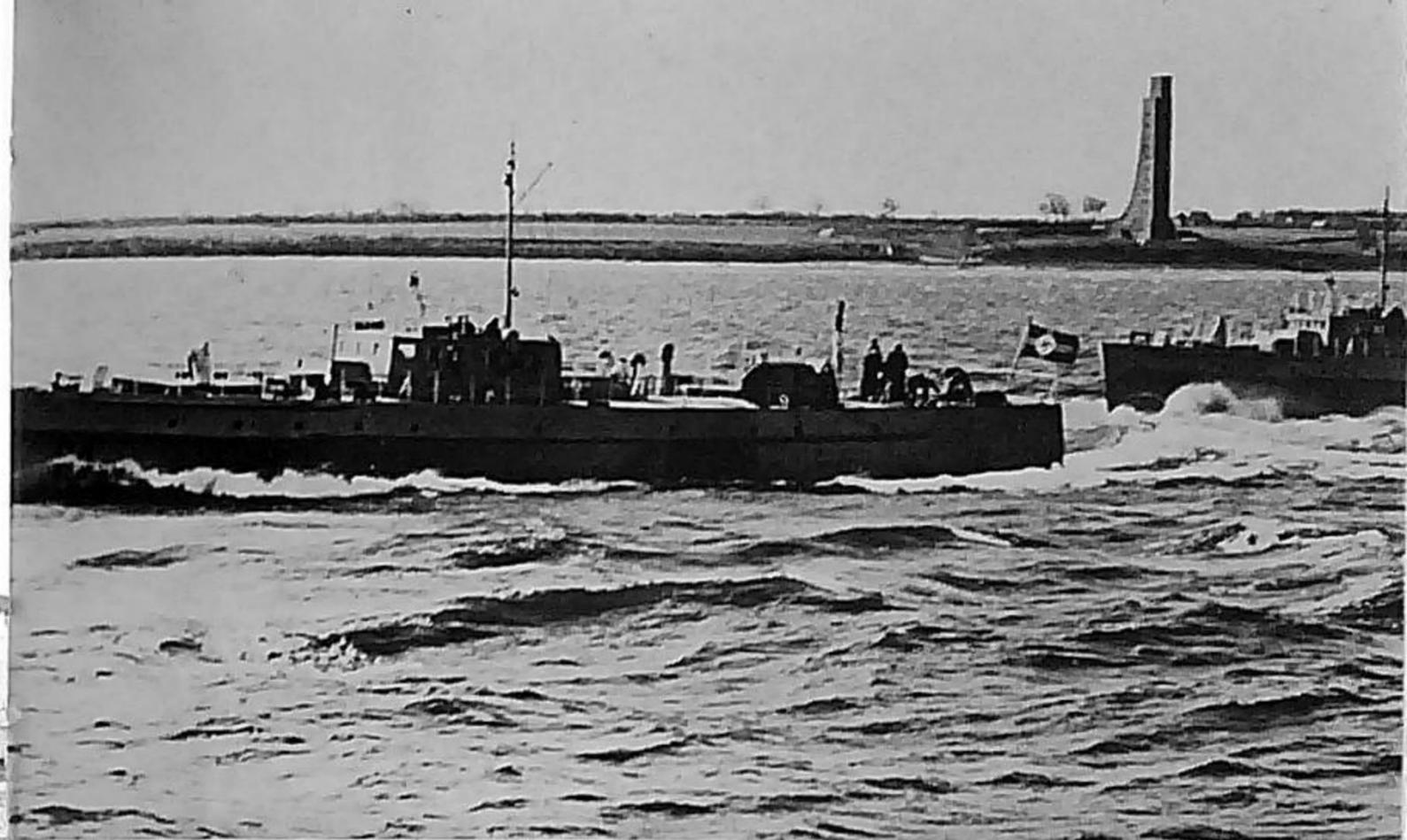
Ordre de route de Robert Bour pour Hambourg.

Dieser Fahrschein gilt nicht für Straßenbahnen, Seilbahnen und Kraftomnibusse, auch nicht für den Seedienst Ostpreußen, sondern nur für Strecken der Eisenbahn

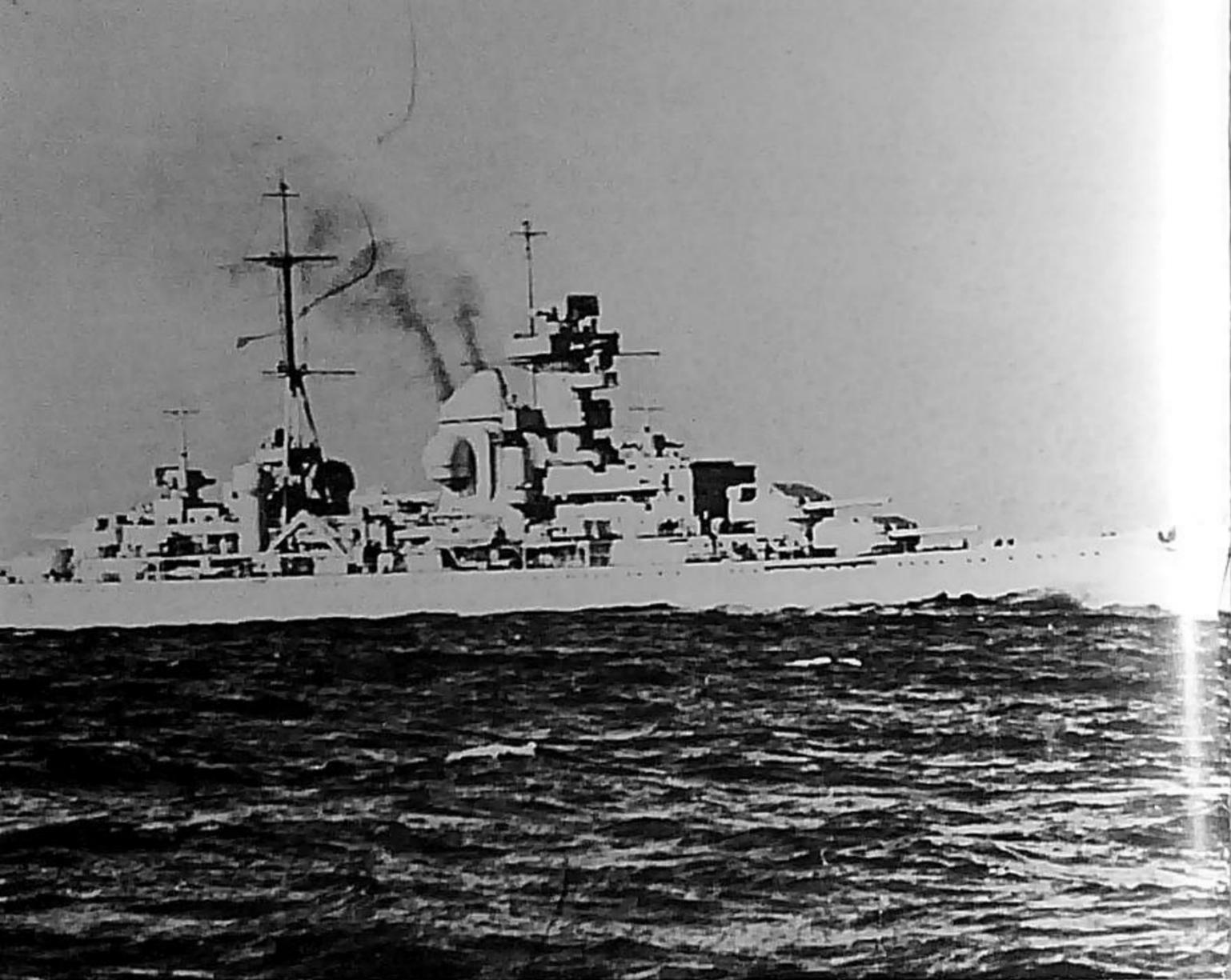
1. Eigenmächtiges Benutzen einer höheren Wagenklasse ist verboten.
2. Die Inanspruchnahme von Wehrmachtfahrkarten oder Fahrkarten des öffentlichen Verkehrs für die im Wehrmachtfahrschein bezeichnete Strecke ist verboten.
2. Dienstgrad, Vor- und Zuname des Reisenden:
(bei mehreren des Transportführers)
Matr. I B o u r Robert
4. Zweck und Veranlassung der Reise: **Dienstreise**
5. Dieser Fahrausweis ist bei der Fahrkartenprüfung durch die Eisenbahn und bei der Zugkontrolle durch die Organe der Wehrmacht vorzuzeigen.



Dragueur lourd de 600 tonnes.



Dragueurs côtiers de 90 tonnes
passant devant le monument aux morts de la Marine de Kiel.



Le croiseur lourd de 10 000 tonnes « Prinz Eugen ».

*
**

Aujourd'hui j'assure la permanence au central téléphonique. Installé au bureau de la réception, je pointe les communications et effectue les liaisons.

Dans le hall, résonne le va-et-vient des militaires de tous grades en instance de départ vers d'autres cieux. Car c'est ici qu'on accomplit les formalités. Soudain, entre un matelot à l'air vraiment désespéré. Il tourne son bonnet dans ses mains et examine le hall d'un air ahuri. J'ai l'impression qu'il se croit dans le Saint des Saints de la marine, et ça ne m'étonnerait nullement qu'il fasse la gémuflexion. D'un geste, je l'invite à s'approcher. Il arrive lentement, pieusement. Il est encore plus abruti de près que de loin. Il passe derrière le comptoir et, tout d'une traite, me dit à l'oreille :

— Chef, je suis en mission secrète. Le commandant m'envoie ici prendre des papiers. Nous devons traverser les Dardanelles avec notre vapeur pour transporter en Grèce un matériel important, canons, mitrailleuses et munitions. Tout est à fond de cale, recouvert de charbon. L'équipage sera en civil et nous battons pavillon commercial de la marine marchande.

Je me demande si je dois l'envoyer au bureau d'admission de l'hôpital comme fou, ou à la police comme simulateur, ou encore au bureau de contre-espionnage comme agent de renseignements. En fin de compte, je l'envoie à la cuisine se restaurer. Je ne l'ai plus revu!

*
**

Ce soir, au restaurant, M. Guyonnot a un invité. Dès l'abord, je sens que je l'intéresse. Au cours du repas, sans avoir l'air d'y toucher, il réussit à me situer. Enfin, entre la poire et le fromage, il attaque.

— Alors, mon jeune ami, vous êtes réellement français, un patriote français englué par le système nazi. Le port de cet uniforme ne doit pas vous être agréable!

— Oh! vous savez, j'ai la chance que ce soit un uniforme de la marine. Comme les marins de tous les pays se ressemblent, cela m'est nettement moins pénible.

— Bon, bon, dit-il, on se tient sur ses gardes... vous pourriez pourtant, si vous le vouliez, rendre service aux Alliés. Vous êtes au courant des mouvements des navires, par exemple?

— Certes, admetts-je, comme tous les hommes de notre base. N'importe qui peut fournir des indications de ce genre.

— Oui, bien sûr, mais pourquoi, eux, iraient-ils aider leurs ennemis? Vous, en le faisant, vous aideriez vos amis. Tenez, tout bêtement, connaissez-vous des transports de matériels en mer Noire dans les jours qui viennent!

— Mais oui, dis-je avec une certaine fierté candide. Trois cargos vont appareiller vendredi vers le Pirée, chargés d'armes et de munitions. Ils seront à Sulina sans doute samedi dans la soirée.

— Bien, bien, sans doute est-ce un renseignement banal, mais peut-être intéresserait-il l'Amirauté britannique... En somme, votre séjour en Roumanie n'est pas trop désagréable...

Et la conversation s'oriente vers des sujets plus anodins.

Huit jours après, coïncidence, hasard ou corrélation, je ne sais, j'apprends que les trois cargos ont été arraisonnés par la flotte anglaise!

*
**

Ce jour-là, on nous réveille à 3 heures du matin. Une tasse de café rapide et toute notre bordée est embarquée dans des camions bâchés du commandement de la place. Un peu interloqués, nous percevons une journée de vivres et des outils de terrassement. Puis, sans plus d'explications, nous prenons la direction de Galatz.

Durant toute cette matinée de juillet, sous un soleil de plus en plus haut et de plus en plus chaud, torse nu, suant, ahanant, soufflant, nous creusons des trous individuels, des fossés antichars et de longues tranchées à travers d'immenses champs de blé. Afin d'activer les travaux, on engage des parisiens. A la pause, faute d'ombre, on s'installe dans les boyaux frais, on mange et on discute. Maintenant nous savons de quoi il s'agit, ces travaux ont pour but de freiner la poussée soviétique. Près de moi, des jeunes, frais émoulus de Kiel, sont persuadés que nous faisons une base de départ pour la reconquête, la victoire finale, quoi!

Inutile d'essayer de les détromper, les pauvres, les événements se chargeront bien de le faire, et sans traîner!

En fin d'après-midi, chez M. Guyonnot j'écoute la radio roumaine. Les nouvelles sont tellement mauvaises que j'ai le moral au beau fixe. Il y a quelques jours, le maréchal Rommel a été blessé lors d'une attaque aérienne. Cherbourg et Caen sont évacués, par les Allemands. Les Alliés avancent. C'est une bénédiction.

Voici l'heure de partir au restaurant. A l'instant précis où mon ami s'apprête à tourner le bouton du poste pour l'arrêter, le commentateur annonce brièvement :

« Un groupe d'officiers séditieux de la Wehrmacht s'est rebellé contre le Führer et a fait exploser une bombe au cours d'une réunion organisée au G.Q.G. La bombe était placée dans une serviette. Le Führer est légèrement blessé, mais sa vie n'est pas en danger! »

— Pas de chance, commente mon ami. Combien de morts auraient été évitées... Et maintenant combien de morts cet attentat manqué va-t-il causer? Pas de chance!

De fait, il voit juste. Les nazis enragent et s'affolent. Des officiers félons, une révolte préméditée dans la Wehrmacht!... Hitler, par un discours aussi long que violent, rassure ses fidèles. Mais une répression sanglante s'abat sur l'armée et sur des civils. De ce jour, dans toute l'armée, comme signe de fidélité au Führer, le salut militaire est remplacé par le salut hitlérien. Par opposition à ceux qui ont voulu la mort du dictateur, il faudra dire « Heil Hitler », vive Hitler!

*SUSPECT CHEZ LES « MIENS »
SUR CHEZ LES « AUTRES »*

Dans la chambrée, étendu sur mon lit, mes réflexions sont brutalement interrompues par un vif tintamarre de voitures qui, à grands coups de freins, stoppent sous nos fenêtres ouvertes. Les portières claquent, des bottes martèlent le pavé.

Mon voisin de lit réagit.

— Merde! Encore un voyage de nuit, avec des pioches, pour aller à l'est bloquer les Russes!

— Non, répond un autre, ça doit être à l'ouest pour arrêter les Américains.

Cet humour noir ne soulève aucune réaction. Déjà, des coups de sifflets sont suivis de l'ordre de rassemblement. Qu'est-ce qui se passe?

Dans la cour, le second-maître de service met la compagnie au garde-à-vous, alignée sur trois rangs. Le nouveau « Spisse » — l'ancien nous a quittés la semaine dernière pour aller se faire soigner dans un hôpital psychiatrique — la casquette enfoncée jusqu'aux yeux, carnet en main, l'appel nominatif.

— Pas d'absents, mon commandant, rend-il compte. La compagnie est au complet.

Le commandant, un peu en retrait, est en conversation avec une espèce de capitaine de la police de sécurité. Diable! Il est rudement déférent envers ce type. Il le quitte un instant, fait quelques pas vers nous, s'arrête, salue, nous fait mettre à la position repos, se frotte le nez, tousse, visiblement gêné. Enfin, il parle.

Il nous dit toute l'amitié qu'il a pour nous. Il parle de notre bonne entente, de notre bon esprit, des coups durs encaissés ensemble. Moi, j'attends. Ce n'est pas pour nous envoyer des fleurs qu'on nous a rassemblés ainsi à l'improviste. Ce n'est pas pour nous la faire au sentiment, qu'il y a là dans l'ombre des policiers en civil et des camions de S.S. à toutes les issues. Enfin il se décide.

— Pourtant, ici parmi vous, il y a un espion, un traître.

Nous y voilà! Puis il termine, en invitant le traître à se faire connaître. Il ne lui sera fait aucun mal! A d'autres! L'officier de sécurité guette les réactions des marins. Pas un ne bouge. Qui pourrait être assez idiot pour se jeter dans la gueule du loup! Je n'aime pas cela. Je fais appel à toute mon énergie pour ne pas révéler mon malaise. Ce n'est pas que j'aie quelque chose de précis à me reprocher. Mais, sait-on jamais, avec leur esprit retors. Et puis les pistolets mitrailleurs qui brillent dans la nuit, braqués sur nous, n'ont rien de rassurant.

Quelques minutes passent qui me semblent une éternité. Le « traître » ne s'est pas fait connaître. Les marins sont figés dans un silence et une immobilité totale.

Alors Herr capitaine, désappointé, fait signe au commandant. Celui-ci soulagé, et comment, fait rompre les rangs. Encore sous le coup d'une frayeur incontrôlable, je remonte l'escalier, lentement, essayant de maîtriser

les battements désordonnés de mon cœur. Serait-ce moi qu'ils cherchent?

Mais pourquoi? Pourquoi oui, pourquoi non? Je suis dans le cirage total. Je me jette sur mon lit et pour donner le change à mes compagnons, je fais semblant de dormir. Enfin j'entends la section de S.S. qui, dans le vacarme des moteurs, repart et s'éloigne. Le calme revenu dans la base, peu à peu mon cœur s'apaise. Je suis rompu.

L'alerte a été chaude! Certes j'ai retrouvé mon contrôle. Mais désormais je suis aux aguets. Ma défiance naturelle s'est décuplée. Quelques jours après, je trie le courrier pour la distribution aux différents groupes. Je suis tout étonné de trouver une enveloppe à mon nom. Déjà sur la défensive, j'ouvre, et je trouve une carte de visite.

Schmitt. Récupérateur de ferrailles. Vichy, France.

A la main, on a écrit: « Désire avoir un entretien avec vous. » Au dos, on a ajouté: « Vendredi 18 heures, terrasse du café Roumain. Cravate rouge, journal plié sous un verre de bière plein. »

Je montre naturellement cette carte à M. Guyonnot.

— Méfie-toi, je ne connais personne de ce nom dans la colonie française de la ville.

Vendredi je suis de service. Ça arrange tout.

Circonstance troublante, le vendredi matin, le « Spisse » m'annonce que j'ai quartier libre.

Il faut tout de même en avoir le cœur net. Je me rends au rendez-vous.

Un homme m'attend, d'une trentaine d'années, svelte, les cheveux en brosse, un visage parfaitement quelconque, des vêtements sans recherche. A mon approche il se lève, me serre la main. En français, il se présente et m'invite à m'asseoir. Très vite, il m'explique qu'Alsa-

rien, il a été expulsé par les Allemands. Réfugié à Vichy, il fait partie d'un réseau de renseignements. Sa profession est une couverture commode qui lui permet de se déplacer facilement. Il récupère, m'explique-t-il de la ferraille pour les Allemands. Ainsi peut-il les fréquenter et recueillir des renseignements précis pour les Alliés. Il m'a repéré au restaurant. Etonné de voir un marin allemand s'exprimer en français et fréquenter assidûment ce restaurant chic, il s'est informé auprès du maître d'hôtel qui lui a donné mes coordonnées. Ça se tient, ça se tient même trop bien.

— Alors, puisque nous sommes solidaires, vous, un incorporé de force, moi un expulsé, vous un Lorrain, moi un Alsacien, puisque nous voulons tous les deux le retour de l'Alsace-Lorraine à la mère patrie, vous pouvez m'aider! Des renseignements sur les mouvements des navires, sur les transports de troupe, sur les effectifs de votre base, etc. Ça vous est facile. Et sans danger.

Je pense que je l'ai laissé suffisamment parler. Non, c'est trop facile et cousu de fil blanc. D'ailleurs, le tic nerveux qui me fait tapoter de la main sur la table, m'a repris. Et ça c'est un signe infaillible de danger!

— Voyons Herr Schmitt, dis-je en allemand, vous connaissez sans doute le devoir d'un vrai soldat du Reich!

Je me lève et je jette un regard circulaire dans la rue, recherchant ostensiblement une patrouille. Il se lève, aussi sec, à l'allemande.

« So Nichts zu machen! Schade! Armer Kerl! » rage-t-il. (Ainsi rien à faire. Dommage! Pauvre type!)

Il part et disparaît au coin de la rue. Moi, je paie les consommations, heureux de m'en tirer à si bon compte!

*
**

Une chute stupide. Je me retrouve avec une luxation de l'épaule gauche! Le service médical de la place me fait transporter dans un hôpital civil de Braïla.

Le petit bloc opératoire aux dalles de marbre blanc sent l'éther et le chloroforme. Un marin allemand, étendu sur la table d'opération, pour le personnel médical, c'est banal. Réduction d'une luxation de l'épaule sous anesthésie. Des Allemands, il en passe tous les jours. Des blessés de Crimée surtout. Le marin, lui, reprend conscience. Quand il est entré dans cette salle, sans un mot, on l'a couché sur la table. On lui a mis le masque à éther. Et puis plus rien. Et maintenant, réduit à la vie végétative il a des nausées de plus en plus vives. Il entrouvre les yeux. Deux infirmières bavardent à mi-voix. Une d'elles s'approche sans hâte, un récipient à la main. Pendant qu'il vomit, elle lui tient l'ustensile sous le menton, puis machinalement, tout en continuant sa conversation, elle lui essuie la bouche. Il veut se soulever, mais son bras est maintenu en écharpe. Alors il retombe. Et revenu au stade de l'enfance, il retrouve naturellement sa langue maternelle pour gémir : « Bon Dieu, ça fait mal! » Du coup, médecins et infirmières se retournent et s'approchent. Un docteur, dans un excellent français, s'informe avec l'inévitable gazouillis que donne l'accent roumain.

Je ne suis guère en état de donner de bien longues explications. D'ailleurs les Roumains ne sont-ils pas les alliés du III^e Reich? Ce que j'ai dit a dû suffire car, dès lors, je suis le malade le plus entouré de l'hôpital.

Avec des ménagements infinis, tel un grand blessé, je suis glissé sur un chariot. A pas comptés, un brancardier me conduit à travers les couloirs silencieux dans une chambre d'une dizaine de lits, où il me couche avec autant de soins qu'on le ferait pour un mourant. Comme je me sens de plus en plus vivant, je suis vrai-

ment gêné. Rien n'y fait. En sortant, il souffle aux neuf autres gars qui sont tous des grands blessés de Crimée : « Schweigen! Ihr! Jener, muss viel Ruhe! » (Silence vous autres! Celui-là a besoin beaucoup de repos!)

A peine est-il parti que j'éprouve le besoin de lier connaissance. Mon voisin de lit a l'air sympathique. Il a un énorme pansement à la main droite. Son visage est sillonné de rides, ses cheveux grisonnants. Il se penche vers moi et nous parlons de ce qui nous a conduits là. Quand il sait que j'ai une luxation de l'épaule, il se met à rire, à rire.

— Ces Roumains, dit-il, jamais sérieux, alors! Moi, dit-il, je peux bien te le dire, ce que j'ai à la main c'est la conséquence de six années de guerre! Oui, comme je te le dis. Voilà! J'ai été en Autriche en 1938 pour l'Anschluss, à pied! En 1939, j'étais en Tchécoslovaquie et en Pologne. En 1940, j'ai fait le Blitzkrieg, la campagne de France. Et après le front russe, un peu partout, même à Stalingrad, puis en Crimée. Oui, mon vieux. Alors je me suis dit : faut que ça finisse! Je me suis envoyé une balle dans la main droite... Je pense que je vais enfin rentrer à la maison.

Je suis comme un coq en pâte dans cet hôpital. Mais j'ai souvent entendu dire que les Russes, lors de leur avance, défenestrent les malades, et font subir des violences au personnel hospitalier. Je sollicite et obtiens au plus tôt mon départ de l'hôpital. Le bras gauche encore en écharpe, le bras droit chargé d'un colis de douceurs, dernier témoignage de sollicitude du corps médical, je rejoins la base.

L'ÉVACUATION

L'ambiance a changé pendant mon absence. Les civils employés à la base ont perdu leur sourire. Les gens que l'on rencontre en ville se détournent ouvertement à la vue d'un uniforme allemand. Des volets se ferment. Des insultes sont lancées à la cantonade. Et même des soldats ou des marins isolés sont attaqués dans les rues sombres.

L'hospitalité d'un pays ami se transforme insensiblement en hostilité d'un peuple occupé! Même l'itinéraire que je dois prendre chaque jour pour aller à la poste m'est fixé impérativement par le commandant et n'emprunte que les rues les plus passantes. La rue principale est la rue la plus fréquentée de la ville. Aussi la sécurité y est-elle plus grande pour les soldats. Dans les kiosques, les journaux étalent en gros caractères l'opération de débarquement en Provence, puis l'insurrection et la libération de Paris. Sur une étagère, entre deux piles de revues, un poste de radio diffuse des communiqués en langue française. Chose impensable il y a

seulement une semaine! J'écoute un instant. Puis, alors que je poursuis mon chemin, je suis attiré brutalement dans une ruelle déserte qui descend vers le port. Brusquement je me dégage, et fais face. Ils sont là, quatre jeunes. L'un d'eux braque sur moi un P. 38. violemment, je les apostrophe :

— Ça ne va pas? Voulez-vous foutre le camp, bande de petits cons!

Mon vocabulaire coloré et sans doute la langue française ont raison de leur hargne. Ils me regardent stupéfaits et... foutent le camp!

Depuis quelques jours, je n'ai pu me rendre chez mes amis. Aussi le lendemain matin, en revenant de la poste, je vais frapper à la porte. Personne! Etonné, je vais chez l'épicier du coin. Peut-être pourra-t-il me renseigner. Dès qu'il me voit, il me fait signe de passer dans l'arrière-boutique. Il m'offre un verre, et me confie.

— Toutes les familles françaises ont quitté la ville il y a trois jours. En voiture avec le maximum de bagages, ils se sont réfugiés dans la région de Brasow dans la montagne, à 300 kilomètres à l'ouest, en plein centre de la Roumanie!

Je le regarde, tout de même déçu. Mais je comprends subitement ma dernière conversation avec M. Guyonnot, la semaine dernière. En bref il avait dit : « L'important est de disparaître dans la nature, si les Roumains brisent le joug! »

Or le brave épicière m'explique.

— Tout le pays s'est soulevé en faveur du jeune roi Michel. A Bucarest, c'est la révolution. Le soulèvement menace Antonesco. Pour soutenir son allié fidèle, la Luftwaffe a bombardé la capitale! Monsieur, vous devriez écouter la radio royale, on n'y entend que « Vive le roi, le roi à Bucarest, Antonesco à Berlin, assassin de Jorga, Antonesco au poteau, valet de Hitler! » Alors

les Allemands auront du mal de s'en sortir. La Roumanie libre les brisera!

Quand j'arrive à la base, l'agitation règne. On déménage! Tous les marins sont au travail. Les moteurs sont démontés, les pièces répertoriées et emballées. Le matériel électrique, mécanique, tout ce qui peut être emporté est mis dans de grandes caisses, puis, emporté au port.

Le général commandant la place a réquisitionné tous les navires du port. Par rangées de trois, toutes les péniches sont reliées bord à bord par des haussières. A la barre, un matelot remplace l'ancien patron. En toute hâte, on remplit les cales. Sur le pont, des fûts de carburant sont serrés les uns contre les autres. Tous ces fûts sont ensuite recouverts de panneaux de bois. Et sur le plancher ainsi improvisé, on installe des matelas et des nattes. Avec une inconscience invraisemblable, sur ce sommier explosif seront étendus les blessés et les malades pour être évacués.

Le Service des subsistances de la Wehrmacht, c'est-à-dire l'énorme magasin à vivres de l'armée, brûle. Dans le désordre provoqué par la précipitation, règne le pillage. Je m'approprie quelques cartons de cigarettes bulgares et une caisse de bouteilles de cognac. Une grande partie des stocks transportés au port par des camionneurs civils disparaissent dans la ville.

Finalement, les navires disponibles sont chargés à ras bord. On est obligé d'abandonner dans les entrepôts des tonnes de matériel neuf. Le général n'a même pas la ressource comme à Nikolajew, de les faire détruire car la Roumanie reste en principe l'alliée de l'Allemagne.

Sur le quai du port, je rencontre une auxiliaire télé-

phoniste de la base. Elle est là avec beaucoup d'autres, sac en bandoulière, attendant l'embarquement.

— Alors, vous partez aussi? lui dis-je.

— Comme tout le monde! On va remonter le Danube!

— Je ne vois pas d'autre possibilité. Sur quel navire embarquez-vous?

— Le *Bamberg*, ma cantine y a déjà été transportée. Le Danube, c'est sûr, on le remonte?

— Mais oui! Pourquoi?

— Parce que c'est très dangereux. J'ai vu un télégramme du commandant marine Roumanie. Les Russes, qui sont à Constanza, foncent vers la Bulgarie par Negru Voda au sud-ouest. Ils veulent encercler les troupes de Roumanie et vont se rabattre sur le Danube à l'ouest. Ils n'ont que 150 kilomètres de route à franchir jusqu'à Oltenita, là où le Danube rejoint la Bulgarie. Et nous, en remontant le fleuve, nous en avons plus de 200. Ils y seront avant nous!

— Alons, allons, ne dites pas de bêtises! La Wehrmacht résistera. Tenez, je vous donne rendez-vous aux Portes de Fer. On y relâchera sûrement, je vous offrirai un verre!

Elle part, un peu réconfortée. Moi, je le suis beaucoup moins. L'avance russe est sans doute une menace pour bientôt. Mais l'attitude des Roumains est, dans l'immédiat, encore plus préoccupante. Pas plus tard qu'hier, un convoi semblable à celui que nous préparons, qui avait appareillé de Galatz et de Braïla pour remonter en Autriche, a été stoppé au pont de Cernavoda. Les soldats roumains y avaient installé une batterie d'artillerie; ils ont interdit le passage aux navires. Les pourparlers ayant échoué, les Allemands ont ouvert le feu pour forcer le passage. Les Roumains ont riposté. Finalement le barrage a été brisé, les navires sont passés. Mais les pertes ont été importantes de part et d'autre.

CERNAVODA

Nous sommes le 27 août. L'animation règne sur les quais. Tout le monde embarque. Sauf, toutefois, le vieux quartier-maître chef de Leipzig, médaillé de 14-18. Il a préféré disparaître sans tambour ni trompette. Chacun se hâte, veut quitter cette terre désormais hostile. Sur les navires, on a la sensation d'être davantage en sécurité. Du quai, je regarde la Compagnie de Transport embarquer sur le *Bamberg*. On hisse au mât avant la marque du commandant de flottille, trapèze blanc frappé d'une croix de Malte noire, le commandant est à bord. Voici le vieux pilote de Hambourg avec lequel j'ai, si j'ose dire, rectifié les compas. Au passage, il me confie.

— Je vais piloter le navire du commandant, tu montes?

— Eh! non, le commandant m'a confié la conduite d'une vedette. Mais, console-toi, tu as tout l'état-major! Et le personnel féminin, veinard!

Il me cligne de l'œil et franchit la coupée, son sac de marin sur l'épaule. Du bastingage, il me crie encore :

« Auf wiedersehen, Am Gottes Willen. » (Au revoir, si Dieu le veut.)

Vers 16 heures, le signal d'appareillage monte aux vergues du *Bamberg*. Sur sa passerelle les timoniers hissent les pavillons et les flammes conventionnelles. Sur celles des vingt-six autres navires, le signal est répété. Un remorqueur se place alors devant le *Bamberg* et le déhale jusqu'au milieu du fleuve. Quand le gros navire est en place, le remorqueur largue la grosse amarre que des marins du *Bamberg* hissent et lovent sur la plage avant. Nombreux sont les spectateurs aux fenêtres de la ville qui regardent la grosse cheminée du vapeur cracher une épaisse fumée noire et écoutent le mugissement des sirènes. J'imagine leur soulagement et leur joie de nous voir partir, mais je sens bien que le soulagement est encore plus grand de notre côté. Je n'en veux pour preuve que les regards d'envie des quelques soldats de la Wehrmacht qu'on a envoyés pour aider aux manœuvres d'appareillage et qui restent à terre.

Ainsi l'opération « retraite » a commencé pour la flotte de la mer Noire. Nul ne sait comment l'ordre de retraite a été donné. Le commandant marine Roumanie a-t-il agi de sa propre initiative et en opposition aux ordres reçus? Ou est-ce un défaut de liaison avec « A.S.M. » et le G.Q.G. qui a provoqué cette décision? Toujours est-il que la mer Noire a été évacuée par la marine allemande alors que partout ailleurs, à terre, l'ordre était de résister coûte que coûte. Au moment où nous partons, les premières troupes soviétiques entrent dans Galatz. En aval, un groupe de dragueurs de mines et de vedettes lance-torpilles doivent forcer l'estuaire du Danube pour se porter au secours d'éléments de l'armée d'Ukraine Sud isolés à Sulina.

Chacun des navires du convoi attend pour prendre sa place. J'ai tout le temps de faire le tour de ma vedette. A l'avant, le poste d'équipage, des placards, deux hublots qui distribuent parcimonieusement la lumière, deux couchettes, l'une en face de l'autre. Nous y avons déposé les bagages du commandant, nos sacs et nos armes. Au milieu on descend par une échelle métallique dans le compartiment des machines. Le matelot mécanicien, les bras souillés d'huile, une burette à la main, y surveille les deux puissants diesels. Il constitue, avec moi, tout l'équipage. C'est Kasimir, de Dantzig. La dunette, propre comme un sou neuf, abrite le poste de navigation, la boussole et la barre. De là, je vois Kasimir qui s'affaire. Mon navire n'a pas de nom, pas de numéro, pas même d'armement. Mais il a fière allure, avec ses sept mètres de long et sa coque toute blanche.

A notre tour d'entrer dans le convoi! Pour être plus à l'aise, j'enlève l'écharpe qui maintient encore mon bras gauche, je décapèle l'amarre nous reliant au quai et, à l'aide d'une gaffe, d'une poussée, je déboîte. Juste à ce moment, un passager de la dernière seconde saute à bord. C'est un jeune enseigne de vaisseau, tout juste sorti de l'École navale. Il se présente. Puis il s'assoit à l'arrière et se met en devoir de diriger la manœuvre. Je l'écoute respectueusement, n'est-il pas vrai que les accommodants sont toujours les plus habiles? De toute façon, un peu de patience, son séjour ici peut être bien long.

Pour garder mon calme, je m'intéresse au pavillon de guerre qui claque sèchement à l'arrière, aux canaux qui débouchent dans le fleuve, aux barques et aux pêcheurs à la ligne qui nous regardent partir.

Le convoi s'étire comme un serpent de mer. L'allure convenue est de 6 nœuds. C'est trop lent pour les uns,

trop vite pour les autres. Une vedette semblable à la nôtre ouvre la marche. Ma mission est d'éviter une rupture du convoi. Comme un chien de berger, je vais donc et je viens, harcelant les traînards. Sur le pont de ces derniers, les passagers s'énervent, levant les bras au ciel comme pour le prendre à témoin du mauvais rendement de leurs machines.

Toujours à la même allure, nous laissons à bâbord Ostrow, un petit port de pêche. Plus tard nous arrivons en vue de Harsova, dans une grande boucle où le Danube se resserre de telle façon que les deux rives deviennent visibles à l'œil nu. Les plaines de la Dobroudja et de la Valachie semblent inhabitées, quelques pélicans fuient à notre approche.

Une heure après l'appareillage, l'enseigne me demande de le transborder sur le *Bamberg*. J'accoste au flanc bâbord, une échelle de pilote est lancée par-dessus bord. Pendant que ma petite coque se dresse contre le vapeur, l'enseigne grimpe lestement les échelons et d'un rétablissement par-dessus la rambarde, le voici sur le pont.

Dans la dernière courbe avant le pont de Cernavoda, le commandant stoppe le convoi. Le vapeur mouille une ancre. Les autres navires, tout en conservant leur place, réduisent les intervalles. Le commandant est debout sur la passerelle, entouré d'officiers interarmes et de quelques matelots. Afin d'être entendu de tous, il s'empare d'un porte-voix et, tournant sur lui-même, à voix forte, il donne ses ordres.

— Ce sera bientôt un passage critique, au pont de Cernavoda, les Roumains tenteront probablement de nous arrêter! Nous devons forcer le passage. Tout ce qui nous résistera doit être détruit. Naviguez au milieu du Danube. Ne touchez pas le territoire bulgare pour éviter des complications diplomatiques. Ni fumée, ni

klaxon, ni sirène à partir de maintenant. A tous, rendez-vous aux Portes de Fer.

Il se tait un instant, jette un regard circulaire sur toute la flotte qu'il doit mener à bon port. Puis dans le silence, il crie dans le porte-voix : « Hals und Beinbruck » (Bonne chance.) Se tournant vers un timonier, il fait un signe. Alors le matelot agite deux pavillons comme des moulinets. C'est le signal du départ. Un peu tendu, je fais remettre les moteurs en marche. Le convoi est reparti.

Kasimir et moi nous précipitons sur la carte pour repérer le lieu de rendez-vous. Les Portes de Fer se trouvent approximativement à l'intersection des frontières de la Hongrie, de l'Autriche et de la Serbie, à environ 225 milles marins (soit un peu plus de 400 kilomètres) d'ici.

— Allons Kasimir, courage. Tu verras qu'on s'en sortira.

Je sors une bouteille de cognac du coffre à pavillons. Nous buvons à la régalade et pas qu'un peu. Je bourre mon inséparable pipe avec du marchoka, rien de tel pour calmer un homme. Tête nue, je prends la barre. A Dieu vat!

Le jour descend lentement, noyant les immenses roseaux empanachés, et les arbres qui tapissent littéralement la berge escarpée. Tous les hommes veillent. A bâbord et à tribord, les yeux fouillent l'horizon. Nous avançons dans un black-out total. Chacun se tait. Le silence pesant est troublé seulement par le halètement sourd des machines. Leur martèlement met nos nerfs à vif.

Peut-être est-il 11 heures. Le clair de lune est sou-

dain obscurci par des nuages. Je ne distingue même plus l'embarcation devant moi tant l'obscurité est complète. Mais, là, juste en face, je devine une masse sombre qui enjambe le fleuve et qui grandit à vue d'œil. Le pont de Cernavoda est un énorme ouvrage sur lequel passe la nationale 22 reliant Bucarest à Constanza. Je devine les canonnières du roi Michel sur le tablier, les pièces pointées vers l'aval, prêts à ouvrir le feu à la moindre alerte. Soudain, juste au moment où je repère le matelot d'avant, une sirène rugit d'un de nos navires. J'en ai froid dans le dos. Rien ne pouvait arriver de pire. Les précautions prises sont rendues inutiles, par maladresse ou plus probablement par malveillance. Tout se déclenche à un rythme d'enfer. Sur la rive tribord, un projecteur s'allume et découvre un navire. Les Roumains ouvrent le feu de toutes leurs pièces. La réplique est immédiate. Des navires, les hommes tirent sur le pont et sur les rives. Le bruit est assourdissant, les balles miaulent, les canons tonnent, des traits de feu sillonnent la nuit de lueurs rouges et jaunes. Je viens de sortir du faisceau blafard et je regarde en arrière les navires qui sont à présent sous le pinceau du projecteur. Debout, couchés sur les plats-bords, les marins, les blessés, les officiers comme les soldats, visage tendu sous le casque, tirent sur le maudit projecteur. Finalement il est atteint. Avec un bruit de lampe qui éclate, il s'éteint lentement. De nouveau l'obscurité nous environne. Mais le tir ne faiblit pas. Derrière moi, une péniche est touchée par un obus. Elle brûle. Les fûts d'essence surchauffés éclatent et projettent l'essence enflammée dans la cale peu profonde. Le feu gronde et lèche les panneaux de bois où sont étendus les grands blessés. Les voici qui commencent à brûler. Certains se tordent de douleur, les plus valides se lèvent et courent en tous sens. Horrible, le spectacle de ces hommes qui flambent,

qui grillent comme des torches de résine. Pour échapper à cette mort atroce, ils se jettent dans le fleuve en hurlant. Au gré du courant, des épaves humaines flottent ainsi, comme des torches tremblotantes, puis s'éteignent dans la courbe. Un autre chaland est atteint... Puis un autre... Ceux qui suivent ne peuvent éviter l'abordage. Lourdemment les péniches tournoient et s'entrechoquent. Dans les bruits des tôles froissées, elles s'empêtrent les unes les autres. En un instant tous les navires sont bloqués. Le feu à présent est partout! Les Roumains tirent dans le tas et s'en donnent à cœur-joie. Ironie du sort, derrière le garde-fou, je distingue nettement des soldats autour d'un canon anti-aérien de 88. Ainsi ils utilisent des armes prises quelques jours auparavant à la Wehrmacht dans les cantonnements de Ploesti et de Buzow, lorsque, dans ces villes relativement proches, les Roumains se rebellèrent et firent les Allemands prisonniers!

Maintenant, de la rive des canons claquent rageusement. Les obus, en frappant la surface de l'eau, créent de courts geysers. Ils crèvent la coque des péniches qui, peu à peu, s'enfoncent et disparaissent. Du pont, les canons à travers le parapet, continuent à tirer. Leurs obus en entrant dans l'eau, laissent un sillage semblable à une corolle de parachute.

Les nuages se sont dissipés. La lune brille maintenant et éclaire le plan d'eau. Le fleuve roule de grandes flaques rouges de sang. L'odeur est suffocante, un mélange de chair humaine, d'essence et de bois.

Il faut fuir ce lieu de mort. Je me baisse vers la descente aux machines et je crie à Kasimir de mettre les moteurs à plein régime. La vedette frémit, des vibrations inquiétantes la secouent de partout. Mais la coque follement fend l'eau. Il s'agit de sortir de ce guêpier et

d'aller se camoufler dans les hautes herbes. Nous y parvenons à environ un mille du lieu du combat.

Je fais stopper les moteurs. Sans beaucoup d'espoir à travers les roseaux, je laisse filer la vedette qui ralentit et s'arrête. Alors nous plongeons tous les deux, d'une main je tiens l'extrémité d'un filin. Après une quinzaine de brasses vigoureuses, nous voici sur la berge. A grand-peine, nous halons notre embarcation qui, à tout instant manque de partir à la dérive. Enfin, voici un gros arbre touffu qui va nous servir de bitte d'amarrage.

Las, cet endroit en retrait du courant, est une véritable « baie des trépassés »! Plusieurs soldats, les bras en croix, le masque hideux, y sont bercés par l'eau sale. Malgré notre respect de la mort, nous les repoussons du pied dans le courant afin de faire ici place nette. Ces morts devaient provenir sans doute des combats précédents dont m'avait parlé la téléphoniste.

Nous retenons notre souffle, plaqués sur le sol, attendant éventuellement d'autres rescapés. Puis lentement nous rampons vers le haut du talus escarpé à travers les hautes herbes. Mais là-haut on entend des coups de feu espacés, et surtout le bruissement caractéristique des chaînes d'un char qui patrouille sur la berge! Dans un fracas de branches cassées, en voici un qui arrive à droite et qui approche. Nous nous aplatissons sur le sol. Il passe devant nous à quelques mètres. Dans l'échancrure des herbages, je vois sa silhouette menaçante qui fouille la nuit. Enfin il s'éloigne.

Les canons se sont tus, le silence est oppressant. Le fleuve, là en bas, charrie des cadavres. Déjà la nuit se dilue dans un ciel sans nuages. La brume se dissipe. Sur le Danube, à perte de vue, des planches, des meubles,

et surtout des noyés. Les péniches au loin, continuent à se consumer. Et la fumée de l'incendie fait un crêpe noir dans le bleu du ciel.

*
**

Tout à coup, je vois Kasimir qui s'énerve.

— J'en ai marre, je vais me rendre!

Il gémit, crie. C'est la crise.

— Kasimir, on est vivant quoi! Quoi, on est libre!

Il gueule encore plus fort. Alors je me fâche.

— Fais pas le con. Ferme ta gueule au moins!

Du coup il s'effondre en larmes. C'est drôle un gailard de 100 kilos et de 1,80 mètre qui pleure à chaudes larmes. Alors je le prends par les épaules, et à mi-voix, je poursuis :

— Je t'ai sauvé la vie, non! Alors à toi de m'aider à sortir de là! Tu comprends? Tu me dois bien cela!

Enfin, il est dompté mais il geint encore.

— On serait quand même plus tranquille si on était prisonnier!

— Imbécile, on serait plus tranquille si on était mort, non? Tu ne te rends pas compte, c'est pas des Roumains que tu seras prisonnier, mais des Russes! Alors, garde à tes c...! Ils les coupent avec facilité. Alors, mon vieux, tu te rends compte, rendu à Dantzig comme ça qu'est-ce que dirait ta femme!

Et comme il renâcle encore j'ajoute :

— Kasimir, c'est moi le chef. Si tu flanches, je te fais passer en conseil de guerre.

Curieux, ces Allemands! c'est toujours l'argument d'autorité qui l'emporte.

— Bon, bon t'as raison, je ferme ma g...

Je profite de mon avantage.

— Bon on n'a pas le temps de dormir. Allez on part.

Renfrogné, Kasimir met les moteurs en marche. De peu, j'évite un des bancs de sable si nombreux dans le lit du Danube. Nous filons à toute allure. A la barre, il fait très chaud. J'éponge la sueur de mon front. Machinalement je lève les yeux, juste au-dessus de ma tête je vois, avec une frayeur rétrospective, un trou de la dimension d'une soucoupe, dans la dunette. Le point d'impact d'un obus. Pourvu qu'il ne traîne pas, non éclaté dans la vedette. On cherche partout, non rien, il a sans doute explosé ailleurs!

Il fait grand jour. Tout va bien à bord. Même Kasimir consent à se déridier. Sur une natte, il pose le petit déjeuner, une boîte de thon et du pain, alors que le café chauffe sur le réchaud électrique. Nous faisons honneur à ce repas, le premier depuis bientôt vingt-quatre heures. Un petit verre de cognac pour finir et nous continuons ragaillardis.

Nous apercevons Silistra à tribord, puis Tutrata. Les deux villes semblent désertes, il n'y a pas âme qui vive. Où tous ces gens peuvent-ils se terrer?

Le fleuve se fait plus sinueux. Nous approchons d'Oltenița, un petit port de pêche situé là où le Danube devient la frontière entre la Roumanie et la Bulgarie. J'explique à Kasimir.

— Mon vieux, à partir de là, on va s'en tirer. Si on a des difficultés avec les Roumains, on dérive à bâbord chez les Bulgares. Et si les Bulgares nous ennuiant, on va chez les Roumains à tribord.

Kasimir me regarde, perplexe. Son esprit lent n'est pas perméable à la plaisanterie.

Et voici qu'à la sortie d'une courbe, le *Bamberg* apparaît à nos yeux, échoué sur un banc de sable. Ainsi le commandant a réussi, lui aussi, à forcer le barrage.

Il essaye de se dégager. Ses hélices battent l'eau frénétiquement, toutes les membrures du navire frémissent. Rien à faire, il ne bouge pas d'un pouce. Kasimir, monté près de moi, le regarde.

— Faudrait un remorqueur pour le tirer de là, remarque-t-il avec justesse. Ce n'est pas notre petite vedette qui fera l'affaire.

Nous arrivons à sa hauteur. Du pavillon de poupe nous saluons. Le commandant fait répondre à notre salut et nous envoie l'ordre de poursuivre notre route. Dès lors nous voyons la côte bulgare se dessiner très accidentée à bâbord. Je crie :

— Kasimir, en avant! En route vers les Portes de Fer.

Premier port important, Ruse à bâbord, en Bulgarie.

Brutalement, c'est la panne! Le moteur de droite s'emballé, puis d'un coup, dans un ronronnement déclinant, s'arrête tout à fait. J'essaye de maintenir la direction, mais la barre ne répond plus et, emporté par le courant la vedette dérive en aval. Kasimir s'énerve, tout affairé auprès du moteur arrêté. Occupé bien en vain à la barre, je lui crie d'aller jeter l'ancre. Le navire chasse de quelques brasses, enfin il stoppe, errant au bout de sa chaîne.

L'ancre chasse. A nouveau le courant nous emporte. Sans perdre un instant, j'enroule un filin autour de mon ventre et je saute à l'eau. Une quarantaine de brasses, et sur la terre ferme je hale de toutes mes forces la vedette qui, lentement, vient vers moi.

Embossés près d'un rocher, nous démontons le moteur en panne. D'urgence il faut réparer. Je descends retrou-

ver Kasimir auprès des machines. Le deuxième moteur est coupé. Soudain j'entends un ronronnement. Je bondis sur le pont. C'est un avion allemand, un J.U. 52. Kasimir veut lui faire des signes. Je lui retiens le bras.

— Arrête! L'appareil est allemand mais l'équipage? Tu veux te faire canarder? Il vaut mieux faire le mort!

A basse altitude il survole le vapeur échoué, vient vers nous, puis d'un vaste virage il part vers l'est où il disparaît. Kasimir me regarde perplexe.

Nous redescendons aux machines. Bien vite je m'aperçois que faute de pièces, nous ne pouvons réparer, et nous sommes obligés de naviguer avec un seul moteur. Nous sommes prêts à appareiller.

Tout à coup, des battements d'hélices se font entendre. A nouveau nous montons sur le pont. En aval, deux moniteurs de la marine fluviale roumaine se profilent. Je peux même lire leur nom sur la coque, *Bukovina*, *Bessarabia*. Je les reconnais. A Braïla, ils mouillaient souvent. Ce sont deux canonnières redoutables, 1 600 chevaux, armées de tourelles blindées, de véritables petites forteresses flottantes. Leur capitain commandor est abrité par un blockhaus blindé de plaques d'acier de 50 mm d'épaisseur.

Embossée près d'un rocher de la rive bulgare, notre vedette n'a pas été aperçue. Il faut faire vite. Sous les yeux effrayés de Kasimir, je plonge dans le coffre à signaux. J'en retire le pavillon national bulgare. Sans fierté, je le substitue à celui de la Kriegsmarine. Une vedette bulgare n'a rien d'insolite en ces lieux, ainsi peut-être pourrons-nous échapper à la vindicte de nos « ex-alliés »!

Nous sautons à terre. Derrière le rocher, j'observe à l'œil nu les canonnières qui, lentement, se dirigent vers le *Bamberg*. Ils mouillent l'un à l'arrière, l'autre à bâ-

bord. D'où je suis, à 300 mètres environ, je vois tout ce qui se passe, aussi bien sur le vapeur que sur les moniteurs.

Tandis que désespérément le vapeur s'évertue à se déhaler et que tous les passagers suivent anxieusement les manœuvres, sur les deux canonnières, le branle-bas de combat retentit. Les équipages se précipitent aux postes de combat. J'observe, navré, un matelot, tout en blanc, casque en tête, qui court sur le pont et disparaît dans la tourelle du *Bessarabia*. Celle-ci vire lentement et pointe ses canons sur le vapeur. Le *Bukovina* effectue la même manœuvre. Déjà les trois mitrailleuses tribord du *Bessarabia* entrent en action. Elles crachent de courtes flammes. Les balles rasant le pont du *Bamberg*, blessent et tuent. Sur son arrière, le *Bukovina* ouvre le feu à son tour. A bord du *Bamberg*, les premières salves ont semé la panique. Les passagères hurlent et fuient en désordre vers les échelles de descente. Des hommes sautent à l'eau, poursuivis par les balles des Roumains qui, tenaces, tirent sur tout ce qui bouge, sur le vapeur et sur l'eau. Un matelot nage vigoureusement vers nous. Je l'appelle :

— Grouille-toi! Dépêche-toi!

— J'arrive!

Ce sont ses dernières paroles. Une balle de mitrailleuse a frappé sa tête blonde. Une tache de sang sur l'eau et il s'enfonce dans le fleuve.

Le commandant du *Bamberg* sait que le combat est inégal. Tout est perdu. Cependant il faut faire face.

— Aux postes de combat, ordonne-t-il.

Il n'y a qu'une mitrailleuse sur la plage arrière. Les servants se précipitent et tirent sans désespérer. L'équipage et les passagers valides, à plat ventre, tirent avec les fusils du bord.

Les coups de feu deviennent plus espacés, les monitors se sont encore rapprochés. Soudain, j'aperçois, près de la vedette, partant à la dérive mon portefeuille. Coutera ce que coûtera. Au risque d'être repéré et tiré, je nage à sa poursuite en direction des monitors. Ma détermination est farouche, je le ramènerai ou j'y resterai. L'homme est un drôle d'animal. Avoir tout supporté, avoir vaincu tant d'obstacles, et tout remettre en question pour quelques lettres, quelques photos, une médaille, un vieux petit livre de prières! Intérieurement je fulmine contre ma propre décision. Qu'importe! C'est idiot. Mais c'est ce qu'il faut faire. Au bout de quelques minutes — des siècles — je saisis l'objet et le ramène dégoulinant, poisseux sur le rivage. Mon trésor. Kasimir me regarde avec inquiétude. Il a tout le temps de s'interroger sur ma lucidité. Peu à peu, un calme pesant est tombé sur le fleuve. Les monitors ont disparu. Sur le *Bamberg*, plus un mouvement. C'est le silence de la mort.

LES BULGARES

Nous pouvons partir. Kasimir descend pour mettre les machines en marche. Je l'arrête d'un geste.

Un bruit étouffé de moteur nous parvient, on dirait une grosse chaloupe. Là-bas, en amont, cette fois, une vedette s'approche lentement. D'abord je repère le pavillon bulgare. Puis, planté sur la plage avant, un officier en pantalon blanc et vareuse bleue.

Les jumelles rivées aux yeux, il nous observe. Des membres de l'équipage, tout en blanc, circulent sur le pont. Soudain, il fait un signe, ses hommes se précipitent à leur poste de combat. Je distingue les artilleurs courant à leur pièce pendant que les mitrailleuses sont mises en batteries et que la rambarde bâbord se garnit de fusils. Décidément, fuir serait aller à la catastrophe. Alors, la mort dans l'âme, nous attendons. Lentement, toutes armes pointées, la vedette avance vers nous et aborde la nôtre. Mon cœur se pince lorsque ses marins enjambent lestement leur rambarde et sautent sur notre pont l'arme au poing, comme des corsaires. Ne serait-ce

l'uniforme, tout y est, la mine patibulaire, la grosse moustache des paysans des Karpathes, l'énorme revolver à barillet. Ils sont bien une vingtaine nous poussant qui le canon dans le dos, qui dans le ventre et nous menaçant avec de grands gestes dans leur langue gutturale. Celui qui les commande s'avance, un impressionnant revolver d'ordonnance au poing. En excellent allemand, il se présente. Commandant de cette vedette de la police fluviale, il prend, au nom du ministre du Commerce de Bulgarie, possession de la nôtre pour l'intégrer dans la flotte de commerce bulgare conformément aux lois de son pays.

— D'ailleurs, conclut-il, vous êtes d'accord, puisque vous avez arboré le pavillon bulgare...

D'un geste il nous intime l'ordre de descendre à terre. Encadrés par des matelots au fusil menaçant, les mains sur la tête, nous quittons le bord et demeurons immobiles sur la berge.

Alors l'équipage bulgare se précipite sur notre vedette. Ils fouillent partout en hurlant et, hilares, emportent tout ce qu'ils trouvent, vaisselle, sacs, armes, l'accordéon du commandant et, désolation, ma pipe. Ainsi chargés, ils transbordent leur butin sur leur navire avec d'énormes éclats de rire.

Leur chef est un officier marinier. Nous devons avoir, lui et moi, approximativement le même âge. Il vient près de nous, nous regarde.

— Comment t'appelles-tu? demanda-t-il à Kasimir. Ton numéro matricule?

Exactement ce qui est prévu par la Convention internationale de Genève pour les prisonniers de guerre. Puis il s'adresse à moi :

— Pourquoi avez-vous hissé notre pavillon?

Diantre, il ne s'agit pas de dire un mot de travers avec quatre fusils braqués sur le corps. Je connais d'expérience, l'habituelle rivalité des marins de pays voisins.

— A cause des Roumains! dis-je. Ils démolissent tout ce qui est Allemand.

Ma réponse le fait sourire.

— Asseyez-vous, poursuit-il.

Et il se tourne vers nos gardes pour les faire baisser leurs armes. Vu ainsi d'en bas, il me semble encore plus grand. Debout, silencieux, il nous observe un moment. Toujours l'air perplexe il temporise, sort lentement son étui à cigarettes, en extrait une à bout doré qu'il lisse longuement, puis il prend son briquet, l'allume et, toujours nous regardant, tire quelques bouffées. Enfin, chassant le brouillard de fumée épicée qui nous sépare, il y va de son discours.

— Messieurs, dit-il, j'irai droit au but. Votre vedette est désormais un bien bulgare. Et vous, vous êtes nos prisonniers. Je prends cette décision en exécution des ordres de mes supérieurs. Savez-vous, d'ailleurs, que beaucoup de navires allemands se trouvent bloqués dans notre grand port de Varna? L'amiral Toscheff a la ferme intention de les intégrer dans notre flotte. Evidemment, l'émissaire allemand à Varna, le capitaine de vaisseau Remmler, a protesté vivement contre le blocage du port. Il exigeait le libre passage. Mon gouvernement a refusé et maintient le barrage. Certes, des pourparlers sont en cours entre nos deux gouvernements. Mais pour ce qui est des convois, ils sont voués à l'échec. Vous en savez quelque chose!

« N'oubliez pas, messieurs, que la Bulgarie n'est pas une colonie de l'Allemagne, mais une nation alliée qui traite d'égale à égale. Grisés par vos victoires, vous et votre gouvernement vous l'avez trop souvent oublié. Aujourd'hui, la Bulgarie saura préserver son indépen-

dance. Les revers actuels de l'Allemagne lui en donnent la possibilité en même temps que celle de renflouer sa flotte. D'autant qu'il faut prévoir et préparer nos rapports futurs avec les Russes, nos prochains alliés...

Kasimir n'a pas résisté à tant d'éloquence. Il s'est endormi et ronfle. Heureusement l'autre ne s'en aperçoit pas. Quant à moi, j'ai écouté, pas tellement étonné, plutôt amusé. Dites-moi, en quoi ça me concerne les machinations bulgares-allemandes ou germano-bulgares! Et ces élucubrations mi-politiques mi-patriotiques, ce mélange de leçon récitée et de maquignonage! Mais moi aussi, j'ai sommeil; mais sommeil... Si bien que je ne suis pas tout à fait sûr d'avoir entendu jusqu'au bout. Quarante-huit heures que nous n'avons pas fermé l'œil! Les retournements de situation ont aussi épuisé notre résistance. Alors je m'écroule...

Le jour me réveille. Un léger brouillard mouille tout. Là-bas, en aval, je distingue le *Bamberg* apparemment désert, qui donne de la bande à tribord. La vedette bulgare a appareillé au cours de la nuit, laissant quatre marins pour nous garder.

A quelques pas de nous, ils sont assis en tailleur autour d'un feu de bois et boivent notre café. Ils parlent à mi-voix, tout en nous observant, le fusil posé à plat sur leurs cuisses. Derrière eux, ils ont disposé nos sacs, nos armes et l'accordéon, Kasimir dort toujours. Du coude, je l'éveille. Dès que nous nous levons, les quatre gardes nous encadrent. Toutefois, ils nous donnent une tasse de café. A force de gestes, je leur fais comprendre qu'il me faut retourner à bord chercher un objet oublié. Ils se consultent, puis confiants, ils acquiescent.

Je monte à nouveau à mon bord, mais seul. Il m'est matériellement impossible d'appareiller. Et puis-je lais-

ser Kasimir? Décidément, il n'y a qu'une solution. La vedette ne sera ni aux Allemands ni aux Bulgares. D'ailleurs c'est chou vert et vert chou!

Une dernière fois je descends aux machines, je soulève la petite plaque d'acier qui couvre la vanne de sabordage. Mal à l'aise — quel marin ferait tel geste de gaieté de cœur — j'empoigne le volant et je tourne. Dans la cale, l'eau pénètre avec un léger glouglou. J'ouvre à fond, un tourbillon se forme entraînant tout ce qui peut flotter; l'eau envahit brusquement le compartiment. En hâte, j'escalade l'échelle et je rejoins les gardes stupéfaits. Enfin je regarde cette vedette — je m'y étais attaché — s'enfoncer rapidement entraînant vers le fond un pavillon qui n'est pas même le sien!

Furieux, les Bulgares nous font prendre nos sacs et nos armes. Et nous voici partis à pied, montant un sentier en lacets fort escarpé, où nous risquons à chaque pas de nous écrouler sous le harnachement.

Maintenant le Danube est loin. Une route empierrée nous conduit à la ville de Ruse. Flanqués de part et d'autre de nos gardes, l'arme à la bretelle, nous marchons en silence. De temps à autre, ils nous regardent.

Je rumine des idées noires. Le camp de prisonniers est sans doute au bout de cette route. Qui sait comment sera pris le sabordage de la vedette? Certes, il faut fuir. Seulement, pas tout seul, avec Kasimir. Sera-t-il d'accord? Je le regarde de biais. Il a l'air de bien accepter la situation. Trop bien, à mon gré.

Au bout d'une heure, nous entrons dans les faubourgs de Ruse. Là, devant une vieille caserne, une sentinelle monte la garde. Il a l'air de s'ennuyer ferme, faisant les

cent pas devant le porche grand ouvert, surveillant du regard le va-et-vient des soldats qui le saluent au passage.

Sans un mot, nos gardes entrent dans la cour, nous laissant seuls sur la route avec la sentinelle!

Alors je pose mon sac devant Kasimir, je lui prends son bidon et, avec l'air le plus naturel possible, j'entre moi aussi dans la cour. Une centaine de soldats de la Wehrmacht s'y promènent. Je vais tout droit vers une fontaine dont l'eau se répand à même le sol, dessinant des ruisseaux capricieux. J'y étanche ma soif, en essayant de ne pas presser le mouvement. Je remplis les deux bidons, et je reviens vers Kasimir. Chance! La sentinelle, décidément fatiguée, est rentrée dans la guérite et ne consent même pas à répondre à mon clin d'œil amical au moment de mon passage.

— Hop! Kasimir, ça y est! Ils sont pleins! On repart!

Pour une fois, Kasimir a compris du premier coup. D'un coup de rein, nous remettons le sac sur l'épaule et, le fusil en bandoulière, nous partons. En hâte, nous quittons la ville.

— En tout cas, dis-je à Kasimir, les Bulgares, ce sont des bons types! Tu ne trouves pas?

— Oui, à part l'abordage de la vedette et les fusils dans les reins! Malgré tout, à moi, ils me plaisaient bien, j'aurais même accepté qu'ils me fassent prisonnier.

— « Kasimir! bist du verrückt? » (T'es cinglé?)

— Oui je sais... les Russes! conclut-il dans un soupir.

Bientôt, le long de notre route, une voie ferrée. Telle une piste, nous suivons les rails luisants. Ils nous mènent à une petite gare de marchandises. Sur l'une des voies, une locomotive sous pression est attelée à une longue file de wagons pleins de charbon. Sur un des wagons, je lis en gros caractères écrits à la craie : SOFIA. Nous

n'avons pas le choix, nous grimpons. Presque aussitôt le train démarre. Nous avons tôt fait de nous creuser une niche suffisamment spacieuse dans le charbon pour être à l'abri des regards indiscrets. Une couverture tirée du sac nous protégera de la fraîcheur de la nuit. bercés par le bruit des roues, nous dormons.

Au petit matin, le train s'arrête dans la grande gare de triage de Sofia. Je risque un regard par-dessus le charbon et j'aperçois les coupes qui surmontent la masse imposante de la cathédrale Alexandre Nevski. Non sans mal nous quittons notre refuge et traversons les voies.

Un cheminot passe. Je me hasarde. « Nicht zu essen » (Rien à manger) en lui montrant mes dernières pièces roumaines. Il sourit, empoche l'argent et nous donne son casse-croûte du matin, pain et saucisse. « Auf wieder-sehn » (Au revoir), dit-il en repartant. Debout, au milieu des voies, nous partageons et mangeons en silence. Mais voici notre homme qui revient, me pousse du coude et, de la tête, m'indique une rame de wagons, là-bas le long d'un quai de chargement. Nous nous approchons. Il y a là, protégés par plusieurs batteries de la Flak, des aviateurs occupés à charger du matériel. Le chef de ces hommes est visiblement pressé de faire embarquer son unité. La locomotive est déjà sous pression. Timidement nous nous approchons. Le plus réglementairement possible j'essaie de lui expliquer notre situation. Marins rescapés d'un convoi du Danube, nous nous retrouvons isolés dans cette gare, et ne savons que devenir.

— Je n'en ai rien à f..., répond-il, ce n'est pas mes oignons.

Nous attendons à distance respectueuse. Finalement il se ravise, et me fait signe. Je me précipite, me fige au garde-à-vous.

— Nous partons pour Nisch, en Yougoslavie. Embar-

quez, si vous voulez. De là, vous vous débrouillerez pour rejoindre Belgrade. Là, il y a un dépôt de la marine.

— « Zum Befehl, Herr Offizier. » (A vos ordres, monsieur l'officier.)

Nous voici donc assis au bord d'un de ces wagons à plateau, les pieds pendant dans le vide. L'agitation du chargement a cessé. Les officiers se rassemblent et montent s'installer dans les compartiments du wagon qui leur est réservé, juste derrière un affût de canon de 88 de D.C.A. Les servants sont à leurs pièces, les mitrailleuses en position de riposte. Des ordres retentissent. Le signal automatique se lève, l'œil vert indique que la voie est libre. Un coup de sifflet. La locomotive décolle le long et lourd convoi et prend peu à peu de la vitesse.

Nos compagnons de voyage sont intrigués par notre présence. Nous satisfaisons leur curiosité. Dès qu'ils apprennent que nous venons de Roumanie et que nous sommes parmi les quelques survivants d'un convoi anéanti sur le Danube, le cercle se resserre autour de nous. Tous nous témoignent intérêt et sympathie. Kasimir se charge de leur raconter en long et en large notre odyssee. Pour ma part, au cours des kilomètres, j'ai le loisir de réfléchir. En somme, notre situation s'est sensiblement améliorée. Nous voici pour quelque temps pris en charge par une unité qui nous fera traverser une nouvelle frontière. On dit bien que de l'autre côté, en Yougoslavie, des partisans serbes infestent la région. Mais j'ai pu me rendre compte des mesures qui ont été prises pour assurer la sécurité du convoi. Deux arrêts techniques sont prévus pour l'approvisionnement en eau de la locomotive. Quant aux besoins des hommes en nourriture, les cuisines roulantes sont largement pourvues et pour un bon moment. De ce côté-là, pas de souci à se faire non plus.

ENTRÉE EN YUGOSLAVIE

Au fur et à mesure que l'on avance, d'autres trains bourrés de soldats gagnent la Yougoslavie en toute hâte. Trois jours après notre départ de Sofia, il est juste midi lorsque nous passons la frontière à toute allure. La première gare yougoslave est toute fleurie. Le mécanicien la salue de son sifflet de bienvenue. Les aviateurs ont le sourire. Quelques kilomètres sont encore franchis. A Dimitrovgrad le train s'arrête près du château d'eau pour ravitailler la machine. Aussitôt des sentinelles se déploient en cordon de sécurité pour surveiller les abords. En même temps, une machine amène deux wagons plats remplis de gravats et les accroche devant notre locomotive.

— Sage précaution, m'explique un aviateur, si la voie ferrée est piégée par les partisans.

— Oui! dis-je, pourvu que cela soit suffisant!

Nous en profitons pour nous dégourdir les jambes sur le ballast et pour s'isoler derrière une haie.

« Alles bereit. » (Tout est prêt.) Eau en suffisance,

sécurité renforcée, le train repart. Rapidement on passe devant la gare de la petite ville de Pirot. Désormais les convois se suivent, la nature est ici particulièrement belle et sauvage. Mais quels repaires faciles pour les partisans de Tito. A cette idée, j'ai le cœur oppressé. Cependant on roule bon train, les hommes de Hermann plaisantent, la bonne humeur est générale.

Brutalement, un coup sec ébranle l'air, puis une explosion qui se répercute en écho dans la vallée. Ainsi le comité d'accueil local est au rendez-vous. Une mine anti-char vient de sauter sous le ballast. Le premier wagon de débris de démolition est éventré, un nuage de poussière grise s'élève, se déploie et retombe comme un brouillard. Energique, de sang-froid, le conducteur donne un brusque coup de frein puis renverse la vapeur. Les roues du convoi collant aux rails font jaillir des gerbes d'étincelles et provoquent des chocs violents de tampons. Le train, au risque de dérailler, s'immobilise brusquement. Nous sommes projetés les uns contre les autres. Les plaisanteries ont cessé. Paniqués, les hommes hurlent : « Partisanen, partisanen », sautent à terre et se camouflent n'importe où, l'arme à la main, attendant l'assaut.

Mais rien ne se produit. Les saboteurs se sont évaporés dans la nature. Passé le premier moment de stupeur, on s'enhardit, on sort prudemment des fourrés, et on vient examiner les dégâts. Le bilan est tout de même amer. Certes pas de victimes, mais le premier wagon de gravats gît, désarticulé, en travers de la voie, des rails sont tordus, d'autres arrachés et même projetés à plusieurs mètres. La manœuvre de retardement est parfaitement réussie. Les camarades aviateurs qui ont de l'expérience — ce n'est pas le premier sabotage qu'ils subissent — commentent.

— Bah! ce coup-ci, on était bien protégé... Tout de

même, ils ont bien préparé leur coup, ils avaient assez de dynamite.

Le vieux marin que je suis ignore ces choses, alors j'interroge.

— Ils en manquent quelquefois?

— Sûr, mais ils manquent rarement d'audace! Tout le long de la voie, il y a des blockhaus gardés par des vétérans de la Wehrmacht. Tu crois que ça les gêne? Mon œil! Une sentinelle a le dos tourné... forcément elle a toujours le dos d'un côté ou de l'autre... ces cochons-là, à cinquante mètres, réussissent à déboulonner un rail et sans bruit encore!... Si on poursuit un partisan, hop, il disparaît dans les broussailles, on le poursuit... pour rien. Et quand on revient, toutes les lignes du téléphone sont coupées!... Mon pauvre vieux, ces types-là, y a pas plus salopards. Jamais on ne les voit. Quand on croit que tout va bien, qu'on a tout prévu, hop, ils attaquent d'une autre manière. Puis ils disparaissent dans la nature. Montagne pelée ou forêt, c'est pareil. Jour ou nuit, c'est du kif kif. Tu parles d'un boulot pour les avoir. C'est à croire qu'ils n'ont jamais fait que ça!

De tels commentaires ont tout pour me réjouir et pour me donner froid dans le dos. Finalement, optimiste, je choisis de me réjouir. La frousse, on verra sur le moment!

Seulement voilà! Dans le train, il n'y a pas le matériel pour réparer la voie. Et le téléphone coupé n'arrange pas les choses. On va donc camper ici, sans toile de tente, pour un certain nombre de jours. Des fois que les Russes viennent nous dépanner! Enfin n'exagérons rien, ils sont pour l'instant occupés en Roumanie; c'est pas tout près!

La sécurité est de rigueur. Nous sommes parqués dans un quadrilatère d'où il est interdit de sortir. Aux quatre coins, des sentinelles surveillent, qui les abords, qui les imprudents. On a aussi droit à la corvée de pluche devant les roulantes. Puis les cuistots vont, de wagon en wagon, distribuer les rations quotidiennes. Que voulez-vous? A la guerre comme à la guerre! On s'organise. Enfin, si on peut dire... C'est quand même la retraite... j'allais dire... la retraite de Russie!

En septembre, la nuit tombe vite et elle est fraîche. Allongé sur l'herbe, enroulé dans une couverture, une peau de mouton sur la poitrine, mon sac comme oreiller, mon fusil à portée de la main, je compte les étoiles pour m'endormir. Si je me tourne sur le côté, à droite ou à gauche, je peux compter les points rouges des cigarettes. Et là-bas les foyers des roulantes brûlent encore, jetant des reflets rouges aux visages des artilleurs de la Flak, qui pour une fois, ont braqué leurs pièces vers la lisière de la forêt.

Même quand on dort... on a des réveils en musique. C'est le sifflet d'une machine qui éclate soudain dans le silence. Ou bien, dans la masse compacte des soldats allongés, c'est un gars qui, cherchant sa place, écrase quelques estomacs ou quelques orteils, et soulève un concert de protestations malsonnantes. Ou encore la rafale du pistolet mitrailleur d'une sentinelle tuant un lièvre dans un fourré. Alors, on relève la tête, on s'interroge mutuellement, on bougonne un peu et on se rendort.

Ce matin, c'est le chant rauque d'un coq de bruyère qui me réveille. L'herbe humide de l'aurore est bien inconfortable. Kasimir me secoue sans façon : « Schnell, kaffée trink. » (Vite on va boire le café.) Je suis tou-

jours en admiration devant l'étonnante vitalité végétative de mon primitif compagnon. Les roulantes sont déjà assiégées. Voilà qui explique sa hâte. Tout en soufflant sur le café brûlant, les soldats se communiquent les dernières nouvelles.

— Cette nuit à Sofia, la révolution a éclaté. Le front de la patrie a renversé la monarchie, les ouvriers sont au pouvoir. Et surtout, l'armée combat aux côtés des Russes.

Finalement, les Russes seront en Yougoslavie plus vite que je ne l'imaginai hier.

Enfin on va pouvoir remettre la voie en état. Une locomotive poussive traîne plusieurs wagons de matériel : des rails, des traverses, des tas d'éclisses, des sacs de tire-fond. La machine s'immobilise à l'arrière des convois. Rapidement, des équipes de cantonniers sont formées. Sous la protection et la surveillance des sentinelles réparties aux quatre coins du camp, tout le monde se met au travail, côte à côte, sans distinction de grade. Le ballast est tassé, les traverses remises en place. Il faut dix hommes pour transporter un rail et l'ajuster. Les uns visent les tire-fond pendant que d'autres boulonnent les éclisses. La cadence imposée permet d'en finir dans la journée.

Tous les convois ont pu repartir. Cependant, juste après la halte de Bela-Palanka, une mine explose à nouveau. On remet ça. La voie est réparée une seconde fois. Et nous arrivons sans nouvel encombre à Nisch.

Nous revoici seuls, Kasimir et moi! Le sac marin sur une épaule, l'arme à la bretelle, nous quittons la gare.

Aussitôt, sous un soleil éclatant, nous nous trouvons en plein marché oriental, en plein souk.

Devant une mosquée toute blanche au minaret élancé, sur une grande place, grouille une foule bigarrée. Les gens ont le teint basané, les cheveux noirs, les joues creuses, encadrées de longs favoris. Presque tous les hommes portent une calotte noire à fond rouge. Beaucoup sont vêtus à l'européenne, mais bien pauvrement : pantalon usé, chemise grossière et veston élimé. Le contraste est brutal avec d'autres qui, pour venir en ville, ont arboré le costume traditionnel. Ceux-ci portent une culotte retenue par une large ceinture de couleur, ont les pieds chaussés de tcharouks, des sandales à semelle de corde et à pointe remontante avec des lanières entrecroisées sur les chaussettes de laine montant jusqu'au genou. Sur une chemise blanche à manche

kimono tranche un gilet noir orné de broderies de couleur. Eux aussi sont coiffés de la calotte nationale.

Les femmes ont de longues jupes brodées, des tcharouks fines, et un corsage clair. Elles se couvrent les cheveux d'un joli foulard.

La poussière est partout. Sur des nattes posées à même le sol, le poisson de la Nisava voisine avec les pastèques et les poivrons. On discute ferme le prix de la volaille. Un porc en escapade jette la perturbation dans le marché aux fleurs. Le boucher, sur un étal, propose sa viande en chassant en vain un essaim de mouches.

Un gros homme me propose sur un plateau de bois des rahatlokum, ces pâtes de fruits sucrées de toutes les couleurs, et des beignets ronds fourrés de sirops. Mais je n'ai pas un dinar vaillant. Alors j'ouvre mon sac et lui propose un maillot de corps et un caleçon. Je discute à grand renfort de gestes. Avec un gros rire, il accepte le troc. Tandis que je mords avec satisfaction dans un beignet, quelqu'un me frappe sur l'épaule. Je me retourne et me trouve en face d'un jeune caporal qui porte l'uniforme noir des blindés. C'est un gars de Montigny-les-Metz! Un pays, quoi! Du coup, il n'y a plus de Yougoslaves, plus de marché. Dans l'instant, je suis à Metz, à Ars. Nous parlons français sans souci des badauds qui nous regardent perplexes. J'observe mon camarade qui parle beaucoup, de son incorporation, de son affectation dans les chars de Gudérian, de son régiment. Merde! mais il est mordu! Il en pince pour les boches! Mais oui, là sur sa vareuse, il porte... la Croix de Fer, et de première classe encore! Du coup, le charme est rompu. Il m'explique que leur radio a capté un communiqué de la Wehrmacht. Les Américains ont pris Verdun. Verdun, quel symbole! Et puis, c'est à 50 kilomètres de chez nous. Mais il insiste.

— Il paraît que la Luftwaffe a drôlement riposté. Un bombardement à tout casser.

— J'en suis bouleversé. Ainsi ma femme et mes gosses sont plus près que moi de la bataille.

— Bah! me dit-il, de toute façon, c'est la fin. On tâchera de se revoir à Metz, après la guerre.

Nous nous quittons sur cette vision d'espoir. Je traverse, sans plus rien voir, le marché grouillant, plongé dans mes pensées. Que tout est donc compliqué! Que tout est donc incertain! Que la guerre est idiote! Ce type... bien moche! Est-ce que je sais? Je ne sais plus. Je ne sais qu'une chose, il faut tenir le coup, et survivre!

Dans une ruelle, Kasimir, assis sur son sac, se désespère. Qu'est-ce qu'on fout ici? Qu'est-ce qu'on va devenir? Je n'en sais pas plus que lui. Je m'assois à ses côtés, j'enrage de le voir aussi abattu. J'enrage surtout de me sentir finalement aussi à plat que lui. Mais je ne veux pas qu'il s'en aperçoive. Alors je crâne.

— Alors Kasimir, on y va?

— Où ça! souffle-t-il, le regard perdu.

— Mais, à Belgrade?

— Belgrade, c'est loin?

— Bah! 200 kilomètres! A côté des 700 qu'on a faits depuis Braïla, c'est rien, non?

— Oui, mais on va reprendre le train?

— Penses-tu, c'est trop dangereux. Les isolés sont mal vus, on les regarde toujours un peu comme les déserteurs ou des tire-au-flanc. Au premier contrôle, à la première kommandantur, je te parie qu'ils nous reverront dans l'infanterie. Et allez donc, on repart alors contre les Russes!

— Bon alors, comment on y va, à Belgrade?

— Ecoute, mon vieux, j'ai étudié la question. Si on ne veut pas se faire prendre, il n'y a guère qu'un moyen, y aller à pied!

— A pied! misère... jamais je ne reverrai Dantzig!

— Allons, « du Stückvieh » (littéralement morceau de bétail), on a des jambes, non? Je ne dis pas, ce sera sûrement difficile, mais on peut y arriver!

— « Wie den? » (Comment donc?) Pas de carte, pas de boussole, ils m'ont même volé ma montre!

— Bon, dis-je, je sais cela! Tu as vu la rivière, tout à l'heure, sous le pont. C'est la Nisava. On n'a qu'à la suivre. Elle se jette dans la Morava à 6 ou 7 kilomètres à l'ouest. Et en descendant la Morava, on va forcément vers le nord-est, vers Belgrade. Et puis la nuit, nous sommes des marins, on a les étoiles. Et comme il vaudra mieux marcher la nuit... Allez, Kasimir, dans deux ou trois semaines, on y sera, à Belgrade!

Pas convaincu, résigné, Kasimir prend son sac. Et nous partons.

EN SUIVANT LA MORAVA

Deux jours déjà qu'à travers les hautes herbes, nous marchons le long du fleuve. Depuis Nisch, nous n'avons rien mangé. Je suce un brin d'herbe pour calmer mon estomac. Il fait une chaleur! A l'orée d'un petit bois, j'aperçois, isolé du monde, un vieux moulin à eau dont la roue tourne lentement. Sur le seuil, un homme assis. Le meunier? Ou peut-être un guetteur chargé de signaler les soldats fugitifs. Bah!... Nous avons vraiment trop faim! Nous rampons vers lui. Il porte des vêtements râpés. Son visage disparaît presque sous sa barbe blanche. On dirait un patriarche des temps bibliques. Nous nous relevons et, d'un pas mal assuré, nous approchons. Hiératique, il nous regarde, sans un geste. A six pas, machinalement, je porte ma main au calot pour le saluer. En ukrainien, j'explique: « Nous avons faim... nous voulons à manger! » Toujours immobile, impassible, il n'a pas bronché. Mais, sous les sourcils en broussailles, les petits yeux gris observent intensément les deux « Nemanski ». Finalement, je lui tends l'accordéon du

commandant. Alors, majestueusement, solennellement, il se lève, prend l'instrument, pénètre dans une cabane toute sombre et en ressort un instant après portant une miche de pain et une motte de beurre.

Nous dévorons. D'un geste large de la main, le patriarche nous signifie que l'audience est terminée... Ravigotés, nous courons vers le fleuve. Les mains en conque, nous buvons à n'en plus pouvoir. Enfin, abandonnant nos armes sur la berge, rapidement dévêtus, nous prenons un bain qui est, je crois bien, le meilleur de ma vie.

Délassés, nous attendons l'obscurité en préparant la nouvelle étape. Dès qu'elle tombe, nous reprenons la marche. A la longue, même à la bretelle, le fusil devient lourd. Alors, la bretelle sur la nuque, le fusil en travers de la poitrine, j'appuie mes mains sur la crosse et le canon. Cette position est plus reposante. Mais je dois avoir ainsi l'apparence d'un criminel subissant la torture du carcan.

Longue est notre route. Sans perdre de vue le fleuve qui nous guide, nous essayons sans toujours y réussir, de couper les méandres trop longs, d'éviter les rives trop escarpées et surtout les marécages. Derrière une mare où coassent des grenouilles, nous longeons un champ de blé. Il y a des hommes par ici. Des hommes? Toujours l'inévitable dilemme, espoir de trouver les indispensables vivres et terreur d'être débusqués et dénoncés!

De fait, sous la lune, les maisons d'un hameau découpent dans le noir un décor d'ombres chinoises. Prudemment, le fusil à la main, nous longeons, chacun d'un côté, les accotements d'un chemin de terre. Le village est plongé dans un tel silence qu'on le croirait désert. Tout à coup, près d'un appentis, je bute contre une machine agricole. Ça fait un tintamarre! Naturellement un chien

réveillé, aboie furieusement, bientôt suivi de tous ses congénères du village.

Tous les sens en éveil, nous attendons immobiles. Mais rien ne se produit. S'il y a des gens réveillés dans quelques maisons, ils sont sans doute aussi effrayés que nous. Alors nous continuons notre chemin.

Tout au bout du village, nous nous arrêtons devant une chaumière. De gros volets de bois obstruent les fenêtres basses. Devant, la murette est constituée de bouses de vache séchées et posées comme des briques. Cette fiente, paraît-il, soudée par la pluie et séchée par le soleil en été, sert de combustible en hiver.

De la main, je pousse le portillon de branchages. Suivi de Kasimir, par un chemin bordé de tournesols aux airs penchés, je parviens à une porte épaisse. Je frappe. Plaintivement, un chien grogne à l'intérieur. Bientôt j'entends le bruit d'un loquet qu'on lève et la porte s'ouvre. Dans la pièce sombre, une main tremblotante actionne un briquet et allume une antique lampe à pétrole. On n'y voit guère. Kasimir se dissimule derrière moi. Le gros chien tourne autour de nous et nous flaire en grognant. La vieille femme, une maritorne à l'air matois, vient vers nous en trotinant. De la voix, elle fait taire le chien. Vêtue d'une longue jupe et d'un casaquin, elle a jeté sur ses épaules un vieux châle de laine. Elle est tout près de moi à présent, presque visage contre visage, et, tout sourire, elle me découvre une bouche édentée qui sent le rance! Qu'importe! Je crois qu'on n'est finalement pas trop mal tombé. Nous parlons à mi-voix.

Derrière l'imposant fourneau au carrelage de couleur, descend un escalier à claire-voie. Quittant la couche familiale, le mari et trois enfants viennent rejoindre la vieille. L'homme, au visage sillonné de profondes rides,

a une grosse moustache noire. Son regard luit, comme une flamme. Quant aux gosses, accrochés aux basques de leurs parents, ils nous dévisagent avec effronterie.

Pouvoir dormir une fois avec un semblant de sécurité, sans sursaut au moindre bruit! Quelques heures seulement! Je parle. Enfin, ils ont compris. Le vieux acquiesce. Il opine de son crâne chauve et murmure: « Gut! Gut! », hausse les épaules, et remonte dormir. Les autres le suivent en emportant la lampe. Nous les entendons discuter à voix basse quelques minutes. Mais bientôt, ils exécutent le plus beau concert de ronflements que j'aie jamais entendu. Nous deux, nous nous étendons à même le sol, la terre battue, là, juste face à la porte. Chacun à notre tour, nous dormons. Bien trop vite, vient mon tour de garde. Assis, le dos au mur dans la pénombre, le doigt sur la détente de mon fusil, je guette. Mes yeux s'habituent à l'obscurité, je distingue dans un coin, sur une petite table nue, une vieille icône. Ainsi l'influence byzantine s'est exercée jusqu'ici. Pas d'armoire dans cette pièce, mais une solide table de bois et deux bancs. Sans doute se contentent-ils d'un bien relatif confort. C'est vrai que le bonheur ne dépend guère de ces choses. Couché près du fourneau, le chien me surveille.

Avant même qu'il fasse jour, je réveille Kasimir. Il vaut mieux partir maintenant. C'est plus sûr. Il faut tout de même prévenir nos charmants hôtes. Et je crie: « Dovi djènia » (Au revoir) en direction de l'escalier. De là-haut pas de réponse. Mais le chien grogne hargneusement derrière la porte que nous refermons. Dans le jardin, Kasimir a repéré un puits. Déjà il actionne la grande roue de fonte et remonte, dans un crissement de chaîne rouillée, un gros seau cabossé. L'eau est bien froide à notre visage, mais si fraîche à notre gosier.

Depuis plusieurs jours, tout se passe bien. Nous suivons toujours le cours de la Morava. Nous ne nous montrons qu'à quelques rares paysans travaillant dans les champs. Ceux-ci sont généralement assez coopératifs. Nous pouvons ainsi mieux établir notre itinéraire, éviter quelques détours, savoir aussi où nous en sommes de notre longue marche. Et comme il faut bien manger, au fil des marchandages, nos sacs se vident. Bientôt le sac lui-même est troqué contre quelques œufs! Nous n'avons plus que nos fusils. Ainsi allégés, on a une liberté de mouvements bien appréciable. Mais de quoi allons-nous vivre? Kasimir broie du noir. Bah! lui dis-je, demain sera demain!

Tout de même, ce n'est pas très facile. Il nous faut éviter les partisans yougoslaves. Ils auraient tôt fait de régler le sort de deux soldats allemands isolés.

Et de plus il nous faut aussi esquiver les Allemands. Des groupes de soldats, en tenue camouflée, fouillent méthodiquement la campagne, à la recherche des partisans. Ils pourraient bien nous découvrir. Du coup, ce serait la reconversion dans la Wehrmacht et le front! Alors dix fois, vingt fois par jour, nous plongeons dans les herbes, dans les fossés, au milieu des céréales! Et nous attendons, cœur battant quelques minutes, parfois de longues heures, la « fin de l'alerte ».

Nous avons trouvé une petite rivière qui va vers le nord. Ses bords sont suffisamment escarpés pour nous cacher à la vue des indésirables. Soudain une cloche tinte dans les environs. Nous rampons vers le haut de la berge. Notre rivière va droit sous un pont, à 50 mètres. La route qui passe au-dessus mène à un tout petit village. Au pied d'une chapelle au clocher sans croix, quelques maisons éventrées ont gardé des pans de tuiles rouges. Au sommet d'un mât, flotte la croix gammée.

Mais c'est plein de soldats là-dedans! Kasimir mélancolique, désabusé, demande :

— On y va?

Mon regard a suffi. Il bafouille :

— Chef, c'était pour rire!

Par un vaste crochet, nous contournons le village. Méfiants, à chaque pas nous nous arrêtons, prêtant l'oreille. Cela dure des heures. Kasimir rumine. Je le devine. On n'a rien mangé depuis deux jours! Son regard expressif passe alternativement de l'incompréhension au reproche.

Plus de pain, plus de beurre. Les paysans serbes sont gentils. Mais tout de même, on n'a rien pour rien. Heureusement, les fruits ne manquent pas. Des prunes surtout, et des raisins, des pommes, des poires. Nous faisons une cure extraordinaire de fruits. Et nous marchons toujours, tournant le dos au soleil. Ce qui allonge notre chemin, ce sont ces multiples détours pour éviter les patrouilles, les grandes routes, les villes.

Evidemment, l'inévitable se produit. A notre insu, nous quittons le lit de la Morava et nous longeons une espèce de torrent tumultueux qui nous fait grimper dans les roches. La fatigue a sans doute eu raison de moi. C'est Kasimir qui s'étonne :

— C'est drôle, marmonne-t-il, maintenant on marche contre le courant!

D'abord incrédule, je me rends à l'évidence. Il faut redescendre. Vers le soir, nous sommes à nouveau dans la plaine. La nuit nous surprend dans les hautes herbes, près de la chère Morava! Mais le ventre creux et avec la perspective d'une nuit rafraîchie par la faim et d'un lendemain de disette.

J'en suis là de mes pensées quand un vrombissement de moteur d'avion me fait lever la tête. Tout près, à pas plus de 100 mètres, une fusée jaillit vers le ciel, éclate en éclairant le coin. Des parachutes descendent lentement du ciel, balançant de lourdes charges. Ils atterrissent dans les champs là-bas un peu plus loin. Une dizaine d'hommes, des partisans, se précipitent, passent près de nous, ramassent tout puis disparaissent dans la nature.

Du beau travail! Pris par l'action, je n'ai pas pensé à avoir peur! Et pourtant, s'ils nous avaient découverts!

Voici le dixième jour. Nous avons déjà pris des habitudes. Pour dormir, pour manger, pour guetter, pour marcher. Je crois que nous arriverons. On devrait toujours se méfier des habitudes. Inévitablement, quand les choses semblent devenir plus faciles, on relâche sa vigilance et on fait des imprudences.

C'est ainsi que, derrière un taillis, dans la broussaille, nous tombons nez à nez sur un groupe de soldats. Impossible de fuir. Ils sont d'ailleurs aussi surpris que nous. Assis dans l'herbe, ils nous regardent.

— Les gars, pourriez-vous nous dire où l'on est? On s'est complètement perdus...

— Ruhig! proteste l'un d'eux, pas si fort! On pourrait nous entendre! Nous aussi, on est perdu. Mais on ne tient pas à se retrouver! Compris.

— Ah! oui! bien!... Nous non plus, parce qu'on arrive de Roumanie!...

Alors là, ils se mettent tous à rigoler.

— Faut pas exagérer, reprend le caporal qui semble mener les autres. Pourquoi pas de Russie, hein!

— Bon, bon, dis-je, après tout ça n'a pas d'importance. Mais vous, vous en venez de Russie?

— Mais non... On nous a envoyé dénicher des parti-

sans. On n'a rien trouvé. Faut dire qu'on n'a pas tellement fouillé... C'est dangereux... Maintenant il faut retrouver la compagnie, mais ils sont sûrement partis... à cause du front. Alors on a décidé de rester ensemble...

Evidemment, je n'ai pas le choix, alors je propose.

— Deux de plus, ça vous va?

— T'as pas l'air con, toi, tu comprends vite. D'accord. Mais le gros là, il doit être dur à nourrir, non?

Nous voici donc membres du groupe, je devrais dire, de la bande. L'armée et ses règlements ne seront bientôt plus que des souvenirs. J'ai plutôt l'air de faire partie d'une troupe de pillards de la Guerre de Sept Ans! Nous buvons l'eau des ruisseaux. Nous mangeons tout ce que nous trouvons. Un cheval dans un pré? Ou une vache? On l'abat sur place d'un coup de fusil ou de pistolet. Au propriétaire stupéfait, nous remettons un bon de réquisition, prétendument délivré par l'Intendance militaire. De ces bons, nous en avons fabriqué de très beaux! Sur les feuillets d'un carnet, un homme de la bande a griffonné quelques mots d'autant plus sibyllins pour les paysans serbes qu'ils sont en allemand et en caractères gothiques. Il y a eu ensuite le procédé bien connu, la pomme de terre coupée qui reproduit le cachet d'un livret militaire. Les pauvres gens sceptiques tournent et retournent le papier dans leurs doigts. Finalement, ils s'en vont, avec leur papier. J'ai encore un peu honte en les imaginant présentant ce bon à une quelconque unité de passage.

Quant à nous, nous emportons notre prise. Nous allumons un grand feu. La bête est bientôt dépouillée, dépecée. Au bout de nos baïonnettes, nous faisons rôtir notre portion à même la braise. Ni assiettes, ni couteau, ni fourchette. A pleines mains, nous mordons dans la

viande rouge à peine rôtie. Debout on regarde la flamme, nous sommes sans doute un spectacle rare. Mais, bon Dieu, que c'est bon!

Ainsi repue, la bande continue à travers les coteaux. Ce jour-là, nous nous abattons sur des vignes. Sans doute avaient-elles été traitées contre je ne sais quelle maladie, toujours est-il que le groupe est victime d'une colique collective. Je suis malade à en crever. Au moment où je m'isole au milieu des ceps et que je commence à soulager mes entrailles en délire, j'entends les camarades du groupe qui hurlent : « Partisanen, partisanen. »

Des coups de feu éclatent. Tandis que la frousse décuple et mes douleurs et mes coliques, je me résigne à terminer, coûte que coûte l'opération en cours, de l'autre côté des ceps j'entends une rapide conversation en serbe. J'en ai la respiration bloquée, et le reste. Un instant plus tard le feuillage frissonne brutalement sous mes yeux. Ce sont nos assaillants qui, au galop, partent à travers les raies.

Il y a bien une semaine que nous marchons de compagnie. Nous profitons de la nuit pour continuer la route. Soudain une pétarade de moteurs attire notre attention. Seraient-ce déjà les Russes? Dans ce cas, notre longue marche n'aurait servi à rien. Figé, je tends l'oreille essayant d'analyser, de reconnaître à quelque signe qui ils sont. Le bruit va s'amplifiant. Alors, comme tous les autres d'ailleurs, lentement, je me rapproche pour voir. Enfin caché dans les hautes herbes du bord d'un talus, je découvre la colonne qui s'étire. C'est la Wehrmacht.

J'ai tellement, tellement redouté de découvrir l'étoile rouge sur les véhicules que j'ai littéralement une impression de libération. Invraisemblable, mais je crierais de

joie. D'ailleurs les camarades hurlent, comme transformés. Ils dévalent la pente raide et courent vers la colonne. Il y a là des voitures de reconnaissance avec leurs mitrailleuses, des camions tractant des canons, enfin des camions citernes camouflés par des branchages. Sous la pâle lueur de la lune, ils roulent tous feux éteints.

Dans la seconde, je me rends compte que leur route va droit au nord. Je me retourne vers Kasimir. Plus de Kasimir! Allons Robert... Cours ta chance! Et j'y vais. Que dis-je? Je dégringole à travers les rochers, je laisse des morceaux de ma chemise et de mon pantalon aux épines des buissons. Hors d'haleine, j'arrive sur la route. Je saute sur le marchepied arrière d'un camion citerne et je m'agrippe à une conduite d'un réservoir. Kasimir est probablement quelque part dans le convoi.

Ainsi accroché, la nuit me semble interminable. Enfin voici le petit jour. Pas un nuage là-haut. La journée va encore être chaude. Je commence à m'engourdir. Nous dépassons des soldats qui vont à pied, suivant les bas-côtés de la route. Fusil en bandoulière, coiffés indifféremment du casque ou du calot, la lourde mitrailleuse sur l'épaule, les caisses de chargeurs à bout de bras, ils portent surtout, à part des tas de vaines décorations, un accablement insurmontable. Les visages sont fatigués, envahis pas une barbe de plusieurs jours, les uniformes sales, boueux, les regards vides, le pas lourd. Ce qu'ils portent enfin c'est l'incroyable poids de la défaite.

Des supplétifs plus chanceux ont réquisitionné des carrioles et des chevaux où ils ont entassé un bric à brac invraisemblable. Et tout cela remonte vers le nord

dans une ambiance de tristesse que même le soleil n'arrive pas à dissiper.

Soudain, par la porte droite des camions, des bras sortent et font un mouvement rapide du haut vers le bas. Le signal d'alerte. Le convoi stoppe en catastrophe. En toute hâte, les hommes se dispersent dans les fossés. Je saute de mon perchoir et m'allonge au pied d'un arbre. Oui, là-haut, à droite, un avion de chasse soviétique remonte la colonne. Après un demi-tour habile, il nous prend en enfilade par l'arrière et fonçant à toute vitesse, il ouvre le feu de son canon axial et de ses deux mitrailleuses lourdes. Les balles passent en sifflant et ricochent sur le sol. Deux citernes s'enflamment. D'en bas, la réplique est rapide, un canon de 88 aboie sèchement, ailleurs, des rafales de mitrailleuses et même des coups de fusil crépitent.

Le Yak aux fines ailes revient à l'attaque en quelques secondes. Il plonge à nouveau. Une voiture de reconnaissance prend feu. Ses occupants sautent à terre et disparaissent dans les herbes. Enfin l'avion à étoile rouge disparaît à l'horizon. Quand je me relève, je vois à quelques millimètres de l'endroit où j'avais la tête, un projectile gros comme le pouce. Je le ramasse tout chaud et le glisse dans ma poche.

L'alerte est finie. Vite il faut repartir. On abandonne les véhicules en flammes et la colonne s'ébranle. La route est pleine de trous et de bosses. Elle n'est qu'un chemin de terre. Elle rend ma position, à l'arrière de cette citerne, encore plus insupportable. Heureusement, après un gros bourg (j'ai appris par la suite qu'il s'agissait de Pozarevac), une vraie route nous ramène vers le nord-ouest. Bientôt là-bas sur la gauche, je devine un fleuve qui serpente entre les roseaux. Brutalement

la colonne s'est arrêtée. Encore une alerte? Non. Mais la route aboutit à la rive d'un large fleuve...

Le Danube. Ici, ils disent Dunav! J'ai l'impression que je ne pourrai jamais m'en éloigner, quel que soit le nom qu'il porte. Déjà, de Sulina à Braïla, puis de là à Cernavoda et Ruse, je l'ai remonté sur 430 kilomètres et voilà que je le retrouve 700 kilomètres à l'ouest.

J'aperçois une pancarte : « Béograd — 50 km. » Ouf! ça va nettement mieux!

A Pancevo, une localité assez importante, le convoi quitte soudain la route de Belgrade et part vers le nord-est. J'imagine vers la Roumanie. Cela ne m'arrange pas du tout. Je saute à terre et je me joins à des soldats se dirigeant vers l'ouest.

BELGRADE ET LE BANAT

On marche. On marche. Je suis terriblement las. Mes pauvres chaussures de sport crient grâce. Même mes jambes, d'ordinaire fort gaillardes, sont lourdes. Chemise et pantalon déchirés, barbe hirsute, pas lavé depuis quand? Je dois avoir une allure épouvantable. J'en ai vraiment assez. Je jette mon fusil dans le fossé.

Mais je marche tout de même. A un carrefour, voici un poteau porteur de flèches indicatrices : « Service des bureaux », « Secteur postal », « Foyer du Soldat » (est-ce possible?) « Kommandantur » (merde!).

Non, ce n'est pas une illusion, me voici, dans ce terrain vague, aux abords de Belgrade, capitale écrasée et détruite en grande partie par les bombardements de la Luftwaffe.

Je me mets à la recherche de la caserne de la marine. Ce doit être l'après-midi. Enfin je pénètre dans une cour. Est-ce la bonne? Ce serait difficile à dire. Il y a ici une

masse de militaires de toutes armes. On crie, on rit. Des hommes qui se retrouvent. Le tout, dans un désordre et une confusion énormes.

Cependant la caserne est propre. Les toitures sont refaites, il y a même des fleurs au rebord des fenêtres!

Là, près d'un garage où des mécaniciens s'affairent, j'ai repéré une fontaine. Alors je bois, j'ai l'impression de revivre. Puis je m'assieds sur la marche d'un escalier. Personne ne semble même s'être aperçu de ma présence.

C'était trop beau! A grands coups de sifflet, un « Spisse » rassemble tout le monde. On se croirait dans une caserne prussienne. Il explique :

— Les nouveaux éléments que vous allez constituer vont former de nouveaux régiments. Ainsi vous pourrez continuer la lutte pour le Reich et le Führer.

Chose inouïe, l'armurier n'a pas assez d'armes pour tous ces soldats. On se croirait en France en 1940.

Toujours à l'affût, je repère un jeune enseigne de vaisseau, du moins en a-t-il l'apparence. Il a l'air anxieux. Je le salue. Comment a-t-il pu reconnaître un marin sous ma défroque? Du doigt il m'indique deux lourdes valises. Je les empoigne, et je le suis. Bientôt il rejoint deux autres enseignes et un groupe d'une cinquantaine de marins.

Sous la conduite de ces nouveaux chefs, nous allons vers la sortie. Mais la sentinelle a des ordres. On ne sort pas!

Attiré par la discussion, un Feldwebel arrive. L'enseigne, à court d'argument, a une inspiration :

— Nous sommes un kommando secret, souffle-t-il au

sous-officier, je ne peux tout de même pas le dire à ce soldat! Alors... Laissez-nous sortir!

Le Feldwebel a vraiment l'impression qu'il va sauver le Grand Reich. D'un air mystérieux il s'approche de la sentinelle et dit :

— « Geheim! » (Secret!) « Lassen sie durch! » (Laissez passer!)

Une fois dehors, il nous harangue :

— Vous êtes l'élite! Ceux dont on ne parle pas, mais ceux qui font la victoire! Vous allez combattre les partisans. Je le vois, vous n'avez pas d'armes apparentes — et pour cause — oui, votre spécialité, c'est le corps à corps! Bravo. Sieg Heil!

Sous la protection de son regard complice, nous partons. Vingt minutes après, sur une petite place, nous sommes répartis dans trois camions de la Wehrmacht qui attendaient. Du coup, nous ne sommes plus rassurés. Non mais, ce serait vrai? On va en kommando combattre les partisans? Je n'ai absolument pas envie de me battre! Mon humeur doit transparaître à travers les poils de ma barbe. Un second-maître, intrigué par ma mine renfrognée, m'interroge. J'en profite pour lui dire que j'ai une de ces faims... Il me donne un sandwich et m'apprend que nous allons passer la frontière.

— On va dans le Banat de Tèmesvar, me précise-t-il.

Je n'ai pas de grandes notions sur le Banat. Je croyais pourtant qu'il avait été partagé entre la Roumanie et la Yougoslavie. On ne va quand même pas retourner en Roumanie puisqu'ils nous font la guerre! Et en Yougoslavie, on y est. Alors?

Alors on arrive à la frontière hongroise. Les barrières sont levées sans problème. On fait encore quelques kilomètres dans la puszta. Et l'on s'arrête dans un patelin tout petit, au bord de la Tisza, à Böszke. Je suis un peu

étonné... un kommando secret dans ce village... et avec des marins! Le plus fort, je vois le soir même des marins hongrois patrouiller... à cheval, le long du fleuve!

C'est vrai, je ne le saurai que plus tard, nous sommes vraiment dans le Banat, dans la toute petite partie hongroise du Banat, 50 kilomètres sur 10, au confluent de la Tisza et du Marös.

A l'école du village, les murs sont couverts d'affiches vantant les mérites des Waffen S.S. C'est là que l'on m'envoie puiser dans un stock d'uniformes de la Wehrmacht. Je me débarrasse de mes frusques déchirées, et me voici déguisé en fantassin. Ah! il n'y a pas de bottes. Qu'importe on me donne de la ficelle pour rafistoler mon vieux soulier. On me jette un « Sati », un havresac de l'armée italienne. Enfin, après un bain dans la Tisza, j'emprunte un rasoir. Me voici propre.

Tous les hommes sont logés chez l'habitant. Les gens du village sont des cultivateurs courtois et hospitaliers. Pas besoin de « pengos », on mange et on boit gratuitement. Pour les travaux des champs, il y a de nombreux prisonniers de guerre italiens, de Badoglio! Moi, je suis hébergé par un bonhomme qui parle un patois allemand. C'est curieux, cela me rappelle le platt ditsche du pays de Bouzonville, en Moselle. Quand je lui dis que je suis de Metz, il me raconte que son fils a été enrôlé de force, avec beaucoup d'autres, dans les Waffen S.S. Et puis, sans préambule, les larmes dans la voix, il raconte comment il y a deux cents ans, ses ancêtres ont quitté Thionville, après je ne sais quel traité de paix, pour venir s'installer ici. Il est devenu un des gros propriétaires. Enfin, influence russe, il mâchonne comme ses compatriotes, les éternelles graines de tournesol.

Il y a trois jours que nous sommes là! Comme pour donner une apparence de vraisemblance au « Geheimkommando », les partisans ont attaqué. A 100 mètres du village, l'escarmouche les a mis aux prises avec l'ensemble du groupe. Ils ont été repoussés. Mais l'aviation roumaine est intervenue, les bombes ont endommagé quelques fermes.

Mon enseigne, celui dont je suis devenu l'ordonnance, m'a envoyé chercher de l'eau. Je vais à la fontaine publique sur la place du village avec ma cruche émaillée.

Soudain, guidés par une patrouille de side-cars, des camions chargés de fantassins et d'artilleurs, font irruption. Le convoi s'arrête. Un vieux « Hauptmann » (capitaine) m'interpelle.

— Vos papiers! Qu'est-ce que vous faites ici?

— Mon capitaine, je vais chercher de l'eau pour mon officier.

— Votre officier?

— Oui, un enseigne de vaisseau!

Le vieux capitaine ne comprend pas. Evidemment, ma tenue de fantassin, mon officier, un marin. Ça n'est pas clair.

— Conduisez-moi à l'officier qui vous commande.

Je m'exécute, me demandant ce qui va encore arriver.

Bref, les trois enseignes sont arrêtés, mis au secret. Je ne saurai jamais ce qu'ils sont devenus! Quant aux cinquante marins, ils sont conduits au commandant du détachement qui, sur-le-champ, signe un ordre de mission collectif et un bon de transport pour le port de Kiel. Immédiatement nous sommes embarqués dans des camions et ramenés dare-dare à la gare de Belgrade.

Souvent j'ai repensé à ces trois enseignes. L'étaient-ils vraiment? Ou étaient-ce des provocateurs ou des

désorganiseurs de l'armée, ou quoi encore? Peut-être des débrouillards voulant échapper à quelque poursuite?

A la gare je monte dans un train bondé. Je reste debout dans la coursive au milieu de réfugiés munis de pauvres baluchons. Ils ne savent même pas où on les emmène. A côté de moi, une femme pleure. C'est une Banatoise. En sanglotant elle me demande des nouvelles de son fils qui combat sur le front russe. J'essaie de la reconforter. Soudain de son cabas, elle tire un paquet soigneusement ficelé.

— Tenez, dit-elle, prenez-le! Lui, je ne sais même plus comment lui envoyer!

La campagne yougoslave défile.

Je revois ma folle équipée. Quatre semaines depuis Nisch. Quatre semaines! Pourtant, j'ai survécu! Comment ai-je pu, moi l'étranger marcher, marcher, traverser ces contrées étranges, dans les embûches, la guerre, la trahison, la faim, la solitude, l'implacable fatigue, la soif. Tout cela... à cause d'une panne de moteur!

Voici plusieurs jours que j'ai quitté Belgrade. Zagreb et Ljubljuna ne sont déjà que souvenirs. Avant de traverser les Karawanken et la frontière, je vois le dernier blockhaus gardé par de vieux territoriaux. Après Klagenfurt, tous les civils du train reçoivent l'ordre de descendre.

A Munich, on fait un arrêt. Je vais pouvoir me dégourdir les jambes. Au centre d'accueil de la gare, on distribue à tous les marins des cigarettes et des vivres. Puis, je pars avec quelques matelots flâner dans la ville. Au hasard des rues et dans le dédale des ruelles, nous retrouvons tout à coup devant la fameuse Brasserie Keller, celle qui eut l'honneur (!) d'abriter la première

réunion nazie! Evidemment, nous entrons. Un S.S. tout de noir vêtu, en armes, monte la garde devant cet endroit hautement historique! Pensez donc, le berceau de la Nouvelle Europe, que dis-je, du Monde Nouveau! La salle est assez grande, et peut contenir quelque cent cinquante consommateurs. Les murs sont ornés des blasons des villes allemandes. Prosaïquement, nous buvons une bière, brune évidemment. Un haut-parleur diffuse une musique aussi caramélisée que notre chope. Soudain, « Sonder Meldungen! » Edition spéciale! Des avions ennemis se dirigent vers Munich. Alerte! Les sirènes mugissent. On se précipite dans les abris. On attend, un peu tendus. Mais les avions ont sans doute pris un autre cap. Bientôt l'alerte est finie.

Il nous faut rejoindre la gare. Cette fois, nous suivons les pancartes. L'itinéraire est fort instructif. Depuis tant de mois passés loin à l'est, nous ne savons rien de la réalité journalière dans les villes allemandes et de la fortune des armes à l'ouest. Ce n'est que destructions, façades éventrées, pans de murs noircis, décombres. Les bombes au phosphore ont tout brûlé.

KIEL

Nous arrivons à Kiel. La gare maritime n'a plus de vitres. Cela donne au grand hall un air de désolation insupportable. Je me souviens avec nostalgie de ma première arrivée ici, il y a quinze mois, au milieu de permissionnaires braillards.

Aujourd'hui, le hall est à peu près désert. Une patrouille de la marine est plantée là-bas, l'arme au pied. Le chef, un vieux « Boots-mat » (second-maître), à l'air absent, se rend soudain compte de notre présence. Nous sommes tout de même cinquante. Il s'approche, jette un coup d'œil sur la feuille de route et, tout de go, d'un air presque heureux, nous annonce :

— « Matrosen! Ist kein Wagen mehr! » (Matelots! Il n'y a plus de camions!) « Muss zu fus! » (Faut aller à pied) « Nach Friedrichs-Ort...! » (Direction Friedrichs-Ort...!) En colonne par trois... en avant marche!

Et nous voilà partis, au pas cadencé. Comme pour apporter une raison de désespoir de plus, nous voyons

dans un kiosque, en caractères énormes en première page : « Marschall Rommel ist gestorben. » Nous sommes le 10 octobre. Les nazis, responsables de sa mort, ont le front de lui organiser des obsèques nationales à Ulm.

Tout le long de l'interminable Eisenbahndam, dans Oslo-Kai, nous enjambons les rails arrachés et tordus de la voie du tramway. Le Dusternbroocker Weg, l'esplanade de l'École forestière, aux bosquets jadis pleins de verdure, de gazouillis et d'amoureux, n'est plus qu'un terrain vague bouleversé et désolé.

Les gens que l'on croise sont blafards, silencieux. Les hommes ont l'air aussi las que leurs vêtements. Les femmes même, malgré leurs turbans de couleur, sont grises. Frissonnantes, dans leur trop large manteau, trottinantes avec leurs semelles de bois, elles vont, le long des ruines, faire leurs courses, s'agglutiner à une problématique queue pour de moins problématiques provisions. La guerre est partout, sur les pierres, sur les vêtements, mais surtout dans les visages. Pas de vêtements de deuil, pourtant. Car Goebbels l'a prescrit. Le deuil ne se porte pas dans les vêtements mais dans le cœur. D'ailleurs, on n'a pas le droit de parler du ou des disparus. Comment pourrait-on parler de ceux dont on ne sait ni où ils sont, à l'est ou à l'ouest, ni ce qu'ils sont devenus, sauf blessés, morts ou prisonniers? La morne angoisse dévore les visages. Elles, les femmes qui sont le charme de la vie, portent les stigmates de la souffrance, de la guerre, de la mort.

D'ailleurs, nous ne valons guère mieux. Où sont-ils les beaux marins victorieux, qui, hier, défilaient gravement aux sons d'une musique altière dans les rues de Kleiner-Kieler? Tout de même, pour nombre d'entre nous, revenir ici a tenu du prodige. Seulement voilà, cela, ça ne se voit pas.

Civils allemands, matelots allemands, c'est un gars venu de Lorraine, un marin de la marine française qui vous le dit : « Vous les avez encore vos marches, vos parades, votre musique. Seulement aujourd'hui, ce sont des marches funèbres, des danses macabres et de la musique de mort, celle des sirènes et des bombes. »

Le pas cadencé a fait place rapidement à une allure plus décontractée, malgré les hurlements du pauvre second-maître. Les conversations s'engagent. Les rangs se désorganisent. Les marins ont humé l'air du pays. Ils se sentent si près des leurs. On discute ferme. J'entends :

— On va avoir du repos! Une permission même! Après tout, c'est notre droit! Mon Dieu, si c'était vrai. Moi... je ne me fais pas d'illusion!

Dans une remarquable pagaille, nous arrivons au dépôt de la I.I.M.E.A. Le matelot de garde n'a pas tellement l'air surpris par nos tenues hétéroclites. Il nous a sans doute dit quelque chose? En tout cas, dans le bruit, personne n'a rien compris.

A peine entrés, nous sommes conduits au magasin d'habillement. Dans le local mal éclairé, nous sommes, l'un après l'autre, dépouillés de tout ce que nous portons. Je reçois l'ordre de vider mon sac à dos sur un tas d'armes et d'objets divers. Profitant de l'inattention des autres, dans un coin sombre, je déchire la liste de noms qu'Andréï m'avait confiée.

Alors que les cinquante marins sont ainsi complètement nus, le « Spisse » arrive. Furieux, il nous rassemble sur un côté de la pièce, et il hurle :

— Qu'est-ce que vous croyez? Vous avez traversé la ville comme un troupeau de cochons! « Ordnung muss herchen! » (L'ordre doit régner!) De l'ordre, nom de Dieu! Qu'est-ce que vous croyez? J'en ai maté d'autres!

L'amirauté est au courant. Et ils ne sont pas contents. C'est pas la retraite de Russie, non?

Il n'y a pas à dire, il a le sens de la situation.

— Vous êtes tous consignés jusqu'à nouvel ordre. Qu'est-ce que vous croyez? Tous, tous... vous êtes consignés! « Verstanden! »

Rouge brique, les yeux exorbités, il part, aussi excité qu'à son arrivée. Jugez du spectacle. Les réactions sont vives :

— « Der Schweinhund. » (Le chien de cochon.) En fait de repos... et notre permission... ils n'ont pas le droit...

Les magasiniers rigolent sous cape. Ces sales embusqués ne nous ménagent pas non plus. Ils se sentent forts. Après la douche, on nous rhabille. Me voilà à nouveau en uniforme de la marine. J'en éprouve une certaine satisfaction. Comme si je me retrouvais un peu de moi-même. Nouveau paquetage, nouvelles armes, coupe de cheveux réglementaire, rien n'est négligé pour nous remettre à neuf dans la règle.

Ainsi radoubé, je me présente au secrétariat pour recevoir ma nouvelle affectation. Au second-maître qui dirige le bureau, je me présente :

— Matelot Bour, service Pont, échappé de Roumanie.

Sans même lever le nez de ses paperasses, il dit : « Soldbuch » (livret matricule). Pas aimable le gars. Je grogne : « Verloren » (perdu). Ça n'a pas l'air de l'émouvoir. Il continue : « Na Vorige Bestimmungen! » (Bah! Précédentes affectations!) Je dicte un moment. Il dit enfin : « Letzte frage. » (Dernière question.) : « Nationalität? » Evidemment j'hésite; enfin je me décide à lui poser un problème, pour qu'il réagisse, au moins qu'il lève les yeux. Je réponds : « Kein! » (Aucune!) Rien! Il ne bronche même pas. Soigneusement il plie le formulaire ainsi rempli, le glisse dans une enveloppe, me

tend le nouveau livret matricule qu'il vient de remplir. « Vous présenterez tout cela à votre nouveau commandant d'unité. » « Zum Nächst. » (Au suivant), crie-t-il. Déjà il m'a oublié. J'en suis tout bête. Pourquoi diable attendais-je autre chose? Naturellement j'ouvre l'enveloppe, et j'apprends que je suis envoyé à Swinemünde. Bon Dieu! Où m'envoient-ils encore. Les marins consultés me disent, ça doit être près de Stettin, à l'est. Enfin...

Le trésorier me donne l'arriéré de ma solde et mes cigarettes. Le lendemain matin, en route. Le commandant du dépôt était pressé de nous voir partir!

SWINE-PEENE-WARNEMUNDE

A la gare, un train « spécial » nous attend. Une antique loco à vapeur et quelques wagons plats. Sur le premier plateau, la cuisine roulante et, répartis le long du train avec leurs servants, des pièces de la Flak, et des mitrailleuses pointées vers le ciel. Bon sang, ils en ont des munitions! Nous nous asseyons, l'un à côté de l'autre, sur les plateaux, et nous partons. Heurtés, secoués, les fesses meurtries nous roulons à travers les ruines. La machine asthmatique déroule sa fumée au-dessus de nos têtes. C'est triste.

En général, les voyages en chemin de fer me semblent longs. Bien sûr tout dépend des circonstances. Mais cette fois en particulier, pour mes camarades, tout comme pour moi, le temps importe vraiment peu. Les heures d'attente sur une voie de garage, les trains bondés de matériels, de soldats fonçant à toute vitesse vers l'est, nous laissent parfaitement indifférents. Alors, on

regarde avec une curiosité de badauds les gares à moitié démolies, les multiples chantiers de réparation le long des voies, l'énorme pagaille aux haltes du convoi.

Une gare anonyme m'a laissé un souvenir particulièrement exemplaire. En y arrivant, nous vîmes qu'elle avait subi des destructions fort importantes et que la main-d'œuvre étrangère était composée d'un ensemble hétérogène de Français, d'Italiens, de Slaves. Les ouvriers réquisitionnés ne faisaient preuve que d'une ardeur mitigée, et le vieux chef de gare les haranguait, puis les harcelait sans grande efficacité. Dans son exaspération, il avait oublié son drapeau rouge. Alors au passage des trains prioritaires de la Wehrmacht, il agitait et tournait les bras comme un sémaphore. Sur le quai, tout le monde se bousculait. Valises exténuées et baluchons de toutes formes entravaient la circulation. On se serait cru à Paris, en gare de Lyon, un jour de départ en vacances. Le pauvre chef de gare était assailli par tout un tas de réfugiés qui réclamaient des renseignements. Gesticulant, un peu ridicule, il essayait en vain de se dégager, préoccupé surtout par tout le monde circulant au beau milieu des rails. Pour compléter le tableau, les marins se mirent de la partie, l'interpellant avec les plaisanteries d'usage. Le pauvre homme! Enfin, me dis-je, il y a des manières plus pénibles de faire la guerre.

Voici Swinemünde. Avant-guerre, des Allemands venus de toutes les provinces, applaudissaient la revue navale de la flotte de la Baltique qui se passait dans la rade. Aujourd'hui, c'est un petit port de pêche.

D'ici, devant l'avance soviétique, l'amiral Doenitz fait évacuer en hâte les centres urbains de la Prusse orientale; la rade de ce port est pleine de navires de toutes

sortes. On a réquisitionné les chalutiers, les bateaux de plaisance soit pour transporter les évacués soit pour assurer une défense supplémentaire.

Dès l'arrivée à la base de Swinemünde, je me présente au secrétariat et y décline mes affectations antérieures. Je suis embarqué sur l'un des chalutiers destiné au repli des réfugiés de l'Est. Nous appareillons sans la moindre escorte, notre protection dépend de notre seul armement qui est fort mince. La mer est d'huile. On navigue à la vitesse de croisière. Le commandant de bord est un premier-maître. Son second et le matelot timonier occupent l'étroite cabine de pilotage. L'équipage veille sur le pont. Nous rejoignons, en route, d'autres chalutiers qui, armés comme nous, suivent la même direction, cap au nord-est. Nous allons évacuer des Prussiens talonnés par l'avance des Russes. Nous accostons à Neufarhwasser, une petite ville située au nord de Dantzig. Des coups de sifflets règlent la manœuvre, les chadburns n'ont pas fini de tinter que les réfugiés se ruent sur le chalutier. Au risque de se rompre le cou, ils s'y précipitent avec leurs ballots et, en un instant, le pont est noir de monde. L'équipage aide de son mieux ces pauvres gens. Ce qu'il faut de patience, d'ingéniosité et de courtoisie pour satisfaire tout le monde, caser les paquets, installer les gens, les landaus et récupérer les enfants qui courent partout!

Chargés à bloc, on retourne vers l'ouest. Nous scrutons le ciel avec anxiété, une attaque aérienne est toujours possible et sans recours! Quand ils débarquent dans quelque petit port de la Baltique, ces nouveaux venus mettent les autorités locales sur les dents. Il faut loger tout le monde, éviter le désordre, répartir cet excédent de population dans l'arrière-pays. Malgré

leurs malheurs, ces réfugiés ne sont guère faciles à vivre. Leur confiance dans le Führer reste entière. Abandonner, jamais! Hitler va utiliser son arme secrète. Et la revanche sera éclatante. Des volontaires de la Croix-Rouge leur distribuent une soupe d'orge bien chaude. Puis ils partent vers l'intérieur du pays.

Nous regagnons Swinemünde. Et nous recommençons l'opération avec d'autres réfugiés. Pendant plusieurs semaines, je participe ainsi à l'évacuation de la population de la Prusse orientale.

Au retour d'une de ces missions, je reçois l'ordre de débarquer. Je suis muté et je dois rejoindre Peenemünde. Par Stettin et Friedland, un train m'emmène, avec d'autres marins, à Wolgast. Là, nous quittons le train. Dans une rue aux gros pavés, nous grimpons sur un camion de la Wehrmacht dont la bâche est recouverte d'une fine poussière de sable. Rapidement, nous roulons sur une bonne route asphaltée. Bientôt nous atteignons un pont dont l'entrée est surveillée par une garde impressionnante. C'est la base de Peenemünde. Le camion poursuit son chemin à travers un terrain découvert et désert. Cependant, sur ce trajet relativement court, des postes de contrôle sont échelonnés où la police militaire veille. De multiples poteaux indicateurs, un peu partout, portent des inscriptions : « Terrain militaire. » « Prévôté. » « Interdit de traverser. »

Où diable nous mène-t-on?

Le camion s'immobilise devant une vaste pinède. Nous débarquons puis, en colonne par deux, nous empruntons, sous les arbres, un chemin de sable. L'odeur de la mer parvient jusqu'à nous. Le sable crisse sous les bottes. Quelques nuages glissent dans une échancrure

de ciel. Des pins calcinés révèlent de récents bombardements. Çà et là, des cheminées d'aération émergent au ras du sol, camouflées en troncs d'arbre.

Après une lourde porte, voici une galerie de béton. Couloir après couloir, des portes blindées s'ouvrent puis se referment sur notre passage.

Dans un bureau souterrain, à l'éclairage et à la ventilation artificielle, on procède à l'interrogatoire habituel d'identité et des services antérieurs. Puis nous sommes logés dans des chambrées exigües, aux lits superposés.

Le lendemain, pour le petit déjeuner, je sors de ce souterrain. Un sentier mène à la cuisine, constituée par une roulante et une caravane, installées dans une clairière. Un gigantesque filet de camouflage les cache aux observateurs aériens.

Tandis que je suis installé à une table et bois le café du matin, un quartier-maître sort de la caravane. Il porte précautionneusement un bol tout chaud dans les mains. Tout sourire il s'approche, prend place à côté de moi et entame la conversation... en français. D'abord étonné, mais ravi, je remarque toutefois qu'il a sans doute un accent un peu germanique. Il m'explique qu'il est Alsacien et qu'il a été incorporé de force. Mis en confiance, je raconte mon odyssée. Notre conversation, entrecoupée d'exclamations, et de rires, n'a guère l'air de plaire à nos voisins. Je continue mon histoire. J'entends alors par intervalles, un fracas, tel un coup de tonnerre, suivi de grondements sourds. Un long sifflement fait vibrer mes tympanes, puis le bruit s'assourdit et tout redevient calme, comme sous l'effet d'un dispositif qui amortit les sons. Mes voisins de table n'y prê-

tent aucune attention, semblant parfaitement accoutumés à ces bruits.

Ma curiosité mise en éveil, j'écarquille les yeux. Dans le ciel d'un bleu parfaitement pur, je ne vois rien! Seules mes oreilles résonnent longuement à la fréquence des tuyères inconnues. Je ne saurai que plus tard à quoi m'en tenir sur les V.1, l'arme qu'Hitler croyait décisive.

Au bout de quarante-huit heures, je quitte la base. Pourquoi m'a-t-on envoyé ici? Ce polygone m'a semblé une pure et simple réplique d'un ouvrage de la ligne Siegfried. Etait-ce — ma défiance native de frontalier est toujours en éveil — un stratagème destiné à sonder mes opinions profondes, à démasquer un espion, un déserteur?

Toujours est-il que me voici muté une fois de plus. L'inévitable feuille de route dans la poche de ma vareuse je reprends le train. Cette fois pour Warnemünde. A cette cadence, j'aurai vite fait la connaissance de tous les ports de la Baltique.

Lors d'une courte halte dans une gare, j'observe une brigade d'artillerie en attente sur une voie de garage. Ce sont des Roumains! Ainsi l'Allemagne a donc encore des alliés! Je n'arrive pas à y croire.

Enfin j'échoue, c'est bien le mot, à ma nouvelle base, Warnemünde. L'agglomération est une cité ouvrière de quelques milliers d'habitants. Elle est traversée par la Warne, un cours d'eau languissant qui va mourir dans la Baltique. Autour de l'embouchure de cette rivière sont installés des chantiers navals. Une fumée grise échappe de grandes cheminées de brique rouge et se délaie au-dessus de la mer. Une tristesse infinie baigne toutes choses.

L'hôtel réquisitionné par la marine, qui constitue ma nouvelle base, est un hideux immeuble de béton d'une dizaine d'étages. Il domine lourdement le front de mer. En réalité, c'est un centre de rassemblement pour les égarés de la marine. Dans une villa voisine, on a organisé un « secrétariat ». Celui-ci a surtout pour mission d'enquêter méthodiquement sur tous les marins récupérés et rassemblés à la base. Minutieusement, chacun est interrogé; le dossier ainsi constitué est ensuite vérifié par tous les moyens possibles avec la rigueur germanique.

Les appels fréquents, il faut bien contrôler notre présence, se font devant l'hôtel. Ce spectacle constitue l'occupation la plus astreignante des boutiquiers du port dont la pratique est aussi rare que les marchandises.

Le soir, nous avons le privilège d'aller manger au restaurant. La salle à manger est finement décorée de marines plus vraies que nature. Le garçon, un vieil homme perclus de rhumatismes, réclame nos tickets d'alimentation. Moyennant quoi, il nous sert un menu rigoureusement uniforme : quatre pommes de terre en robe des champs, une croquette mi-viande, mi-pain noir baignant dans une sauce bistre, le tout arrosé d'un demi de bière brune.

A la fermeture, il quitte la veste blanche et, casque en tête, va prendre son poste à la défense passive.

On peut aller aussi au cinéma. Un permanent de 10 heures du matin à 10 heures du soir. Les civils sont la cible des marins frondeurs et même hostiles! Comment, en effet, peut-on être civils après cinq ans de guerre sans être embusqués? Réaction bien injuste, les civils en question sont des travailleurs étrangers réquisitionnés.

Naturellement, le programme est constitué exclusivement de films de propagande nazie. Pourtant, une fois,

j'ai l'émotion de voir, pendant la projection des actualités de la U.F.A., la défense du Fort Driant. Le Fort Driant, dois-je préciser, est un puissant ouvrage défensif qui protège Metz et se trouve juste au-dessus d'Ars, la petite ville où j'habite. Je vois la III^e armée du général Patton arrêtée par la résistance de la garnison du fort composée de quatre cents cadets, élèves officiers de Metz, sous les ordres d'un simple commandant de compagnie, le lieutenant Petersen. Ils ont résisté pendant plusieurs semaines. A la fin de la séquence, Hitler, en gros plan, cite les défenseurs du fort en exemple à la nation et les nomme tous officiers! Même les morts! La salle éclate en applaudissements.

Moi, je pense à ma femme et à mes deux gosses qui vivent à quelques kilomètres de là.

NOUVEAUX INTERROGATOIRES

A la fin d'une corvée, pardon, d'un « service de propreté » de la base, je suis convoqué au secrétariat, par le « Spisse » enquêteur.

Dès l'abord, c'est évident, je suis suspect. Mon pressentiment, à Peenemünde, ne m'a pas trompé. Le Spisse est soupçonneux. Il me faut tout lui raconter depuis Nikolajew, le 16 mars jusqu'à ce jour 16 novembre 1944.

— Na! me dit-il, en guise de conclusion. Invraisemblable! Tout cela c'est du roman! Un déserteur, voilà ce que tu es!

Je proteste. Rien n'y fait. Il est buté comme un âne corse. Finalement il me renvoie.

— On se reverra, me promet-il.

Je broie du noir. Qu'est-ce qui m'attend maintenant?

Désormais les interrogatoires se succèdent. Toujours les mêmes. Je comprends cette expression que les aînés avaient rapportée de la guerre de 14-18 quand ils parlaient d'un Feldwebel allemand qu'ils avaient connu. Ils disaient : « C'est un Klug schisser. » Littéralement :

« Celui qui ch... avec minutie. » Bref, cela tient du feuille-merde compétent et passionné. Tout à fait mon Spisse de Warnemünde, avec la coloration brune du par-teigenosse comme multiplicateur.

Ces interrogatoires minent ma résistance. Je me demande comment cela va finir.

Après un nouvel interrogatoire, toujours aussi démoralisant, je rejoins lentement ma chambrée. Dans le couloir chichement éclairé, sur le tableau d'affichage, une note pour le moins étonnante attire mon attention. « Les marins de tout grade connaissant la langue anglaise doivent se présenter immédiatement au secrétariat de la compagnie. » Pendant que je m'interroge sur la portée de cette mesure, j'entends, dans une pièce voisine, de bruyants éclats de rire. Bien sûr, cela n'a rien d'étonnant. Il y a tant ici de marins. Mais il y a là une voix, un ton gouailleur, que je connais. Où diable l'ai-je entendu.

Je pousse la porte, une dizaine de marins sont attablés buvant de la bière et écoutant une histoire passionnante. Ils ne bronchent pas quand j'entre. Par contre le narrateur m'a aperçu. Du coup, il s'interrompt. Une seconde de stupeur. Et nos deux voix ne font qu'un cri : « Paul! Robert! Ahrens! Est-ce possible? » Bousculant ses voisins interloqués, il se précipite vers moi mains tendues. Nous nous étreignons longuement. Il me porte des tapes dans le dos à vous assommer un bœuf. Laisant les autres, il m'entraîne dehors. Nous avons tant de choses à nous dire. Où pourrait-on être tranquille? Je l'emmène dans ma chambrée toute proche. Nous parlons tous les deux à la fois. Décidément, il n'a pas changé. Je dénicher une bouteille de bière, nous allumons une cigarette et nous nous asseyons sur mon lit.

— Bon sang, dit-il, il n'y a pas un jour où je n'ai pensé à toi! Nikolajew, ça fait un bail! Huit mois. Je

t'ai cherché partout avant de partir. Je t'ai appelé cent fois.

— Oui, je t'ai bien entendu. Mais je me trouvais dans ma chambre. J'ai pensé que c'était pour boire un coup, que ce pouvait attendre.

— Tu penses! On appareillait! La Wehrmacht nous avait déjà remplacés à la base. Alors il a fallu que je file pour monter à bord. On a appareillé aussitôt. Toute la flottille. D'abord Sébastopol, puis Eupatoria pour aider au repli. Tu as dû faire une drôle de tête.

— Sûr... je me suis retrouvé tout seul, je n'étais pas fier.

— Je te fais grâce de la retraite. Tu as dû en entendre parler. Mon vieux, ce n'était pas beau à voir. Enfin, ça fait deux jours que nous sommes ici. Et toi?

— Moi ça fait une quinzaine de jours! Je te raconterai. Mais comment êtes-vous arrivés dans ce coin perdu, à Warnemünde?

— On ne devrait même pas s'y trouver! Il y a quelque temps, on nous a affectés des copains et moi, aux transports pour l'évacuation des réfugiés de l'Est.

— Je connais! Moi aussi!

— Alors on a embarqué sur un paquebot réquisitionné. Avant-hier, ici, on a sauté sur une mine magnétique. Tiens, regarde!

Et par la fenêtre, il me montre le navire couché, assailli par les vagues.

Nous revenons nous asseoir.

— Et toi, Robert, où en es-tu?

Trop préoccupé par la suspicion dont je fais l'objet pour pouvoir parler d'autre chose et trop heureux de trouver enfin un ami sûr à qui je puisse me confier, je lui expose mes appréhensions. Nous savons lui et moi, que les marins en situation litigieuse sont mutés dans l'infanterie et envoyés sans délai en Prusse orientale sur

le front de l'Est. Leur inexpérience de la guerre terrestre provoque évidemment des hécatombes. Des compagnies entières de « marins » ont déjà été anéanties. Ahrens me reconforte de son mieux. Malgré tout, je reste dans l'anxiété.

Un matin, à l'appel, l'officier de service me déclare exempt de corvée et consigné dans la chambrée. Cette fois, mon compte est bon. C'est le grand jeu qui commence.

De fait, vers 9 heures, un planton arrive dans le couloir. A grand renfort de coups de sifflet, il m'appelle à la cantonade.

— Tu es convoqué par le Spisse, au secrétariat!

Je m'y attendais. Mais à chaque fois, c'est la même crispation. Cinq minutes plus tard, j'entre dans le bureau. Je salue à l'hitlérienne, la main tendue. Ce qu'il ne faut pas faire pour sauver sa peau! En face de moi, dans son cadre, l'oncle Adolf a le regard dur. Mais il n'a pas une plus sale gueule que le Spisse, celui-ci n'est pas seul! Deux types sont installés là, de vingt à vingt-cinq ans, vêtus de l'uniforme des S.S. avec, au bras droit, l'écusson tricolore... Des Français de la division Charlemagne! Dire que c'est moi qui suis accusé de désertion, de quoi sais-je encore! Insolents, ils me dévisagent en silence, selon la classique manœuvre d'intimidation. Le Spisse me fait asseoir. Et l'interrogatoire commence. En français, en allemand, les questions pleuvent. Ils ne se comprennent pas entre eux mais le diable doit s'en mêler, car ils s'entendent drôlement bien pour m'interroger. Je réponds donc. Et tout y repasse : mes affectations antérieures, le nom de mes anciens commandants, Braïla, Cernavoda. J'ai l'impression qu'on n'en finira pas.

— Allez, allez... ton histoire est inventée de toutes pièces. Tu devrais trouver autre chose... de plus invraisemblable! La vérité, quoi! Ton nom ne figure plus sur

les rôles du ministère, quai Tirpitz, à Berlin. Si encore tu étais mort! Ou prisonnier! La situation serait claire. Mais dans ton cas, il n'y a qu'une solution : tu es un déserteur. Tu as abandonné volontairement ton unité le 16 mars, tu t'es camouflé en Roumanie et, pour faire une bonne fin, tu as gagné le Banat dans l'espoir d'être pris par les Russes. Mais là tu t'es fait repérer et on t'a fait revenir en Allemagne.

Tout de même, on fait une pause. Pendant la cigarette de la détente, j'apprends qu'un des deux types est originaire de Lyon. Qu'est-ce qu'il est venu f... avec les Allemands? Des types volontaires pour marcher avec eux! Non, ils doivent être complètement abrutis.

Je n'ai guère le temps de m'intéresser davantage à ces deux énergumènes. Déjà je suis remis sur la sellette. Ils se font mordants. Mais leurs pièges les plus astucieux ne peuvent rien contre les faits. Je sens que l'attaque faiblit. Du coup, je me retrouve, j'ai réponse à tout. Les deux Français sont moins farauds à présent. Je ménage mon avantage croissant. Soudain, j'interroge moi-même.

— Enfin, pour vous, qu'est-ce que ça veut dire déserteur, trahir? N'est-ce pas abandonner la cause de sa patrie pour prendre celle de l'ennemi?

Le coup a porté. Le Lyonnais me fait une dissertation embarrassée où il est question de la défense de l'Europe contre l'ennemi bolchevique. Ironique, j'approuve de la tête. Mais j'ai gagné.

Après trois heures d'interrogatoire serré, il n'y a plus de déserteur. Le Spisse est furieux. violemment, il ouvre un tiroir de son bureau, en extrait un titre de permission à mon nom, me le montre et pris de rage, je le déchire en criant :

— En tout cas, pas de permission, ça, au moins, ça dépend de moi!

TRANQUILLITÉ RETROUVÉE

Depuis quelques jours, de jeunes marins sont arrivés à la base. Ils m'apprennent que Belfort, Mulhouse, Metz et... Strasbourg sont aux mains des Alliés. La Wehrmacht se bat désespérément sur les bords du Rhin. Et la contre-offensive de von Rundstedt a tourné au désastre. Les jeunes marins ont même été capturés par les Américains. Ceux-ci leur ont coupé les pantalons à hauteur du genou, leur ont bourré les poches de chocolat et de chewing-gum avant de les renvoyer dans leurs lignes.

J'ai une autre surprise. L'arrivée de Schwoboda rentrant de mission. Alors lui, c'est un cas. Toujours aussi hitlérien, il arbore fièrement une Croix de Fer toute neuve.

Voici décembre. Un Noël loin des miens, l'atmosphère est encore plus pénible que les années passées. Selon la coutume, il y a quand même quelques sapins dressés

au coin des rues ou sur les places. Mais sans lumière, ni guirlandes.

Une veillée a été organisée dans la maison du Parti. Tous les marins de la base sont là et, au premier rang devant l'estrade, nos officiers et les notabilités du patelin.

Idée saugrenue de l'organisateur, le père Noël ne porte pas la traditionnelle barbe blanche, mais son visage est fatigué, buriné par toutes ces années de guerre. Comble de mauvais goût, dans sa hotte, à la place des colis habituels, on a mis des spécimens des armes dernier modèle...

Noël! Paix aux hommes! Quelle dérision.

Sur l'estrade, évoluent des comédiens occasionnels. Il y a là un quartier-maître qui s'est conduit héroïquement dans Sébastopol en flammes. Avec un talent, il chante en s'accompagnant de la balalaïka et déchaîne l'enthousiasme de la salle. Le voici lancé dans le folklore russe. C'est du délire. Même les officiers applaudissent à tout rompre. J'en suis stupéfait. Le voici qui, au mépris de la discipline, chante une complainte antimilitariste. Et toute la salle est debout, qui lui crie de recommencer. Vraiment, il y a quelque chose de cassé dans la mécanique de l'armée allemande. Le vent de la défaite a des retombées à Warnemünde.

Ce matin, au point du jour, alors que les mouettes criaillent en rasant la surface de l'eau, avec plusieurs matelots, je suis au garde-à-vous, le sac marin aux pieds, sur un appontement du quai. Devant nous, trois grosses péniches de débarquement se balancent au gré de la houle.

Au mât de celle du milieu, flotte le guidon du commandant de flottille. Nous embarquons pour une mission

urgente, le rapatriement du corps expéditionnaire de Courlande, en Lettonie. L'inspection des équipages des trois péniches, est faite par un capitaine de corvette commandant la flottille. Son allure dégagée reflète ce style particulier aux vieux bourlingueurs, ses cheveux en boucles sont très noirs, des pattes lui descendent sur les tempes. Son uniforme est terni; sa casquette, portée un peu de travers, est toute déformée. Très svelte, il a de l'allure. Deux décorations seulement éclairent son uniforme sombre, la Croix de Fer et l'insigne des blessés.

Il mène l'inspection rapidement. Chacun se présente. Quand il arrive à ma hauteur, je rectifie la position.

— Matelot Bour Robert, service Pont, de Metz.

Ses yeux ont cillé. Il m'examine de la tête aux pieds.

— Tes chaussures! Rejoins ta base! Va cirer tes chaussures!

Interloqué, je quitte le rang. Arrivé dans la chambrée, je regarde mes chaussures. Elles sont impeccables... Pendant ce temps, les péniches appareillent. Pourquoi m'a-t-il renvoyé?... De cette opération, véritable opération suicide, aucun marin n'est revenu.

Ahrens et moi ne nous quittons plus. Nous nous débrouillons même pour être de corvée ensemble. Un matin, nous sommes envoyés dans un chantier où l'on fabrique des vedettes à destination spéciale. L'ancien responsable de ces constructions particulières était l'ingénieur Todt, très connu par le Mur de l'Atlantique. Mort dans un accident d'avion, il a été remplacé par Albert Speer, un ancien architecte, à l'imagination délirante. Celui-ci a imaginé, et ses ingénieurs ont mis au point, l'engin que des ouvriers assemblent sous nos yeux. Paul, au courant de tout, m'explique. La vedette est entièrement construite en contre-plaqué. Un seul marin

la manœuvre, vêtu d'une combinaison noire en caoutchouc. Propulsée par un moteur puissant, elle fonce à toute vitesse sur l'objectif. Arrivé à portée, le pilote appuie sur un bouton rouge et est éjecté hors de la vedette. Si le dispositif ne fonctionne pas, rajoute Paul, il a toujours la ressource de plonger! Vite, naturellement! La vedette, bourrée d'explosif, va éclater sur la cible. Une seconde vedette est chargée de récupérer le matelot. Enfin, commente Paul, quand on le retrouve.

Un peu plus loin, des « sous-marins » sont amarrés à un wharf. Eux aussi, un seul marin suffit à les manœuvrer. Curieux, nous approchons d'un monteur qui travaille sur un tableau de bord. J'engage la conversation. C'est un prisonnier de guerre, un capitaine français. Dans notre langue, prudemment cependant, je fais quelques pronostics sur la fin de la guerre et la défaite inévitable allemande. Malheur de moi! Il se met en colère et hurle à amener le voisinage. Je n'ai qu'une ressource, faire signe à Paul, qui n'y comprend rien, et fuir à toutes jambes avant l'arrivée de quelque policier!

DRAGUEUR DE MINES

Début janvier 1945. Un équipage d'une trentaine d'hommes est formé, destiné à un dragueur de mines à Brême. Après une visite médicale, je suis désigné pour l'embarquement. Je dois cette affectation à l'ami Paul qui ne voulait pas partir sans moi.

En omnibus, nous traversons la ville de Brême fort sinistrée. Des déportés, en treillis rayés, balayent sous la surveillance étroite des S.S. Après bien des détours, nous parvenons près des bases de radoub. Les longues flèches des grues surplombent les quais. Derrière un entrepôt, nous découvrons notre nouveau navire. Une unique passerelle le relie au quai. Le sourire aux lèvres — un marin est toujours heureux de faire la connaissance d'un bâtiment — nous montons à bord.

Le R.261 est un beau bâtiment de 700 tonnes, ma foi! Une ligne sobre, bien que sa coque soit maquillée. Il a un faible tirant d'eau. Entièrement construit en bois assemblés et collés, il n'a pas eu besoin de subir l'épreuve

de la démagnétisation. Des quilles de roulis le rendent insubmersible. Equipé en dragueur de mines, son arrière est tronqué verticalement, la plage porte un guindeau électrique, une grue articulée et deux tambours sur lesquels sont enroulées les dragues. Ces dispositifs lui donnent une allure énorme. La cheminée est trapue. Deux puissants moteurs diesel, placés symétriquement à bâbord et à tribord, permettent une vitesse de 10 nœuds, en cours de dragage. A chaque bord, pendent des filets d'escalade. Enfin l'armement est constitué par un canon de 27, installé à l'avant et destiné surtout à la destruction des mines flottantes.

Le poste d'équipage a des dimensions particulièrement réduites. A l'entrée, une minuscule cuisine où le coq travaille à l'électricité. En face, une salle d'eau juste assez grande pour la toilette d'un homme. Quant aux toilettes, elles sont souvent inondées en mer, l'eau s'insinuant par les dalots. Les couchettes, superposées sur deux rangs, courent le long de la paroi du poste. A côté, des caissons pour loger nos sacs. Au centre, une table boulonnée au sol et percée de trous. Par mauvais temps, on y place des chevilles de bois afin de stabiliser les plats.

Je remarque avec satisfaction que le navire est entièrement cloisonné, les compartiments parfaitement distincts étant fermés par des portes étanches.

L'équipage est digne du dragueur. Rien que des marins confirmés et aguerris. Paul et moi appartenons à la même bordée. C'est une chance. Dès le premier jour, il a tout vu, tout remarqué. Il me confie, satisfait :

— Il n'y a pas de salle de police, là-dedans!

L'état-major est constitué de trois sous-officiers. Le commandant est premier-maître. Il est assisté de deux

seconds-maîtres, l'un au « service machine », l'autre au « service pont ». Après tout, je préfère des sous-officiers expérimentés à des officiers brevetés et novices.

Dès l'embarquement, après les préliminaires indispensables, on nous annonce la visite, pour inspection, d'une personnalité de très haut rang.

Naturellement, il faut « tout astiquer », laver, nettoyer, faire briller. On fait le plein de matériel, de combustible, de vivres, de munitions.

Qui pourrait croire que la guerre fait rage tout à côté? Nous, nous préparons l'inspection, comme en temps de paix.

Au jour J, en tenue de sortie, dans un garde-à-vous impeccable, tête haute, l'équipage attend. La brise de la mer caresse les visages et fait voltiger les rubans noirs des bonnets. Dans la baie, un remorqueur qui hale un navire vers la Weser passe à tribord. Sa sirène mugit. Ses matelots nous regardent, curieux.

En tête de mât, on hisse la marque du Kontre-Admiral Ruge, le commandant des dragueurs de mines. Devant la coupée, un matelot rend les honneurs au sifflet. Suivi de quelques officiers, il monte à bord. Tout l'équipage est figé au garde-à-vous. Il avance, serre la main du commandant, se tourne vers les deux seconds-maîtres et les salue avec le sourire.

Rapidement, il passe dans nos rangs, puis grimpe à la passerelle et commence son inspection. Son regard mobile semble tout fouiller à la fois, mais pas un muscle du visage ne tressaille. Un quart d'heure plus tard, il quitte le bord, il n'a pas dit un mot. Mais il a tout vu. Pendant que sa voiture démarre, quelque part dans la ville, une sourde explosion ébranle l'air, semant la panique parmi les ouvriers du port.

La visite du Kontre-Admiral, l'imminence de l'appareillage, voilà deux solides raisons d'organiser une fête à bord. La beuverie a été parfaitement réussie! On avait tellement soif qu'on n'a pas hésité à puiser dans les stocks de rations de mer.

Le lendemain, quelle g... de bois! Et puis, vu les trous dans les réserves, il faudrait appareiller vite. Le contrôle des vivres par les services d'intendance n'est pas une plaisanterie en temps de guerre. Tout l'équipage tend le dos. A midi, on espère partir dans la journée. Le soir, il n'y a plus qu'une préoccupation, qu'un sujet de conversation à bord, les rations gaspillées et l'appareillage qui tarde.

Dans son étroite cabine, le matelot radio de quart ne quitte pas les écouteurs. Soudain, voici un message pour le dragueur. Hilare, le radio surgit au carré des officiers. Il brandit le télégramme et le remet au commandant. Ouf! Appareillage sur-le-champ pour Kiel!

Aussitôt, le commandant monte à la passerelle. Au sifflet il commande : 4 coups brefs, 6 coups longs. Sur le pont, le second-maître hurle : « Aux postes de manœuvre! » Nous avons alors la surprise de voir des techniciens et des ingénieurs constructeurs monter à bord pour participer à la première sortie du bâtiment.

Nous descendons l'estuaire de la Weser, laissant sur la rive gauche le petit port de Bracke, la plage, et l'atelier de réparations. A la pointe du Cuxhaven, nous virons à tribord, remontons l'embouchure de l'Elbe jusqu'à Brunsbüttelkoog et entrons dans le Nord-Ostsee-Kanal. Profond d'une douzaine de mètres, celui-ci permet le passage des navires de ligne, évitant ainsi le long détour par le nord du Danemark pour gagner le Belt et la Baltique.

Par crainte des avions alliés qui, souvent nous survolent, on navigue tous feux éteints. Dans l'obscurité totale, à l'aide d'un porte-voix, le commandant donne ses ordres. La vitesse est réduite, l'eau du canal est en partie gelée. Sous le poids du dragueur, la glace s'effrite et les remous provoqués par les hélices disséminent les morceaux.

La lune fait une percée dans les nuages et éclaire des poteaux de bois de 2 mètres de haut. Fichés sur les bords du canal à intervalles réguliers, ils supportent des lampes rouge sombre qui diffusent une vague clarté. Ces ternes balises nous guident dans notre lente traversée de près de 100 kilomètres.

Parfois, dans le brouillard, on distingue des ombres, une cloche de brume tinte, celle d'un sous-marin au museau bas et menaçant qui nous croise. Lorsqu'il arrive à notre hauteur, sa corne mugit. Sur le pont étroit, quelques sous-marinières font de la main des signes amicaux.

Enfin, le jour se lève. Après un pont, voici Holtenau et les écluses de l'extrémité est du canal. Des hangars, des grues, des balises, de multiples signaux de navigation. La Baltique s'ouvre devant. A tribord, nous arrivons à la rade de Kiel. Moteurs stoppés nous devons nous amarrer à un quai de la zone industrielle en face de Oslo-Kai.

Les techniciens nous quittent, satisfaits. Les essais pour eux sont concluants. L'équipage descend également à terre, pour la « corvée machine » et la « corvée cuisine ».

Ce soir, nous ne sommes pas de service. Aussi, après souper, avec Paul, vais-je à terre. Il y a bien un Foyer du Marin mais nous préférons une de ces nombreuses tavernes à matelots de Kleiner-Kieler.

Le bistrot où nous entrons est une petite salle au

plafond bas. Les murs sont décorés de filets de pêche, de tableaux de navires; sur une étagère, dans une bou-teille, est exposé un magnifique voilier, reproduction d'un trois-mâts de la Compagnie hanséatique. L'air est tout épaissi de fumée. Un gramophone joue dans un coin. On sert même à manger de la soupe d'anguille. On trinque dur et le ton monte.

Ce phénomène de Paul a une faculté d'adaptation peu commune. A peine arrivé, il est déjà à tu et à toi avec la patronne et adopté par la serveuse.

Avec le sourire, celle-ci passe entre les tables avec son plateau. Des matelots se mettent à chanter. D'autres ont ramené des filles qu'ils font boire. Déjà à moitié éméchées, elles remplissent la taverne de leurs rires aigus. En ce temps de disette, elles sont faciles, pour un casse-croûte elles se prêtent pour la nuit. A la fermeture, déambulant bras dessus, bras dessous, en brail-lant, nous rejoignons le bord.

Notre zone de dragage est importante, tout le long de la péninsule du Jutland jusqu'à l'île de Bornholm, le Petit-Belt, le Grand-Belt et les innombrables fjords danois.

Il y a, à bord, un détecteur électrique. Cet appareil est très efficace, mais que de fausses alertes! Il vient de détecter quelque chose de suspect à l'arrière. Est-ce un sous-marin ennemi qui nous suit en plongée? Vérification faite, c'est un banc de harengs qui dérive der-rière nous!

Une flamme claque à une drisse. A l'aide de la grue, nous mouillons les deux dragues. Là-bas, à quelque 300 mètres à l'arrière, reliées au navire par des filins d'acier, elles évoluent. Les cochonnets ressemblent à des

marsouins, tant leur nage est souple. Parfois, ils remon-tent en surface, se soulèvent hors de l'eau, montrent leur nez gris, puis subitement, replongent, laissant der-rière eux un large sillage en V. Ils ont l'air de jouer dans l'eau, comme des gosses. Mais, ils sont extraor-dinaires pour dénicher les mines invisibles.

En voici une qui est débusquée. Maintenu entre deux eaux par un orin à un crapaud, elle flottait, attendant pour sauter le passage du navire. Capturée à présent, elle glisse le long de la drague et remonte en surface. Alors, à coups de fusil ou de canon, elle est mise hors d'état de nuire.

Cependant, il arrive qu'une de ces mines échappe à la détection et vienne nous frôler. Le moindre choc de ses courtes antennes contre la coque peut provoquer l'explosion. Du coup, le commandant, sans ramener les dragues, fait stopper les moteurs, et le bâtiment conti-nue sur son erre. Tout l'équipage, à la rambarde, suit les mouvements de la mine, le cœur battant. Elle sem-ble jouer, s'arrêter, repart en longeant la coque. Dieu, que le navire semble long! Va-t-elle sauter et semer la mort? Crispé, je scrute vainement l'horizon. Pas un navire en vue qui puisse éventuellement nous porter secours. Je suis bon nageur, j'ai une ceinture de sauve-tage nouveau modèle, tout à fait sûre, mais l'eau est si froide en janvier qu'on risque une congestion fatale.

La mine est d'humeur changeante. Comme à regret, elle nous quitte, continue sa balade sur les crêtes blan-ches. Ouf! nous nous regardons en souriant. Enfin, un obus de 27 met définitivement fin à notre angoisse.

Les plus dangereuses sont les mines magnétiques. Les aviateurs adverses ont une habileté diabolique pour les larguer autour de nous. Il en est des flottantes que l'on peut plus facilement repérer sur l'eau. D'autres vont

se poser sur le fond où elles attendent le passage d'une proie. Quant aux mines acoustiques, elles sont attirées par les remous que provoque le passage d'un navire à proximité et se dirigent alors implacablement vers lui.

Ainsi, par tous les temps, labourons-nous la mer avec nos dragues, nettoyant méthodiquement les itinéraires des navires.

Dans ce décor polaire, les eaux froides sont souvent barrées d'énormes blocs de glace qui dérivent lentement vers le sud. Le gel envahit les superstructures du petit navire. Le long des drisses pendent des aiguilles de glace près des flammes raidies. Le pont, les rambarde, les cordages, tous les engins, sont recouverts d'une fine couche de glace. Tous les jours, il faut dégivrer, dégeler, épargner une surcharge inutile au dragueur. On relève la bâche toute raide qui recouvre le canon et on fait jouer la détente pour débloquent le percuteur.

Pour se garantir du froid, sur le pont, les hommes de quart enfonce leur bonnet de laine jusqu'aux oreilles et nouent un gros cache-nez autour de leur cou. Le souffle de leur respiration se condense en brouillard épais et givre leurs sourcils. A bâbord, à quelque cinq milles, la lande danoise se profile, découpée par les fjords hérissés de collines écrasées de blanc, balayées par le vent.

Parfois le dragueur essuie un grain. Le baromètre baisse brutalement. Dans le ciel, de gros nuages d'un gris d'argent accourent, signes infaillibles de tempête. Déjà des gouttes d'eau énormes s'aplatissent sur le pont. Des éclairs zèbrent le ciel, des coups de tonnerre craquent avec une violence incroyable. Et la pluie main-

tenant s'abat diluvienne. Les dragues sont rentrées. On dirait que le petit navire se recroqueville encore sous les éléments déchaînés. Il gémit de tout son bois, danse comme une périssoire. Les vagues courtes et blanches, soulevées par la rafale, se rabattent avec fracas sur son travers. A l'intérieur, tout ce qui est mal arrimé, dégringole, tout ce qui est vaisselle casse. Sur la passerelle, les bâbordais de quart, vêtus du suroît, surveillent la mer en furie, le visage balayé par les embruns. Calfeutrés dans le poste d'équipage, les tribordais dorment.

Droit devant, l'île de Bornholm. La côte suédoise se dessine par tribord.

Soudain le dragueur ralentit. On dirait qu'une main monstrueuse le freine, en dépit de ses deux moteurs tournant à plein régime. Voilà qui est singulier. Le commandant, soucieux, descend l'échelle quatre à quatre. Serait-ce l'orin d'une mine qui se serait coincé dans l'arbre de l'hélice? Un scaphandrier muni d'une pince coupante, disparaît sous l'étambot. Bientôt, le grincement de la pompe à bras annonce la remontée de l'homme. Après un moment long comme un siècle, un bouillonnement, le casque cuivré apparaît. Une grosse main maladroite accroche l'échelle de corde. Vite, on dévisse le hublot facial.

— Les suspentes d'un parachute, nous dit-il, se sont enchevêtrées dans les pales de l'hélice.

Muni d'un coutelas bien tranchant, il redescend lourdement. Enfin, il remonte. De la main gauche, il se maintient à l'échelle, et de la droite il tire de toutes ses forces un parachute. Dès qu'il est à portée, des mains penchées par-dessus la rambarde se saisissent de la voilure et la hissent à bord. Au bout du harnais, pend encore le parachutiste. Sur le pont, le corps gigote. On le dirait vivant. Un frémissement nous parcourt, l'hor-

reur nous saisit. Des centaines de petits crustacés, à la carapace rougie de sang, sortent de la bouche, du nez et des oreilles du cadavre.

Une chasse macabre commence aussitôt. Les sales petites bêtes sont poursuivies et écrasées à grands coups de talon. Le moment est terrible. Enfin, le calme revient. On détache la plaque d'immatriculation du mort, un aviateur anglais. Il faudra l'envoyer aux services compétents. Le corps est enveloppé et cousu dans une toile. Selon la tradition de toutes les marines du monde, au coucher du soleil, placé sur une planche à la rambarde, une gueuse aux pieds, après les prières et avec les honneurs militaires, il est basculé à la mer. Le pont est alors nettoyé à grands coups de lances d'arrosage et de fauberts.

Aarhus, Kalungborg ou Sonderborg, quel que soit le port danois où nous sommes amarrés, nous restons en alerte d'appareillage. Dès le mouillage, l'équipage est partagé entre les indispensables corvées de vivres, d'eau douce, de fuel; tout le monde quitte le bord, un homme seulement reste de faction à la coupée.

Le soir, tandis qu'une des deux bordées est à terre, l'autre reste de service dans le poste d'équipage bien chauffé, bien éclairé, agréable somme toute. Un carré de joueurs enragés dispute une éternelle partie de skaton, on fait son courrier, on discute. Dans un coin, traîne un journal vieux de quelques jours. « Les Américains ont franchi le Rhin! » Un navire est neutre, les marins prennent forcément une mentalité d'insulaire. Le continent. Bah! c'est de l'autre côté de l'eau, loin... Les affaires des gens du continent? Quelle importance cela peut avoir pour les hommes de la mer?

L'emmerdeur de service, c'est le radio. Car c'est toujours lui qui annonce les tuiles. Il capte un message

chiffré et le porte à la cabine du commandant. Celui-ci le décrypte. Bon! Il s'agit cette fois de nettoyer le passage devant un vapeur chargé de réfugiés.

Immédiatement une patrouille descend à terre récupérer le reste de l'équipage. Le travail n'est pas de tout repos, non pas du fait des matelots qui, en général, restent ensemble, mais de celui de la population danoise, qui est parfaitement hostile aux Allemands et ne s'en cache pas.

Les haussières sont larguées, le dragueur appareille. Ombre chinoise se profilant sous les étoiles, il avance silencieusement, laissant derrière lui une longue traînée d'écume blanche.

Les dragues sont mises à l'eau. Dans la cabine de navigation, la discrète lampe de compas découpe de pâles lueurs sur le visage de l'homme de barre. Le commandant, à côté, se penche sur la carte, où des lignes noires indiquent les champs de mines. Il prend des relèvements puis, à mi-voix, indique un nouveau cap.

Les explosions succèdent aux explosions. L'éclatement de chaque mine présente des caractéristiques qui permettent d'en identifier le type. Quand l'une d'elles explose sur notre arrière, l'eau vibre, un énorme geyser blanc surgit à la surface de la mer.

Depuis des semaines, nous déminons, jour et nuit. Parfois, de leur courte nageoire dorsale, des marsouins nous font une haie d'honneur. Nous frayons à travers les mines, sans cesse renouvelées par l'adversaire, des chenaux de navigation devant l'entrée des ports. Ho! Hisse! Hisse, scande le second-mâitre. Les longs câbles d'acier passent entre nos mains gantées de cuir et s'enroulent sur le tambour du treuil.

A ce train, nous devenons des spécialistes du dragage. Bien que l'habitude rende les choses plus aisées et même les moments d'angoisse plus supportables, bien que la discipline soit souple et l'équipage uni, bien même que la nourriture soit copieuse et satisfaisante, nous sommes épuisés et à bout de nerfs.

Un jour, au début d'avril, nous rentrons d'un dragage particulièrement éprouvant. Le poste de mouillage vient d'être sifflé. On termine l'arrimage des cochonnets sur la plage arrière. La mer est calme. Lentement, le R. 261 rentre au port pour rejoindre son quai d'attache. Il longe à bâbord la lande de Kolberg. Puis, dans le fjord de Kiel, il passe devant l'énorme monument aux morts de la marine qui, de ses 88 mètres, domine l'entrée de la rade, puis devant le sémaphore de Friedrichs-Ort, le champ d'aviation de Holtenau et le majestueux Segardenbrücken Schloss, haut lieu de plaisir de la société nazie. Paul me pousse du coude :

— Tu sais, le commandant a fait venir sa femme de Poméranie! Le veinard! Alors moi, vois-tu, de leur château et du reste je m'en fous! Robert, qu'est-ce que tu dirais d'une bordée, une bonne pintée de bière?

Je n'ai pas le temps de répondre car le dragueur amorce un virage à tribord pour se rapprocher du quai du Terrain Industriel. Debout sur la plage avant, je me tiens prêt pour l'accostage. J'ai en main une pomme de plomb, recouverte d'un fil caret, au bout d'un câble. Barreur et mécanicien surveillent le mouvement. A quelque 20 mètres du quai, d'une main assurée par l'expérience, je lance mon filin qui part en sifflant. Un ouvrier, sur le quai, le saisit puis tire la haussière et la capelle sur une bitte d'amarrage.

Soudain, c'est l'accident. Dans un craquement sinistre, l'étrave heurte violemment le quai. A bord, tous regar-

dent stupéfaits. Des échardes de bois, véritables flèches meurtrières volent dans toutes les directions. Dans l'étrave du navire s'est ouverte une brèche assez grande pour y poser notre canon. L'incident est sérieux. Il contrarie grandement les plans du commandant de l'arrondissement de Kiel. Cependant, grâce à notre commandant, le barreur maladroit ne recevra pas de sanctions.

BOMBARDEMENTS

Dès le lendemain, le 3 avril 1945, on procède fiévreusement aux réparations. Mais au milieu de l'après-midi, une alerte aérienne contraint à interrompre les travaux. Des forteresses volantes américaines lâchent des bombes explosives et incendiaires sur les faubourgs de Kiel, non loin de notre secteur, et touchent les chantiers navals. Bien que selon le rapport de l'amirauté, les sept cents bombardiers aient fait peu de victimes, les dégâts matériels importants entraînent des retards dans la réparation du dragueur.

Enfin requinqué, le R. 261 est prêt à reprendre la mer. Le pont est « briqué », des marins font un dernier essai du treuil et des dragues, d'autres s'affairent autour de la pièce de 27. Les ballasts sont pleins à ras bord de fuel et d'eau potable. Matériel, munitions et vivres s'entassent de façon impressionnante sur le pont. L'appareillage ne peut plus tarder. Le bruit court, dans l'équipage, que nous aurons à embarquer un « ponton » du parti pour le conduire à l'étranger.

Les heures passent. Pas un nuage dans le ciel. Une ambiance de temps de paix. Dans Ellerbeck, les ouvriers travaillent calmement sur les navires de guerre. Le croiseur lourd *Admiral Scheer*, amarré à un quai, pourra bientôt quitter le chantier. Le *Hipper* est encore en cale sèche. Il ne sera en mesure de reprendre le combat que dans plusieurs mois. Enfin, l'*Emdem* est dans un tel état qu'il n'est plus question de lui faire reprendre la mer. Le haut commandement de la Flotte a décidé de l'aménager en batterie flottante et y fait installer des canons anti-aériens.

Sur la plage arrière du R. 261 avant de descendre dans le coqueron, j'échange quelques mots avec le commandant. Près de nous, passe une « marie salope », un navire poubelle qui gagne la haute mer pour y déverser des détritrus. Un remorqueur, à la cheminée cerclée de blanc, hale un vapeur bondé de passagers, vers Flensburg.

Un vrombissement de moteur d'avion fait lever la tête. Au sud-ouest, à l'horizon, un point noir paraît qui grossit à mesure que le bruit s'amplifie. Rien de bien dangereux dans l'immédiat. Malgré son vol à haute altitude, nous distinguons les étoiles blanches sous les ailes argentées. C'est un piper-cub américain. Mais, nous savons bien ce que signifie ce vol apparemment inoffensif. C'est l'avion de reconnaissance préludant à une offensive aérienne. Les Alliés ont évidemment tout intérêt à détruire nos navires et à neutraliser le port.

Aussi, les timoniers, par signaux à bras, transmettent l'ordre du branle-bas de combat. Immédiatement la Flak aboie contre l'intrus et des flocons noirs s'éparpillent dans le ciel. Mais le pilote ne semble guère troublé. Tranquillement, il vire à droite, puis à gauche, décrivant un grand cercle blanc au-dessus de nous. Puis suffisamment renseigné, il disparaît à l'ouest.

Un quart d'heure plus tard, la puissante sirène de l'arsenal annonce l'alerte. Immédiatement, le commandant nous donne l'ordre de quitter le bord et de rejoindre les abris de Ellenbeck. Dans une cassette, précaution habituelle, j'ai rangé mes affaires personnelles les plus précieuses. Je la prends rapidement au passage, je me coiffe du casque, je franchis la passerelle et cours vers l'abri qui n'est pas tout près. Déjà les sirènes rugissent une deuxième fois, annonçant l'imminence de l'attaque. Les gars de la défense passive mettent le feu à des tonnelets métalliques et créent un brouillard artificiel qui se répand sur le port, le cachant ainsi un peu aux vues aériennes.

En route, je croise des ouvriers étrangers affolés qui regardent en l'air. Le bruit est assourdissant et, de fait, on peut distinguer à travers le brouillard, des forteresses volantes escortées de chasseurs. Le ciel en est plein. Les volets de leurs soutes à munitions s'ouvrent lentement. Les bombes s'égrènent en chapelet monstrueux. J'ai l'impression que tout le port, toute la ville, tout le pays explose. Les incendies chassent le brouillard et font une illumination fantastique. La D.C.A. allume des milliers d'étoiles traçantes. Un B. 17 américain est touché. Le ciel se fleurit de corolles blanches. L'avion atteint, dégringole en dessinant une longue traînée noire et s'abîme dans la mer.

Les sirènes hurlent leur troisième appel. Le dos rond, je fonce vers le refuge de la dernière chance. J'ai à peine le temps de réaliser le tragique du moment. Devant moi deux matelots, deux gars du dragueur, sont soulevés, projetés comme des fétus de paille dans un bassin du port. D'autres sont soufflés et plaqués contre les murs. En sautant par-dessus les flins d'amarrage de deux torpilleurs, je trébuche et suis obligé de m'ar-

rêter pour souffler. Je vois sur l'un des deux destroyers, les canonnières se ruer à leurs pièces.

Malgré tout, la défense est puissante. La Flak, installée en force sur les 11 kilomètres de côtes et de criques, crépite de tous ses feux. Les coups secs des 88 se mêlent aux aboiements rageurs des canons de 20 et aux rafales des mitrailleuses doubles ou quadruples.

Exténué par ma course, je m'engouffre enfin dans le bloc abri. Près de la porte étanche qui va se refermer, le préposé, casqué et le masque à gaz en bandoulière, canalise les gens d'un air revêché. Finalement je me retrouve au troisième sous-sol. Debout dans un coin, je reprends mon souffle. On est agglutiné comme des rats. Il fait chaud d'une chaleur humide, animale. Mon voisin le plus proche est un grand type au visage osseux, il porte à la boutonnière le macaron du parti. Fichtre! Assis par terre, un pauvre vieux répète sans cesse : « Gott straf England! » (Dieu punisse l'Angleterre!) Que fait-il encore à Kiel? Pourquoi n'est-il pas à l'intérieur, loin des bombes? Ce n'est plus de son âge.

D'ailleurs, y a-t-il vraiment un âge raisonnable pour cette folie?

Un haut-parleur nous tient au courant de la situation. Minute par minute, les guetteurs de la D.C.A. communiquent le nombre des avions, les points menacés, les destructions. Ce faisceau de renseignements est recueilli par l'état-major de l'armée de l'air. Et la voix ne cesse de répéter... Inutile, d'ailleurs, le bourdonnement sourd des moteurs nous en dit assez. Et les explosions!...

Brusquement la voix se tait. La lumière s'éteint. Dans l'obscurité, l'abri, un colosse de béton, oscille pendant quelques secondes. Nous retenons notre souffle. Enfin la lumière revient. La peur marque tous les visages.

Peu à peu le vacarme des avions et de la D.C.A. diminue, puis cesse tout à fait. Dans le silence revenu, le

signal de la fin d'alerte retentit. On peut imaginer notre soulagement. Nous évacuons l'abri. A l'angle de la sortie, là tout près, un entonnoir. Et au milieu une bombe d'au moins 500 kilos qui n'a pas explosé...

A travers la poussière, je devine des ruines. Le bombardement a mis par terre le quartier industriel de Ellenbeck. Dans ces ruines, le monument aux morts, épargné, se dresse tragique.

Avec quelques marins je rejoins le bord. Partout des entonnoirs, des fers tordus, des pièces de machines. Nous passons au milieu de blessés qui hurlent au secours. Les ambulances, en zigzaguant, emmènent les blessés à l'hôpital du port et à celui de la ville, dans la Metzstrasse (rue de Metz).

Les déflagrations ont été si puissantes que le R. 261 a été soulevé de l'eau et projeté sur le quai. Là, il a bousculé des dragueurs en cours de construction, encore sur étais.

Nous passons l'après-midi à récupérer ce qui est possible : documents, cahiers de bord, matériels réutilisables. Tout est déposé pêle-mêle à terre. Nous mangeons sur le tas. Le commandant nous annonce que notre unité est dissoute. J'en reste tout drôle. Le sac sur l'épaule, nous allons grossir les groupes de marins sinistrés qui discutent sur les quais.

Puis la nuit tombe. Mais la zone industrielle reste éclairée par les incendies. Vers 11 heures du soir, brutalement, la sirène d'alarme mugit à nouveau. Les Américains reviennent. Je reste sur le quai avec les matelots du R. 261. Les avions attaquent de partout. Des tapis de bombes tombent sur les maisons encore debout. Les ruines s'accumulent sur les ruines des raids précédents. Cette fois, ce sont les chantiers navals qui sont visés. L'*Admiral Hipper*, en cale sèche, est atteint par cinq

bombes et le feu se propage à son bord. Le croiseur *Emden* est endommagé par des éclats de bombes tombées à proximité. Quant à l'*Admiral Scheer*, touché gravement, il coule lentement. Un drame se joue à l'intérieur. La fatalité a voulu que l'alerte surprenne une bordée de mécaniciens et chauffeurs qui se trouvent bloqués à présent dans les rues de chauffe et dans la salle des machines. Une mort lente les menace. Désespérément, à coups d'outils de fer, ils martèlent sans relâche leur détresse sur la coque épaisse. Les sauveteurs découpent au chalumeau un trou d'homme. Mais il faut des heures d'efforts et de peine. Lorsqu'on peut enfin les extraire de leur prison, plusieurs sont morts.

Jusqu'à l'aube, nous restons à observer cette scène fantastique. Tout est détruit. Des navires, en posture étrange, dressent leur hélice vers le ciel, d'autres sont couchés sur le flanc. Les flammes dansent une sarabande hallucinante le long de leurs superstructures.

Les bombardiers n'ont pas été ménagés non plus. Plusieurs forteresses volantes ont sombré dans la rade. Mais la défense anti-aérienne n'a pas pu empêcher la destruction du port et de la flotte. Je pense à quelque divinité vengeresse qui a précipité le feu du ciel sur une nation et anéanti en quelques instants l'effort acharné de son peuple : la vengeance poursuivant le crime.

La détresse est sur tous les visages. Je n'entends cependant pas une parole d'abandon, de désespoir.

Dès le matin, sur un quai ruiné, près d'un atelier à la toiture effondrée, arrive un groupe composé d'hommes d'un certain âge et d'adolescents. Tous portent le brassard rouge et noir frappé d'un aigle à croix gammée : la milice populaire, le « Volksturm ».

Avec zèle, les vieux enseignent aux jeunes. Des gar-

çons de quinze ans tout fiers, manipulent — ô tristesse — le Panzerfaust, l'arme terrible des combats de rue. Il y a des armes de tous modèles dans ce bataillon, bien que je n'y voie pas le « Sturmegewehr », le fusil d'assaut qui est pourtant le dernier modèle réglementaire.

L'instruction se poursuit avec un sérieux qui serait risible s'il n'était effarant. Ainsi, avec cet équipement dérisoire, vont-ils continuer la lutte. Un ordre du ministre de la Guerre, de janvier 1944, a enrôlé pour la défense du pays toute la population mâle de treize à soixante-dix ans. Inconscients ou résignés, tous obéissent. « Dienst ist Dienst. » (Service c'est service.) Les jeunes, pâles de leur jeunesse et de leur inexpérience, les vieux, pâles de leur âge et de leur expérience, iront ensemble à la rencontre des chars alliés. Les plus chanceux, mains sur la tête, se rendront sans combattre.

Assis sur nos sacs, désœuvrés, la cigarette aux lèvres, nous observons ces soldats de la dernière heure. Sont-ils à admirer ou à critiquer? En tout cas, ils sont à plaindre! Soudain, au départ d'une fusée, un jeune garçon est atteint et brûlé au visage. Désolés, impuissants, nous partons.

La cabine d'une puissante grue s'est écrasée sur des rails tordus. La flèche, abattue au-dessus d'un navire épargné par le bombardement, risque à tout moment de choir sur le gaillard d'avant. Là, le grand mât tripode porte encore le télémètre. Sur la plage arrière, sont arrimées plusieurs dizaines de mines flottantes. Et à l'avant, près du cabestan, la pièce de canon est intacte. Fixée à la cheminée, sur son socle métallique, la mitrailleuse double est en position. Un mouilleur de mines intact, dans cette immensité de ruines, paraît aujourd'hui grotesque!

Trois jours ont passé depuis le bombardement. Presque tous les marins vivent sur les quais, dorment où ils peuvent. Ils attendent... On apprend la mort de Roosevelt, le président des Etats-Unis. Encore une fausse nouvelle, pense-t-on, lancée par Goebbels!

AU DANEMARK

Dans la nuit, notre équipage est embarqué à bord du mouilleur de mines. On s'installe tant bien que mal dans le poste avant. Tristement, je remarque que Paul, mon cher Paul, n'est pas parmi nous. J'en suis tout retourné. Cet Allemand-là, c'était un copain, un vrai. Et c'est si rare!

La coupée a été retirée. Nous glissons sur l'eau qui reflète encore des lueurs d'incendie. A tout instant nous risquons d'accrocher une épave. Sur la passerelle, la corne de brume hulule. Grave, un officier transmet des ordres par porte-voix. L'épaisse fumée noire de la cheminée s'évanouit dans le ciel du fjord de Kiel.

Nous avons mis le cap sur le Petit-Belt à destination de Apenrade, un petit port de la côte sud-est du Danemark.

Nous nous amarrons à un quai désert. A peine avons-nous rompu les postes de mouillage, qu'un message radio

de l'amirauté Skaggerak nous donne l'ordre d'aller porter secours à un navire en détresse au large.

Les dernières briquettes de charbon sont enfournées dans les foyers des chaudières. Nouvelles et coutumières images des chauffeurs demi nus, ruisselants de sueur, le corps éclairé et rougi par le reflet du brasier, poussière de charbon noircissant les visages, va-et-vient des pistons, pompes qui gémissent.

Je suis arraché à ma contemplation de la machine. Les patriotes danois, les terroristes, comme ils disent, pourraient bien profiter de l'appareillage pour saboter le quai, pour le miner. Je reçois l'ordre de quitter le bord et de garder l'emplacement du navire. Debout sur le quai, armé d'un pistolet mitrailleur, j'assiste à l'appareillage. Bientôt le mouilleur de mines n'est plus qu'un point noir à l'horizon.

De long en large j'arpente les pavés. J'occupe mon esprit à détailler le pittoresque des petites maisons à toit rouge.

Tout à coup, un civil m'aborde. Sans l'ombre d'une crainte quelconque, il m'invite à venir chez lui boire un verre. Méfiant, je le laisse parler. Son allemand est vague, son extérieur paisible. Bref, je me décide. Personne en vue. Je le suis et entre dans sa maison, juste en face de notre quai. Il me fait asseoir. Pendant que nous buvons une bière, il va tourner le bouton de son poste de radio. Silencieux, nous écoutons des informations sur la bataille de Kustrin, en Allemagne. Visiblement agacé, il hausse les épaules et éteint le poste. Sans feindre, il enchaîne :

— Quelle salade! Nous, Danois, nous sommes complètement bloqués. Nos remorqueurs, nos navires ne peuvent plus prendre la mer. La Gestapo a emprisonné

notre police. Les écoles sont fermées, réquisitionnées... Enfin, les Russes et les Alliés se rapprochent, leur jonction n'est plus qu'une question de jours. On dit que le C.Q.G. américain fait circuler aux avant-postes des photos de chars soviétiques pour éviter les méprises. Les Allemands, eux, fuient le front de l'Est. Ils jugent préférable de rencontrer les Américains! Il y en a beaucoup qui désertent et se camouflent en civil... Et toi, qu'est-ce que tu penses?

Je l'observe. Pourquoi me dit-il tout cela? Lui faire confiance? Est-ce un provocateur? Le temps presse. L'occasion se représentera-t-elle? Je me fie à ma bonne étoile.

— Moi aussi, je voudrais désertier!

Ça y est, je l'ai dit. Souriant, il se lève.

-- D'accord, dit-il, je m'en occupe! Rejoins ton poste.

Je le quitte donc, avec un peu d'espoir et une énorme inquiétude.

Je reprends ma faction. Soudain, j'entends un bruit de moteur. A 50 mètres, un camion bâché stationne. Des jeunes gens armés de fusils grimpent dedans rapidement. Il démarre en trombe! Puis, malgré mes protestations, je dois l'avouer, assez molles, plusieurs bateaux de pêche danois viennent occuper l'emplacement de notre amarrage.

Dans l'après-midi, le mouilleur de mines revient et accoste un peu plus loin. Je remonte à bord et subit les réprimandes du commandant. Bientôt l'homme du matin se montre sur le quai devant notre bâtiment. J'attends un instant, puis nonchalamment je franchis la coupée. Il a compris. Il part. Sans hésiter, je le suis de loin. Les rues sont presque désertes, paralysées par la grève. Nous atteignons Karpendam. Quelques minutes plus tard, je me trouve en face de cinq hommes qui me dévisagent

sans aménité. Debout, mal à l'aise, je n'en mène pas large. Assis dans un fauteuil, un homme tire sur un gros cigare. Dans l'allemand particulier à cette région, il m'interroge longuement. Un des hommes propose de me faire utiliser la filière de la Suède. Aussitôt les autres protestent. Par la mer, ce n'est plus possible. L'amirauté allemande au Danemark surveille tous les navires danois qui tentent de sortir. Elle en a même saisi trois ce matin. Elle a sans doute découvert des fugitifs qui partaient pour la Suède.

Enfin l'homme au cigare se découvre. C'est M. Kruse, menuisier, chef de la résistance locale. Il va s'occuper de moi. Il m'a dit, tu viendras me voir dans deux jours.

*
**

L'opérateur radio aime la musique. Aussi le poste du navire fonctionne jour et nuit et diffuse par tous les haut-parleurs du bord du jazz américain. Cela crée une ambiance de kermesse. Entre deux airs, nous écoutons les informations qui, bien que tendancieuses, nous permettent de suivre l'évolution de la situation. Nous apprenons ainsi que le comte Bernadotte engage des pourparlers d'armistice, que Berlin est encerclé par les troupes soviétiques. Puis Radio Luxembourg annonce que les marins se sont révoltés à Kiel.

A bord, la discipline s'en ressent. Le service est complètement désorganisé. Même le commandant profite de son grade pour quitter le bord chaque jour et se rendre chez lui quelque part de l'autre côté de la frontière danoise. Des filles viennent bavarder avec les marins désœuvrés. Du quai, elles montent sur le pont.

Le 1^{er} mai, tard dans la soirée, dans le poste d'équipage, nous discutons tranquillement, tandis que la radio

diffuse en fond musical « le Crépuscule des Dieux » de Wagner. Un court silence. Puis retentit le coup de tonnerre qui fait vaciller l'Allemagne et annonce l'écroulement du III^e Reich.

« Cet après-midi, dans son P.C. de la Chancellerie, où il a dirigé jusqu'au dernier moment la lutte contre le bolchevisme, Adolf Hitler est décédé. Hier, le Führer a désigné comme son successeur l'amiral Dœnitz. »

Puis, immédiatement, le commandant en chef de la marine, lance une proclamation au peuple allemand et adresse un ordre du jour à la Wehrmacht.

Ces communiqués sont aussitôt affichés dans la cour-sive. Et chacun y va de son commentaire. Il y a bien là quelques nazis accablés, mais plusieurs membres de l'équipage rient sous cape. Moi, je n'arrive pas à y croire. En tout cas, il va falloir disparaître promptement.

Le chef suprême de la marine, le grand amiral Dœnitz, vient d'arriver à Flensburg, dans le Schleswig-Holstein. Dans des petites maisons en brique rouge, il constitue un gouvernement provisoire pour arrêter les hostilités, on pressent la fin imminente de la guerre.

Nous apprenons que les défenseurs de Berlin ont cessé toute résistance et se rendent en masse aux Russes. Autre nouvelle, des bagarres éclateraient un peu partout entre S.S. et soldats de la Wehrmacht.

— C'est normal, m'explique un matelot, Hitler est mort. C'est à lui qu'on a fait serment de fidélité, et pas à toute la clique des S.S.

L'atmosphère est à la détente, à Apenrade, le soleil de mai est éclatant aujourd'hui. Sur le quai, les jeunes filles rient et jacassent, charmantes dans leurs robes printanières.

Soudain, une jeune fille s'écrie : « Des avions ! » Toutes les têtes se lèvent. Oui, trois chasseurs anglais tournoient au sud-ouest. Le temps de réaliser, les matelots du poste de sécurité bondissent par-dessus les rambar-des et disparaissent dans les caves avoisinantes ! Moi, je me retrouve tout seul sur le pont ! Plus personne, le quai est désert, lui aussi. Le silence pesant est seulement rompu par le grincement des défenses qui frottent contre le quai. J'évalue la distance qui me sépare de la maison la plus proche. Il est trop tard pour que je puisse y parvenir.

Déjà les avions anglais sont au-dessus du port. Mais pourquoi diable viennent-ils au Danemark ? Ah ! j'y suis ! Une colonne de la Wehrmacht, probablement des fuyards, descend vers le littoral. Les trois chasseurs, tels des taons en colère, foncent sur les camions dans un vrombissement rapide. Ils tournoient, passent en rase-mottes, en mitraillant la colonne. Les balles sifflent. Les soldats tombent, d'autres fuient les camions en flammes. Des balles perdues atteignent un dépôt d'essence. Dans un torrent de fumée noire, les citernes explosent avec violence.

Quittant son groupe, un des trois Mosquitos fonce vers le mouilleur de mines. D'instinct, je m'élançai vers la mitrailleuse. Position de tir. Alimentation, armement. Le doigt sur la détente, je suis l'appareil dans son vol... Il est maintenant « à 14 heures », tribord arrière. Je vois la cocarde tricolore sur fond jaune, et je distingue parfaitement les lettres et les chiffres blancs le long du fuselage.

Il se rapproche, et se trouve juste dans l'axe de mon champ de tir. Le pilote pousse le manche à fond et fonce sur moi. Sans doute peut-il distinguer ce matelot, seul à bord du navire. Un mouvement du pouce de l'aviateur, les mitrailleuses, le canon cracheront le feu. Ma

peau se hérissé! Mourir maintenant, si près de la fin, après tout ce que j'ai vécu? J'en ai vu, des soldats étendus avec un simple filet de sang au visage! A mon tour, je vais donc m'effondrer... C'est trop bête! Et tout ça, à cause de Dantzig! Non, je veux vivre. S'il tire, je riposterai. C'est décidé. J'ai une brève pensée pour mes deux filles, pour ma femme. Dans un vacarme infernal, l'avion passe au-dessus de moi. Je vois, par la vitre de l'habitacle, la tête du pilote casquée de cuir. L'avion se redresse à la verticale, monte droit dans le ciel et disparaît! La peur qui me tordait le ventre m'a quitté. Cela n'a duré que quelques secondes.

En rentrant de chez lui, le commandant est mis au courant. Séance tenante, il fait rassembler l'équipage sur la plage avant. Il me fait sortir du rang, me serre la main et me félicite. Dois-je le cacher, ça me fait plaisir. Puis il s'en prend à l'équipage qui, au garde-à-vous, subit l'algarade sans broncher.

Il en est revenu à mon éloge, lorsqu'un cuirassé de poche, le *Prinz Eugen* se profile à l'horizon. Un événement chasse l'autre. Mon « haut fait » est déjà oublié. L'arrivée du bâtiment mobilise notre attention. Le *Prinz Eugen* était en opération dans la région de Swinemünde avec toute une flottille, le *Galster*, *Lutzow*, *Schlesien*, *Z 38*, *Z 34*, *Z 33*, *Z 31*, *Jakobie* et les *T 23*, *T 28*. Ces bâtiments composaient le groupe de combat THIELE. Le croiseur arrive seul ici chargé de réfugiés. Profitant de la confusion de débarquement, plusieurs de ses matelots alsaciens-lorrains, incorporés de force comme moi, quittent le navire et désertent. Les deux commandants, qui se rendent la visite traditionnelle de courtoisie, décident une sanction commune. Désormais, les Alsaciens-Lorrains ne pourront plus descendre à terre sans motif sérieux et seront accompagnés d'un garde du corps.

Comment vont les choses! Du « héros » que j'étais il y a deux heures, me voici devenu le suspect n° 1 sur mon bâtiment. Et puis, voilà qui contrarie singulièrement mon propre projet d'évasion. Aurais-je trop tardé?

Ma décision est prise, je partirai demain matin.

Le lendemain je demande à l'officier de quart à la coupée, l'autorisation de me rendre à terre pour effectuer des achats. Il m'assigne donc un garde, un ancien des Jeunesses hitlériennes, engagé récemment pour douze ans. Il y en a vraiment qui ont du courage! Il ne me quitte pas d'une semelle et ne cesse de parler. Naïf, il répète l'excuse de tous les vaincus :

— On nous a trompés, on nous a trahis.

J'approuve de la tête en souriant.

Nous traînons depuis un bon moment dans un grand magasin d'alimentation. A la caisse, profitant d'une bousculade, je m'éclipse et je réussis à semer mon ange gardien.

Dans la rue, je presse le pas. Tendue, angoissé, j'ai l'impression que le soleil, sur ma nuque, incendie toute la ville. J'arrive enfin au lieu du rendez-vous. Sur le trottoir, deux vieilles femmes bavardent. Curieuses, elles arrêtent leur conversation pour observer ce marin qui appuie avec insistance sur le bouton de sonnette du menuisier. Enfin, silencieusement, la porte s'ouvre. Soulagé, j'entre dans un vestibule sombre. C'est une femme qui me reçoit. Elle me dévisage, éclate en sanglot, puis sans un mot me conduit vers son mari. Celui-ci, en qui je reconnais M. Kruse, est en grande conversation avec un autre résistant que je devine être un responsable important. De fait, ce monsieur, dentiste dans le civil, est le chef de la résistance d'Apenrade.

A présent les choses vont vite. Derrière un paravent je quitte l'uniforme et revêts un pantalon de toile et un blouson à damier noir et blanc. Ma tenue militaire est immédiatement jetée dans la chaudière. Aussitôt les deux hommes m'emmènent au consulat de France pour y trouver asile. J'y entre seul, mes deux amis attendent dans la rue. A l'issue d'une entrevue extrêmement courte, mon interlocuteur, debout devant le portrait de Pétain, me fixe rendez-vous pour le lendemain à onze heures. Déçu, je sors et je rends compte de l'entretien aux deux Danois.

— Pas question, réagissent-ils ensemble, c'est probablement un piège.

Nous rejoignons la maison. Ils me conduisent alors dans une pièce où ils déplacent un grand tapis, découvrant ainsi une trappe. Tout en la soulevant, M. Kruse me dit :

— Pour l'instant, tu resteras caché ici ! Tu peux compter sur nous. On va te faire passer par l'Allemagne. Ça sera plus sûr.

Je descends les quelques échelons de bois. Je suis dans une cave soigneusement aménagée. L'éclairage électrique y est abondant, plusieurs lits superposés y sont installés le long des murs blanchis à la chaux. Deux hommes se lèvent à mon arrivée, browning au poing ! La surprise est égale de part et d'autre. Un peu tendus, nous faisons connaissance. Ce sont deux pilotes de la U.S. Air Force. Assez refroidi, je m'assieds sur un lit. Trop parler nuit. Aussi je garde une réserve prudente. Comment pourraient-ils comprendre et apprécier ma situation tout de même fort singulière !

J'apprends par mon hôte, que des patrouilles du mouilleur de mines et du *Prinz Eugen* ont sillonné la ville toute la journée à ma recherche. Ainsi suis-je rayé des rôles de la Kriegsmarine !

M. Kruse vient nous voir régulièrement et nous tient au courant des événements. Lubeck, Flensbourg sont villes ouvertes, l'armée du secteur nord a capitulé. Du coup, nous pouvons quitter notre cave. J'assiste avec la population à l'arrivée des Anglais ! Leur défilé provoque le délire. C'est surtout la musique écossaise qui déchaîne l'enthousiasme, la grosse caisse recouverte d'une peau de léopard, les joueurs de cornemuse et les kilts ! Les deux navires de guerre restés au port, le *Prinz Eugen* et mon mouilleur de mines, sont investis par des commandos. Les deux commandants se rendent sans conditions. Sans gloire.

Nous prenons le petit déjeuner avec nos hôtes dans la salle à manger. Radio Flensbourg communique : « Ici la Radio Allemande. Nous allons diffuser un appel du comte Schwerin von Grosig au peuple allemand :

— « Allemands, Allemandes, aujourd'hui 7 mai, à 2 h 41, le haut commandement des forces armées a proclamé, sur l'ordre du grand amiral Dœnitz, la reddition sans conditions de toutes les forces combattantes allemandes. »

Nous nous y attendions bien sûr. Mais nous avons du mal à y croire. Dœnitz annonce la fin de la guerre sous-marine et donne ordre à tous les commandants sous-mariniers de rejoindre leur base.

M. Kruse se lève alors, d'un geste il demande le silence et dit en allemand :

— La guerre est finie. L'armistice sera effectif demain.

Du coup, tout le monde est debout. On s'embrasse, on rit, on pleure. Les Américains sont les plus expansifs, ils hurlent :

— German Kaput !

DERNIÈRE ÉTAPE

Bien sûr, nous pensons tous au proche retour à la maison. Mais pour moi, mon appartenance de fait à l'armée allemande rend la chose plus délicate. M. Kruse décide de s'en occuper sur-le-champ. Saisissant le téléphone sur un guéridon, il forme un numéro. La conversation dure un bon moment. M. Kruse a un air bien songeur et ne cesse de me devisager. Ça n'a pas l'air facile. Enfin il raccroche. Puis il nous explique :

— La frontière du Schleswig-Holstein est contrôlée par la résistance danoise. Aussi vous ne pourrez pas passer seuls. Demain matin, je vous conduirai tous trois là-bas en voiture. Quant à vous, me dit-il, c'est à Lubeck qu'il vous faudra aller. Il y a là un Centre de rapatriement pour les incorporés de force.

A l'aube du 8 mai, je passe sur mes vêtements civils une capote américaine un peu grande. Nous prenons congé, nous promettant de donner des nouvelles, et nous montons dans la voiture. La ville est abondamment

pavoisée de drapeaux anglais. Nous longeons le port où le *Prinz Eugen* et le mouilleur de mines, ponts déserts et poupes sans pavillon, semblent partager la défaite.

En direction de Flensbourg, à grands coups d'aver-tisseur, M. Kruse se fraye avec précaution un chemin au milieu des soldats britanniques. Ceux-ci montent, de chaque côté de la route, vers le nord. Ils saluent de deux doigts de la main droite, le V de la Victoire, les gens qui, sur le pas de leur porte, les regardent passer.

Dans l'autre sens, vers le sud, marchent les Allemands prisonniers, la mine accablée. Ils poussent des bicyclettes, des landaus, des voitures à bras au chargement hétéroclite.

Voici des civils en armes, la frontière est proche. Enfin nous y sommes. Des sentinelles sont couchées sur la route près des mitrailleuses et interdisent le passage. Chacun d'entre eux est fouillé avant d'entrer dans les camps provisoires. Les armes s'amoncellent à côté des véhicules abandonnés.

En descendant de voiture, nous sommes immédiatement encerclés par des civils danois qui pointent leurs armes sur nous. M. Kruse, nullement impressionné, demande à voir le chef du poste frontière. L'entrevue est courte. Les chevaux de frise sont écartés. Je serre longuement la main de M. Kruse. Suivi des deux Américains, je franchis le couloir de barbelés. Et d'un bon pas, en Allemagne, nous reprenons la route. Dans la campagne, quelques vaches paissent dans les prés...

Soudain, à proximité d'un village, nous entendons un bruit de moteur de voiture. Prudemment, nous nous cachons derrière les arbres, en bordure de la route. Entre les feuilles, je vois une vieille bagnole qui pétarade. Sur la galerie, un monceau de valises brinqueballent. Au

volant, un caporal de la Wehrmacht, raide comme la justice. A côté de lui, un capitaine! Un signe aux aviateurs, cette voiture ferait bien notre affaire...

C'est l'instant! Nous bondissons de notre cachette, les Américains braquent leur pistolet. Le conducteur, surpris, stoppe et croise ses mains sur son calot. Dans l'instant, il est désarmé. Quant à l'officier, sanglé dans un bel uniforme qui n'a pas vu beaucoup de combats, il ne porte pas de décorations mais a sans doute oublié d'enlever le macaron du parti. Rouge de peur ou de fureur, il refuse de descendre et de remettre son pistolet. Calmement, l'Américain arme son 11,43 et l'appuie fortement sur le ventre de l'officier. J'ai l'impression qu'il va l'abattre. Non, je ne veux pas être complice d'un assassinat. Je crie à l'Allemand :

— Bon sang, rendez-vous! Il va vous tuer! Rendez-vous et foutez le camp!

Interloqué, sans voix, il défait son ceinturon et le remet à l'aviateur. Grands seigneurs, nous daignons décharger les valises, puis nous prenons place et démarrons, les laissant là, tout bêtes, au milieu de leur équipage!

Bientôt nous atteignons Flensburg. Un paquebot est mouillé en rade. Aux fenêtres, les gens ont accroché des drapeaux blancs, même des draps! Sur une place, une compagnie de soldats britanniques, l'arme au poing surveillent un bâtiment public.

Quand nous arrivons à Kiel, nous sentons bien que le climat est plus tendu, plus hostile. Des prisonniers en longue file sont escortés par des Tommies, le doigt sur la détente de leur Henfield. Des camions militaires foncent dans les rues, des blindés prennent position aux endroits stratégiques.

A Ségeberg, notre trio se sépare. Mes compagnons manifestent leur joie en tirant des coups de feu en l'air. Ma foi, c'est une façon peu banale de dire adieu.

J'entre dans un parc à voitures, gardé par des sentinelles anglaises, et me glisse dans un command-car où je passe la nuit. Au matin, réveillé par les odeurs de thé, je reprends ma route. A la sortie de la ville, à un carrefour, des soldats anglais bivouaquent, mitrailleuse en batterie. L'un d'eux m'interpelle. On dirait le major Thomson. Je lui explique tant bien que mal que je suis un ouvrier français et que je travaille dans l'usine dont on voit les cheminées là-bas, un peu plus loin.

— Oui, oui, dit-il, mais, le couvre-feu n'est pas levé! Il faut attendre!

Je vais m'asseoir un peu plus loin. Au bout d'un moment, je me mêle aux ouvriers qui quittent la ville et je repars.

Passe un camion de la R.A.F. Un fils de M. Kruse m'avait donné en souvenir un petit drapeau danois. Je l'agite avec ardeur. Le camion s'arrête. Sans un mot, le conducteur me prend à son bord et m'emène jusqu'à Lubeck.

A l'entrée de la ville, les M.P. effectuent un contrôle. Pendant que le conducteur présente son ordre de mission, je descends et je prends la première rue à droite. Là aussi, partout des draps blancs pendent aux fenêtres.

J'erre dans une foule composée de prisonniers de guerre en rupture de camp et de travailleurs étrangers.

Au-dessus d'un camp, constitué des baraquements de bois habituels, flottent les couleurs françaises. Je m'y précipite. J'évite de justesse un chauffard. Pour un peu, j'y restais!

Dans un bureau, je décline mon identité. Dès que j'ex-

plique que je servais dans la marine allemande, on m'envoie au Service d'accueil français, Falkenburger, allée n° 64.

Je me rends à cette adresse. Le planton, un jeune civil, m'introduit dans le bureau d'un lieutenant. J'explique une fois de plus ma situation. L'entretien est très cordial, mais je n'échappe pas pour autant à l'interrogatoire de rigueur, au dépistage systématique.

Me voici bientôt en tenue kaki, muni d'un certificat provisoire d'identité, en français et en anglais, signé par le commandant du Groupe 43 bis, capitaine Navarre. Et je suis affecté au groupe.

Finalement, en guise d'avions, nous embarquons dans des wagons « hommes 40, chevaux en long 8 ».

*
**

La frontière allemande est franchie. Arnheim, Bruxelles. A Lille, au centre d'accueil, la sécurité militaire munie d'un énorme « dictionnaire » nous fait subir un dernier interrogatoire.

Me voici libre. Je reprends le train. Je rêve. Je ne peux y croire. Libre! Nous sommes libres! Je reviens de la guerre sans avoir tiré un seul coup de feu!

J'aurais si souvent pu y rester. Je saurai plus tard qu'il y eut 130 000 Alsaciens-Lorrains incorporés, 20 500 tués, 10 418 disparus, 15 000 déserteurs et 84 000 prisonniers.

Aujourd'hui, pour moi, une ère nouvelle s'ouvre.

Le train ralentit, j'arrive à Ars. Bientôt devant des décombres, je vois un groupe d'enfants qui joue bruyamment. J'y reconnais mes deux fillettes. Dans l'ardeur du jeu, elles ne prêtent aucune attention à cet homme qui, un sac marin aux pieds, sans voix, tout ému, les regarde.

SOURCES

Je remercie M. le directeur conservateur ainsi que les employés du Service des Archives départementales de la Moselle, les Frères de l'Institut de la Salle, le Bundesarchiv et Militäarchiv de Freiburg et de Koblenz et tous ceux qui m'ont aidé dans la recherche des dossiers.

Photos d'archives de G. Bour et P. de Busson.

TABLE DES MATIERES

1. Marine nationale	9
2. Arc-sur-Moselle	17
3. Premiers contacts	20
4. Le Gauleiter	23
5. Expulsion de l'évêque	27
6. Germanisation	30
7. La germanisation continue. La nazification s'évertue	42
8. 1941	45
9. Premières escarmouches	60
10. La levée des jeunes : 1 ^{er} janvier 1942	65
11. Décrets d'enrôlement dans la Wehrmacht, août 1942	68
12. Manifestation patriotique à Metz	71
13. Contre-manifestation des nazis le 29 août 1942.	73
14. Le Blockleiter s'en mêle	80
15. Transplantations	86
16. Mobilisation	96
17. Le grand départ	102

18. Metz-Kiel	104
19. L'accueil	107
20. Sylt	110
21. Waren-Müritz	118
22. Berlin-Nikolajew	122
23. Nikolajew	129
24. Andréï	135
25. Hiver 1943	142
26. Mission à Hambourg	150
27. Les derniers jours de Niklojew	160
28. Odessa-Braïla	176
29. Premiers jours à Braïla	180
30. Mai 1944	189
31. Juin-Juillet	191
32. Suspect chez les « miens », sûr chez les « autres »	197
33. L'évacuation	203
34. Cernavoda	207
35. Les Bulgares	221
36. Entrée en Yougoslavie	229
37. Nisch	234
38. En suivant la Morava	238
39. Belgrade et le Banat	250
40. Kiel	257
41. Swine-Peene-Warnemünde	262
42. Nouveaux interrogatoires	270
43. Tranquillité retrouvée	275
44. Dragueur de mines	279
45. Bombardements	292
46. Au Danemark	300
47. Dernière étape	310

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DES
ÉTABLISSEMENTS DALEX
A MONTROUGE (92120)

Dépôt légal n° 1346

trimestre 1977

De 1942 à 1945, 130 000 Lorrains et Alsaciens, nés entre 1908 et 1926, furent incorporés de force dans l'armée allemande. 20 000 ont été tués, 10 000 sont disparus, 84 000 ont été faits prisonniers.

Engagé en 1935 dans la Marine nationale, **Robert BOUR** débarque en novembre 1940 du croiseur « La Marseillaise ». Angoissé, comme tant d'autres démobilisés par le sort de sa famille dans la tourmente, il va se jeter dans la gueule du loup. Il se rend chez lui à Ars-sur-Moselle et y épouse sa fiancée. Ils seront les derniers mariés français de la commune.

Une main de fer vient de s'abattre sur l'Alsace et la Lorraine qu'Hitler fait germaniser à outrance. Aussitôt la résistance se manifeste entraînant expulsions, arrestations et déportations. Puis commence l'enrégimentement des populations dans les organisations du Parti nazi, suivi par l'incorporation des jeunes dans le Service national du travail obligatoire et, à partir de 1942, par la mobilisation dans l'armée.

Fuir vers la France occupée, **Robert BOUR** l'envisage à plusieurs reprises. Mais avec des parents, une femme et bientôt deux enfants, cela s'avère impossible. Pour éviter des représailles à sa famille, il se résigne à revêtir l'uniforme de l'envahisseur. Après avoir porté cinq ans le bonnet à pompon rouge, BOUR coiffe celui à rubans de la Kriegsmarine. Affecté à Nikolajew, en Crimée, il fraternise avec des résistants russes et envisage de désertir avec leur aide. Le reflux de l'armée allemande d'U.R.S.S. lui fait effectuer un périple ahurissant qui, des bouches du Danube aux rives de la Baltique, va lui faire parcourir l'Europe parmi des troupes comptant d'innombrables mobilisés « malgré eux » des pays asservis par l'Allemagne, qui se réjouissent de la débacle. Que l'on est loin des défilés martiaux de 1940 célébrant la promesse d'un règne hitlérien de mille ans!

Robert BOUR réussira la gageure de rejoindre Ars-sur-Moselle, au lendemain de la capitulation allemande, sans avoir tiré un coup de feu!

Si quantité d'ouvrages ont été consacrés à l'histoire de la France sous l'occupation, très peu, trop peu parlent de cette partie de la France qui a subi l'annexion. Que vous soyez du nord ou du sud, de l'ouest ou de l'est de la France, lisez « **UN LORRAIN DANS LA KRIEGSMARINE** ». Ecrit dans un style simple, vivant, sans haine, il vient à point à l'heure où l'Europe élit son Parlement au suffrage universel.